

DE
LA RÉVOLUTION

DANS L'HOMME
ET DANS LA SOCIÉTÉ,

PAR
ERNEST COEURDEROY.

"Ceux qui voudront diriger les hommes soit dans
"l'enfance, soit dans l'âge viril, sans avoir étudié
"leurs diverses natures et les conditions physiolo-
"giques de leurs organes; voilà les véritables au-
"teurs des révolutions passées et futures, voilà les
"opresseurs les plus dangereux pour l'humanité...
"..... Voilà pourquoi je suis très-sévère pour
"Napoléon." (Gail)

"Les révolutions sont des conservations."
(P. J. Proudhon.)

Je suis

LONDRES,
JEFFS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Burlington-Arcade.

—
1852

BRUXELLES,
J. B. TARRIDE, LIBRAIRE,
Rue de l'Écuyer, 8.

—
1852

DE LA RÉVOLUTION

DANS L'HOMME

ET DANS LA SOCIÉTÉ.

Bruxelles. — Imprimerie de A. LADROUË et Ce
36, rue de la Fourche.

DE
LA RÉVOLUTION

DANS L'HOMME

ET DANS LA SOCIÉTÉ,

PAR

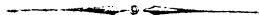
ERNEST COEURDEROY.



« Ceux qui voudront diriger les hommes, soit dans
« l'enfance, soit dans l'âge viril, sans avoir étudié
« leurs diverses natures et les conditions physiologi-
« ques de leurs organes, voilà les véritables auteurs
« des révolutions passées et futures, voilà les oppres-
« seurs les plus dangereux pour l'humanité.
« Voilà pourquoi je suis très-sévère pour Napoléon. »
(GALL.)

Les révolutions sont des conservations.

(P. J. PROUDHON)



BRUXELLES.

J. B. TARRIDE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
8, RUE DE L'ÉCUYER.

1852



A Octave Vauthier.

Je te dédie ce livre, ami, parce que tu n'es pas une puissance, et que, comme moi, tu maudis toute autorité.

Quand je l'ai commencé, je ne te connaissais pas encore. Depuis, les événements de décembre t'ont fait partager mon exil.

La comédie politique qui se joue autour de nous a arraché le même cri à notre cœur, et nous avons publié la **BARRIÈRE DU COMBAT** : ce fut un coup de pied dans un tas de fourmis.

Cette brochure a soulevé dans les conciliabules et les journaux du monde politique officiel plus de haines, de calomnies, de récriminations et de colères que la plupart des écrits qui ont été faits depuis 1848. Nous avons été associés dans une haine et une réprobation communes.

Accepte donc ce travail ; il est le tien comme le mien par l'aide si efficace que j'ai puisée dans tes conseils, et par le but auquel il tend : la **RÉVOLUTION PAR LA LIBERTÉ**.



. . . . Qui êtes-vous? me demandera tout d'abord le lecteur. Que vous importe? Connu ou inconnu, j'ose dire ce que je pense; voilà pourquoi je publie ce livre. Ne suis-je pas, d'ailleurs, de ce xix^e siècle où l'homme révolutionnaire s'est affirmé libre, où il ne veut plus d'autorité, où tout passe au creuset du libre examen?

Mon intention première était de développer, avec tous les détails qu'elle comporte, cette thèse féconde : ANALOGIE DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ. J'hésitais cependant à livrer d'un seul coup au public un travail long à faire et long à lire; je redoutais surtout pour le lecteur cette sorte de monotonie qui s'attache à l'exposé méthodique d'idées coordonnées d'après un point de vue spécial.

Les événements de décembre ont fait cesser mes incertitudes. Quand j'ai vu la démocratie atterrée par un coup de main, dont elle ne cherchait pas assez à comprendre la portée dans l'avenir, j'ai pensé qu'il était opportun de lui rappeler ce qu'elle paraissait trop oublier; que *la Révolu-*

tion est immanente et permanente dans l'humanité, quels que soient les moyens par lesquels elle s'accomplit suivant les époques.

J'ai donc détaché de l'ensemble de mes observations cette étude analogique sur la TRANSFORMATION et la RÉVOLUTION, lois qui régissent la vie de l'homme et de la société dans le temps.

Les considérations spéciales que je présente aujourd'hui se rattachent par conséquent à un travail beaucoup plus étendu que je compléterai par des publications subséquentes. Cela expliquera pourquoi j'ai dû les faire précéder d'une introduction et d'une division générales qui serviront de préface aussi bien à la partie dont je m'occupe aujourd'hui, qu'à celles que je traiterai plus tard.

Lorsque la terre et les sociétés tremblent autour de nous, à la veille d'une transformation sociale qui résumera et formulera toutes celles qui l'ont précédée, l'homme qui se dit révolutionnaire ne s'appartient plus; il doit combattre quand la révolution l'appelle, et penser quand elle lui en donne le loisir.

J'écris à la hâte, entre deux coups de canon; l'un qui s'éteint à Paris au milieu des cris d'agonie des victimes du despotisme et des *Te Deum* payés par un peuple asservi, l'autre qui grondera demain dans la vieille Europe incendiée et pantelante.

Pendant cette solennelle veillée des armes, j'ai voulu me recueillir et dire comment m'apparaissait dans l'avenir la révolution de notre temps, la RÉVOLUTION DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE.

Londres, juillet 1852.

INTRODUCTION.

HOMME ET SOCIÉTÉ.

« On a fort bien pressenti que le corps humain
« est un abrégé du mouvement universel; c'est
« de quoi l'on se convaincra lorsque ce système
« d'application sera étendu aux plus minces dé-
« tails anatomiques. » (CH. FOURIER.)

Comment ne pas être frappé des analogies nombreuses et profondes qui existent entre l'homme, ce dernier mot qu'ait dit jusqu'ici la création, et la société (1), cet être collectif qui comprend en soi toutes les forces, toutes les variétés et tous les caractères de la nature humaine ?

La molécule, élément rudimentaire du corps humain, a pour analogue l'individu, noyau de la trame sociale. — L'homme manifeste son existence, en accomplissant ses fonctions ; la société révèle sa vitalité par le jeu de ses institutions. — De même que la constitution humaine exprime le rapport établi entre l'état des organes et la nature de leurs fonctions ; de même la constitution sociale indique la relation qui existe entre le sort des individus et la disposition des institutions qui les régissent.

(1) Nous désignons par ce mot *société* les diverses réunions d'hommes depuis la famille jusqu'à l'humanité.

Chez l'homme, du bon état des organes, de la régularité des fonctions, de la concordance des uns et des autres dans une constitution vierge de toute atteinte, résulte la *santé*, c'est-à-dire l'expression complète de la puissance du mouvement vital. Du mauvais état des organes, de l'irrégularité des fonctions, de leurs rapports discordants dans une constitution détériorée, naît la *maladie*, c'est-à-dire la série d'altérations et de décompositions successives dont la persistance conduit à la mort.

Dans la société, le bien-être des individus, le jeu normal des institutions, leur appropriation aux besoins et aux ressources des citoyens, une constitution sociale parfaite en un mot, produisent l'*Harmonie*, c'est-à-dire le développement intégral des forces sociales.

La misère des individus, des institutions qui ne satisfont pas à tous les besoins, qui n'utilisent pas toutes les ressources; partant, une constitution imparfaite amènent l'*Antagonisme*, c'est-à-dire l'acheminement progressif des sociétés vers leur décadence et leur ruine.

L'analyse nous apprend que l'individu est composé de parties enchaînées les unes aux autres pour former un tout harmonique, qu'il est l'aboutissant d'une série dont les termes successifs sont : *molécule, organe, système*. — Elle nous révèle aussi que la société est le résultat d'une autre série dont les parties engrenantes se nomment : *individu, famille, groupe confédéré*.

L'humanité est donc régie par la loi sériale universelle, et la série hominale parfaitement analogue à la série sociale. L'individu qui est le dernier terme de la première série devient le premier de la seconde; chaque homme représente une molécule dans la grande unité humanitaire, mais la loi générale qui préside à la vie sériale est la même, quels qu'en soient les termes, l'importance numérique ou fonctionnelle.

Si j'avais à étudier la fusion de la série humaine dans la

série universelle, je ferais voir comment elle vient se rattacher, par en bas, aux êtres les plus parfaits de la série animale au moyen d'une transition insensible à des facultés plus élevées, et, par en haut, aux êtres les moins parfaits de la série divine par des nuances ménagées aussi. Je ferais le rapprochement entre le crétin et le singe, entre le révélateur et Dieu.

Mais ces considérations spéculatives m'entraîneraient bien loin du terrain pratique dans lequel je veux limiter mon sujet. Qu'il me suffise d'avoir indiqué l'enchaînement de tous les êtres de la création par une suite non interrompue de gradations et de dégradations.

Les différences d'âges, de constitutions, de tempéraments, d'habitudes que nous remarquons entre les individus, nous les observons aussi entre les sociétés, et, dans l'un comme dans l'autre cas, elles assurent l'harmonie par la diversité. Il y a des nations jeunes et des nations épuisées; la race anglo-américaine des États-Unis touche à la race espagnole des républiques du Sud. A l'homme dont les fonctions nutritives occupent toute l'existence répond la société industrielle, — la société anglaise; — à celui chez lequel prédominent les facultés intellectuelles répondent les pays des arts, des sciences et des découvertes, — l'Italie, la France; — pour celui enfin dont les instincts aimants s'épuisent à notre époque dans le dévouement et le martyre, il y a aussi des modèles parmi les peuples; — la Pologne démembrée.

De ces analogies générales fournies par l'analyse, on peut logiquement déduire, au point de vue physique, une analogie synthétique entre le corps humain, ensemble de molécules, et le corps social, ensemble d'individus; entre l'homme et la société.

Or l'homme physique, à l'état de santé, nous est révélé par trois sciences : L'ANATOMIE, qui nous apprend la structure de ses organes; la PHYSIOLOGIE, qui nous fait connaître ses fonctions et ses forces, et L'HYGIÈNE, qui nous indique les

moyens de satisfaire à ses besoins. Ces sciences, s'appuyant sur les données certaines que fournit l'observation de la nature, nous révèlent des lois positives.

Si la comparaison que nous avons faite est juste, nous pourrons à l'aide de ces lois établir des règles non moins précises pour L'ORGANISATION, la PHYSIOLOGIE et L'ÉCONOMIE SOCIALES, sciences sur lesquelles on a étayé tant de systèmes préconçus, surtout parce qu'on n'a pas procédé dans les recherches faites du connu à l'inconnu, de l'étude de l'homme, être plus fini, plus accessible à nos investigations, à celle de l'être social, moins limité dans le temps et dans l'univers.

Mais il ne suffit pas de se rendre compte des lois de l'existence physique. Comme l'homme, la société est un être sentant, comme lui elle a une tête, un cœur, des intérêts et des besoins, des facultés intellectuelles et morales, des attractions et des répulsions.

Qu'est-ce que l'animal? se demande Platon, et il répond : « C'est ce qui résulte de l'union d'un corps et d'une âme sous une même forme. » De même l'homme et la société.

Sur ce terrain moral, la question devient plus embarrassante. Que nous apprennent en effet la PSYCHOLOGIE, qui a pour objet, suivant la Sorbonne, « d'étudier l'âme en elle-même, ses facultés, ses opérations, ses connaissances et ses besoins ; » la MORALE, qui doit nous enseigner « la direction qu'il faut lui donner, les satisfactions qu'elle exige, » et la POLITIQUE, qui, se basant sur toutes deux, fait passer dans les lois les connaissances qu'elles lui fournissent ?

Voilà six mille ans que le monde moralise, philosophe et discute, qu'évêques, papes, sacrificateurs, professeurs et docteurs, muphtis, rabbins, mandarins et cadis, pythonisses, bacchantes, sibylles, sorciers, mômiens, licenciés, agrégés, bacheliers et autres jésuites parlent à l'humanité, chacun à leur manière, de conscience et de morale, de nature et de

société, du bien et du mal, du bonheur et de la souffrance, du paradis et de l'enfer, de nos droits et de nos devoirs, du mérite et du démérite, du gouvernement, de notre destinée, de l'immortalité de l'âme, d'esprit et de matière, de confession, de mortification, d'extrême-onction, de mystères, de jeûne, de magie, de tonsure et d'abstinence; de quoi sais-je encore? — de bouddhisme, de mosaïsme, d'islamisme, de catholicisme et de protestantisme; — d'affirmation, de négation, de confession, de réfutation, de résurrection, d'absolution, de dissolution, d'ablution et de circoncision. — Voilà six mille ans qu'on paye la gent pieuse et savante, qu'on lui élève des autels et des chaires, qu'on allume des cierges et des lampions en son honneur et qu'on n'y voit pas plus clair.

Voilà deux cents ans que l'Académie de France et la Sorbonne ont été fondées, que les docteurs traduisent, expliquent et commentent ce qu'ont dit les philosophes, que les professeurs répètent ce qu'ont traduit les docteurs, que les élèves récitent ce que leur ont redit leurs maîtres, que les bibliothécaires et les épiciers entassent les livres des uns et les devoirs des autres, que les armées conquérantes brûlent les bouquins et les portières les pensums sans qu'une clarté sorte de ce fatras de caractères et d'imprimés orthodoxes.

Voilà plus d'un demi-siècle enfin que prêtres, savants et gouvernants changent à peu près tous les dix ans le style de leurs formules et l'objet de leur vénération, qu'ils bénissent, justifient et imposent, au triple nom de Dieu, de la science et de la force, Napoléon le Grand et son pastiche, la grande République et celle de 1848, la branche aînée des Bourbons et aussi la branche cadette à laquelle ils se sont raccrochés pendant dix-huit ans, sans que ces représentations comiques nous apprennent la vie réelle.

Rien n'a avancé par ce monde d'imitateurs brevetés, patentés. Toutes les idées, toutes les découvertes se sont produites en dehors d'eux et malgré eux, et l'humanité a été

volée en raison composée, comme disait le bonhomme Fourier, par ces porteurs d'hermine qui n'ont rien fait et qui ont empêché les autres de faire. Il ressort de cette expérience trop longue, hélas ! pour n'être pas concluante, qu'il faut extirper de la société le gouvernement des savants autorisés, qui poussent, comme chiendent, entre les dalles des couvents et les pavés des collèges.

Demandez encore aujourd'hui à tout ce qui fait partie du clergé, de l'université, des académies et des corps savants constitués par initiative de l'État, où ils en sont et ce qu'ils pensent sur ce qu'ils sont payés pour enseigner :

Et d'abord, s'ils sont d'accord sur l'existence de l'âme, sur sa nature, son origine et sa destinée ? — si la morale se compose de principes positifs et généralement reconnus ? — si ce qui est vertu pour les uns n'est pas vice pour les autres ? — Qu'est-ce que le Bien ? Qu'est-ce que le Mal ? — Qui sera damné, s'il y a des damnés ? Qui sera sauvé, s'il y a des élus ? — S'il faut croire ou douter ? S'il vaut mieux nier ? — ce qui est affirmer qu'on ne peut avoir de croyance. Si enfin, nous avons ou si nous n'avons pas la liberté de penser et d'agir ? Sur tous ces points les mystiques pensent d'une façon, les voltairiens d'une autre, les éclectiques admettent tout et les sceptiques rien.

Et en politique, comment y aurait-il consentement dans les lois, lorsque les principes philosophiques, dont elles sont l'expression, donnent lieu à tant de controverses ? Comment s'établira l'ordre dans la société ? par l'Autorité ou par la Liberté, par le Privilège ou par l'Égalité, par le Fatalisme ou par le Raisonnement, par l'Individualisme ou par la Fraternité ?

L'homme est-il seulement connaissance, comme le veulent Descartes et les spiritualistes ? et alors faut-il reconnaître avec Platon, les Égyptiens, les Juifs, les religions de l'Orient, l'Université et les Jésuites, le *despotisme de l'intelligence* ?

Ou bien n'est-il que sensation, d'après Locke et les maté-

rialistes? et alors faut-il arriver avec Hobbes, Helvétius, Louis XI, Louis XIV, les deux Napoléon, Louis-Philippe et Machiavel à admettre le *despotisme de la force ou de la ruse*?

Ou bien encore n'est-il que sentiment, comme l'a dit Leibnitz? et alors faut-il avec Robespierre, M. Cabet, les frères moraves, le pape et son grand sacristain Montalembert, se soumettre entièrement au *despotisme de la religion*?

« *Les académiciens disputent* » et ils disputeront aussi longtemps qu'on les laissera vivre. D'ailleurs, il s'agit bien plus pour eux d'action que de doctrine. Je suis persuadé que, dans le fond, M. Thiers a une très-médiocre peur du diable et M. de Falloux une vénération très-limitée pour la Divinité. Mais ce qu'il leur faut à tout prix, c'est L'AUTORITÉ en faveur de l'Église ou de l'État, de l'université ou des séminaires (c'est tout un). Voilà pourquoi jésuites, voltairiens, juifs, protestants et éclectiques ont conclu un armistice doctrinaire; pourquoi MM. Dupin, Thiers, Passy, Mignet, Lélut et Troplong se sont signés trois fois en partant pour la croisade antisocialiste; pourquoi enfin l'Académie des sciences morales et politiques a fait fondre sur la société désarmée une avalanche formidable de petits traités politiques et moraux.

Malheureusement le peuple n'a pas dévoré la manne céleste que les académiciens lui avaient préparée. La société qu'ils lui vantent lui laisse si peu de loisirs, à ce pauvre peuple, qu'on ne saurait lui en vouloir beaucoup s'il préfère la mort dans l'impénitence socialiste à l'existence dans la bonne société avec laquelle il a été condamné à vivre jusqu'à ce jour.

Je pense, moi, que le peuple a fait preuve de bon sens en ne lisant pas les petits livres de l'Institut, qu'il n'avait autre chose à en retirer que l'oubli de sa dignité d'homme et de sa liberté de citoyen. Ces messieurs peuvent écrire tant qu'ils voudront, ils ne prouveront jamais que l'homme soit mis au monde pour diviser ce que Dieu a réuni, pour devenir ce

qu'on en fait au xix^e siècle : une bête de somme, un aligneur de phrases, un illuminé catholique, ou un effileur de pointes d'aiguille ; dans tous les cas, l'esclave de plus fort, de plus savant, de plus hypocrite ou de plus riche que lui.

Non ! ils ne feront jamais concevoir qu'une intelligence saine puisse se trouver dans un corps épuisé par la misère, qu'une sentimentalité puissante se développe aisément dans un être dépourvu de force et d'intelligence, et que les sensations soient parfaites chez celui qui n'a ni sentiment pour en jouir, ni jugement pour les comparer.

L'homme n'est plus quand il est mutilé ; il a un corps, une âme et un cerveau dont les actes indivisibles sont nécessaires à sa conservation, et, ainsi que l'affirme l'école saint-simonienne, il est à la fois *sensation*, *sentiment* et *connaissance*. — Qu'une de ces attributions l'emporte, de manière à annuler l'action des autres, et l'équilibre est rompu.

La société, elle aussi, revêt corps, âme et intelligence, parce qu'elle est la collection d'hommes qui ont tout cela. — Une société uniquement industrielle n'est donc pas plus possible, sans oppression et despotisme, que ne pourrait l'être une société uniquement savante ou artistique.

Dans le monde moral on peut donc établir entre l'homme et la société une analogie aussi rigoureuse que dans le monde physique, et déduire de la physiologie morale de l'homme comme de sa physiologie physique des lois applicables à la société.

Entre la science qui sauvegarde l'existence de l'homme lorsqu'elle périclité et celle qui vient en aide aux sociétés en danger, il y a également analogie complète.

La *Médecine* part de la connaissance de l'homme en bonne santé, compare cet état normal à l'état de maladie, découvre ainsi les causes des perturbations survenues dans l'économie et y apporte des remèdes. Ce n'est qu'après avoir étudié l'or-

ganisation de l'homme, ses fonctions et ses besoins, qu'elle peut opérer scientifiquement et sûrement. — De même la *Philosophie*, s'appuyant sur la tradition historique et l'étude de l'économie sociale, connaît les conditions du bien-être des nations, les compare avec celles qui entretiennent leur malaise et introduit dans leurs institutions les réformes devenues nécessaires.

Suivant l'âge et la constitution des individus, la médecine varie son mode de traitement; — suivant les phases d'existence de la société, ses forces et ses besoins, la philosophie modifie sa formule.

Cette comparaison entre la médecine et la philosophie est tellement exacte que, dans tous les temps, les hommes qui ont étudié la constitution sociale ont cherché à tenir compte de l'organisation de l'homme et à lier l'étude de la physiologie à celle de la législation. C'est ainsi que les grands législateurs de l'antiquité, Moïse, Pythagore, Lycurgue, Jésus-Christ, Mahomet et tous les révélateurs de l'Orient ont astreint les peuples qu'ils gouvernaient à des règles d'hygiène publique; c'est ainsi qu'on les singe maintenant en composant les commissions de salubrité publique par moitié de médecins qui ne songent qu'à leur clientèle et d'hommes d'État préoccupés de leurs intérêts.

Le seul but vrai des institutions humaines ne doit-il pas être, en effet, de maintenir le bien-être, la santé et le bonheur dans l'espèce, et d'assurer sa propagation?

Avoir compris l'homme dans ses diverses parties et dans son ensemble, avoir déterminé les effets qu'exercent sur lui les modificateurs extérieurs, n'est-ce pas avoir découvert par l'analyse de précieux éléments de reconstitution sociale? N'est-ce pas avoir acquis une jauge exacte pour confirmer les principes justes, pour réfuter ceux qui sont faux, pour

distinguer, au milieu de tant d'idées nouvelles, celles qui sont le plus en rapport avec nos nouveaux besoins?

Le SOCIALISME, aspiration philosophique du *xix*^e siècle, sauvera de la mort une civilisation vieillie, se débattant dans des institutions d'un autre âge, impuissante à faire le bonheur des hommes et ne voulant pas permettre de le tenter à d'autres qu'à ses gouvernants.

Le socialisme a déjà accompli la moitié de sa tâche; il a réfuté, nié et démolit tous les faux principes sur lesquels est basé l'ordre social ancien. Il cherche aussi à remplir la seconde; il a déjà beaucoup affirmé. Mais, dans cette voie, il ne s'est pas assez gardé de l'empirisme; parmi les systèmes qu'il a proposés, plusieurs ne tiennent pas assez compte des instincts de l'homme, de ses passions et de ses forces. C'est de ces combinaisons défectueuses qu'il faut débarrasser le terrain de la science nouvelle, car faire une société de toutes pièces sans s'inquiéter de l'homme qui doit y vivre, c'est condamner des êtres de réalité à habiter un monde d'imagination.

Nous avons la conviction que la connaissance de l'homme peut jeter de vives lumières sur les grands problèmes du *xix*^e siècle qui coûtent tant de persécutions aux penseurs qui les approfondissent, tant de violences aux hommes d'État qui les éludent, tant de sang au peuple qui les pose aux jours des révolutions et dont la misère toujours croissante exige des remèdes immédiats et efficaces.

Parmi les méthodes suivies depuis un demi-siècle pour découvrir les grandes lois de l'organisation humanitaire, celle-là a été moins explorée que les autres. Nous avons foulé sous nos pieds cette mine féconde et à peine avons-nous tenté de lui ravir un de ses filons d'or.

Fourier, Saint-Simon et plusieurs de leurs disciples ont eu la conscience exacte du parti que la science sociale pouvait tirer de cet examen comparatif. Mais, comme l'étude de l'homme n'avait pas été l'objet spécial des travaux de ces

esprits généralisateurs, ils ne purent arriver par elle qu'à des déductions rares, quelquefois erronées. Par la raison contraire, MM. Serres, Geoffroy Saint-Hilaire, de Blainville et tous les savants professeurs du Jardin des Plantes se sont gardés de tirer leurs recherches anatomiques des conséquences sociales. M. Guépin a écrit dernièrement sa *Philosophie du socialisme* en s'appuyant fréquemment sur l'anatomie, la physiologie et l'hygiène humaines; on regrette en lisant ce livre d'y trouver beaucoup d'érudition au service de peu d'originalité et de hardiesse de pensée. M. Esquiros, dans tout ce qu'il a écrit sur la science sociale, a tiré des déductions ingénieuses et fécondes de cette analogie de l'homme et de la société. Mais l'intention de l'auteur de la *Vie future*, des *Vierges* et des *Maladies de l'esprit*, n'a pas été de généraliser ces aperçus, de les ordonner, de les grouper et de les suivre dans l'ensemble de l'organisation humaine. — C'est ce que nous voulons essayer.

Pourquoi faut-il qu'en comprenant toute la richesse de notre sujet nous ayons de nos forces une défiance aussi bien motivée? Qu'importe au surplus? Il y a bien des étincelles dans les veines d'un caillou; n'en fit-on jaillir qu'une sous le choc d'une exploration persévérante, on serait assez récompensé de ses efforts.

Et puis, si notre intelligence est paresseuse, imitatrice et craintive, à nous que la civilisation a destinés aux carrières libérales, ne sommes-nous pas plus à plaindre qu'à blâmer? Est-ce notre faute si la société nous a livrés à l'Université, son entremetteuse, alors que nous ne pouvions ni apprécier, ni connaître? si celle-ci s'est efforcée d'affaiblir nos corps, de fausser nos jugements, d'étouffer dans nos âmes toute originalité, toute volonté, toute foi, toute affection? si, après cela, achevant son trafic infâme, le collège nous a rendus au monde aussi ignorants, mais plus imbus de préjugés, que le jour où il nous avait reçus des mains de notre famille?

Oh ! que cette empreinte est tenace, et qu'il est difficile de l'effacer quand , pendant dix ans, elle a été apposée par une main de fer sur la tête de l'enfant sacrifié !! La contre-révolution se rit de notre révolte orgueilleuse, elle nous a coupé les ailes alors qu'elle le pouvait encore, et nous tous qui avons été élevés par l'Université, nous sommes plus ou moins bourgeois.

Ouvriers qu'on avait chargés des chaînes de l'ignorance, ceux d'entre vous qui les ont brisées ont été bénis de Dieu pour leur effort sublime !! J'en veux pour preuve ce que, depuis soixante ans , ont produit de découvertes et d'idées les hommes sortis de vos rangs, j'en atteste l'inanité de pensées, l'esprit d'intrigue, de coterie et de bavardage de tout ce qui a passé par les mains de l'Université, et je dis que jamais à l'avenir une grande pensée ne sortira de là.

Science officielle, éducation d'État, concours de parade , cours soldés, mystification, hypocrisie !! Il faudra jeter par terre les murs des collèges avant ceux des prisons, car l'infanticide est mille fois plus lâche et plus abominable que l'homicide.

Ce jour-là nous aurons plus fait pour l'humanité que ne firent nos pères le 14 juillet 1789 en renversant la Bastille.



DIVISION DU SUJET.

DE LA VIE.

L'instinct de conservation, l'horreur de la mort sont innés dans le cœur de l'homme comme dans les masses profondes qui sont l'âme des sociétés.

C'est en vertu de cet instinct que l'homme et la société dirigent une réaction constante contre l'action incessante que les corps extérieurs exercent sur eux pour les détruire.

La résultante de ces deux forces, c'est la VIE, c'est-à-dire *l'ensemble des phénomènes qui se reproduisent à l'infini dans tous les êtres de la création pour perpétuer le mouvement de l'univers.*

Vivre, c'est donc le but constant de l'homme et de la société.

Or, ils vivent dans le Temps, dans l'Univers et dans l'Humanité.

VIE DANS LE TEMPS. — Considérée au point de vue de l'humanité, la lutte qui a pour prix la vie se passe entre deux forces; l'univers d'une part, l'homme et la société de l'autre.

Le mécanisme de l'univers, s'exerçant par des rouages plus complexes et subissant des modifications moins incessantes que celui de l'humanité, se rapproche plus que lui de l'infini.

D'où il suit que des deux forces en présence, l'univers

sera la force à soulever, — la résistance; et l'humanité, la force qui soulèvera, — la puissance.

Et de même que, dans le jeu d'un levier, une puissance donnée peut surmonter une résistance infiniment plus grande, de même l'humanité pourra remporter sur l'univers la victoire de la vie.

L'humanité est donc appelée à résoudre éternellement le problème d'Archimède; il faut qu'elle trouve un point d'appui pour soulever le monde.

A l'aide de quelle loi accomplira-t-elle sa solution?

La cause première de tout ce qui existe, c'est Dieu (1).

Dieu est éternel, immuable, infini; la matière qu'il a créée est indéfiniment transformable.

De l'éternité de Dieu et de sa manifestation dans l'ordre du monde par des changements constants, il suit que les transformations qu'il imprime à l'univers et à l'humanité sont éternelles.

Par conséquent la loi qui préside dans le temps à la vie de l'homme et de la société est : TRANSFORMATION.

—

VIE DANS L'UNIVERS. — L'homme, placé au milieu du monde extérieur, maintient son existence en demandant les matériaux de son accroissement et de son renouvellement aux corps qui l'environnent et auxquels il fait subir les transformations successives qui, de matières brutes, les rendront parties constituantes de l'organisme humain. Il faut qu'il assimile.

Mais par rapport aux autres êtres de l'univers, l'homme est lui aussi corps extérieur; il est lié à eux par une solidarité étroite, ce qu'il a reçu d'eux il faut qu'il le leur rende, sans quoi la vie ne serait possible ni pour eux ni pour lui.

(1) Dieu, le Grand Inconnu, est devenu un instrument dialectique nécessaire.
(P. J. PROUDHON.)

Et admirons les sages dispositions de la nature ; ce qu'il reçoit des objets extérieurs n'est plus nécessaire à l'entretien de ceux-ci, et réciproquement il ne leur donne que son superflu.

Il résulte de ce que nous venons de dire que la loi de la vie de l'homme et des sociétés dans l'univers est : ÉCHANGE.

VIE DANS L'HUMANITÉ. — La molécule et l'organe ont deux sortes de fonctions : celles qu'on peut appeler *propres*, par lesquelles ils pourvoient à leur conservation, et celles de *relation*, par lesquelles ils lient leur existence et leurs fonctions aux fonctions et à l'existence des autres molécules et des autres organes.

De même pour l'homme et pour la société :

D'une part, en effet, l'homme a conscience de son moi, c'est-à-dire de sa volonté, de sa personnalité, de sa liberté ; d'autre part, il est destiné à vivre dans la société d'autres hommes qui, eux aussi, ont conscience de toutes ces choses.

D'où il suit qu'il y a dans l'homme des fonctions propres appliquées à la conservation de sa vie comme individu et des fonctions de relation par lesquelles il concourt à l'existence de la société.

Une société aussi a des mœurs, des coutumes et des institutions propres, en même temps qu'elle a des institutions et des mœurs de relation. Par les premières, elle vit en elle-même ; par les secondes, elle participe à l'existence humaine.

Dans les actes de la vie propre, la molécule, l'organe, l'homme, la société peuvent se détacher de la collectivité à laquelle ils appartiennent ; ils forment une entité, un tout ; leurs fonctions ne sont limitées par rien.

Dans les actes de la vie relative, au contraire, un organe, une molécule, un homme, une société sont enchaînés à d'autres dont la liberté limite la leur.

Le principe de la vie propre ou individuelle est donc : **LIBERTÉ**, et le principe de la vie de relation : **SOLIDARITÉ**.

Mais la nature a créé tous les êtres pour vivre dans des rapports étroits par action et réaction réciproques ; leur existence propre et leur existence de relation qu'on peut étudier séparément, elle les a réunies dans une synthèse harmonique ; on ne peut pas plus concevoir un organe isolé, qu'un homme ou une société à part.

D'où il suit que les deux principes Liberté et Solidarité doivent fondre leurs effets, consentir, concourir et converger vers l'Harmonie, loi par laquelle sont entraînés tous les êtres.

Nous avons établi par ce qui précède : que la vie de l'homme et des sociétés dans l'Humanité a pour loi : **L'HARMONIE**.

Nous étudierons successivement :

- 1° La vie dans le temps ou **TRANSFORMATION**.
- 2° La vie dans l'espace ou **ÉCHANGE**.
- 3° La vie dans la société ou **HARMONIE**.

Pour les raisons que nous avons dites, nous ne nous occuperons dans ce livre que des transformations humaines et sociales, nous réservant de traiter les autres parties plus tard.



TRANSFORMATIONS

HUMAINES ET SOCIALES.

CHAPITRE PREMIER.

PREUVES GÉNÉRALES.

« Tout change , rien ne périt. »
(OVIDE, *Métamorphoses*.)

La cause première, Dieu, imprime le mouvement à toute la création d'après des vues qui nous sont impénétrables à nous, créatures finies.

Lorsque Dieu transforme le milieu dans lequel vit l'humanité ou lorsqu'il transforme l'humanité elle-même, nous devons modifier notre puissance d'après la nouvelle résistance qui nous est opposée.

De la nature infinie de Dieu et de la nature finie de l'homme, il résulte, en effet, que des mouvements nous paraissent irréguliers et anormaux qui, pour Dieu, sont dans la norme, parce qu'il embrasse tout le système du monde et règle les événements d'après une déduction rigoureuse.

En quoi l'homme qui se sacre roi de la création pourrait-

il être humilié en se soumettant de bonne grâce aux ordres de Dieu ?

Dieu n'a-t-il pas laissé une échappée à son orgueil ? Ne lui a-t-il pas donné la conscience invincible de sa liberté dans sa sphère d'action ? Pourvu que son but final soit atteint, se préoccupe-t-il de la manière dont chaque partie harmonisera les détails de sa transformation avec la transformation générale ?

C'est cette liberté de l'homme dans sa sphère que Proudhon et Fourier établissent dans les passages suivants :

« La méthode philosophique d'étudier l'histoire, dit le premier, tout en reconnaissant que les faits particuliers n'ont rien de fatal, qu'ils peuvent varier à l'infini au gré des volontés qui les produisent, les considère cependant comme dépendant des lois générales inhérentes à la nature et à l'humanité. »

Et Fourier :

« Tant que la raison humaine n'osera pas s'élever à l'idée d'association avec Dieu dans la gestion de l'univers, selon le contact des extrêmes, elle n'aura pas le libre arbitre rationnel ou libre exercice de ses facultés intellectuelles. .

« La suffisance de Dieu est une hérésie en mouvement. C'est donner à Dieu une essence incohérente, des attributions simples ; il veut des associés en tout genre de fonctions. »

Si le mouvement universel qui est la vie est bon, juste et nécessaire en principe puisqu'il vient de Dieu, il le sera toujours, quelque caractère qu'il revête, et si nous acceptons les transformations lentes, nous devons accepter aussi les transformations brusques et par bonds.

Il y a deux idées qui frappent les hommes d'épouvante, celle de la mort et celle de la révolution.

Osons regarder en face ces fantômes qui font peur à ces grands enfants.

Que faut-il entendre par ce mot de mort qui, pour nos esprits, affirme la vie qui a précédé sans nous laisser pénétrer les mystères de celle qui doit suivre? LA MORT! est-ce la perte, la destruction totale des molécules qui constituaient un être, sans possibilité de régénération? Est-ce l'inutilisation éternelle d'un certain nombre des éléments de la création? N'est-ce pas plutôt une transition toute vitale de l'existence sous une forme à l'existence sous une autre forme, la fin d'une créature qui succombe, après avoir rempli le but que lui avait assigné la Providence, et le commencement d'un autre être qui vient accomplir une mission qui est le secret de Dieu?

De sorte que l'existence ne cesserait jamais absolument, mais seulement dans telle ou telle manifestation temporaire, et qu'entre les mains de l'intelligence infinie qui régit le monde chaque molécule serait une matière inépuisable pour d'infinies et incessantes transformations?

Et les RÉVOLUTIONS! sont-ce des faits sans causes et sans résultats, sans racines dans le passé, sans traces dans l'avenir, projectiles meurtriers lancés par la main du hasard à travers l'humanité surprise pour frapper çà et là sans discernement et sans merci? Derrière elles, quand elles ont passé, ne reste-t-il que ruines et destruction? Ne s'établit-il aucun ordre, n'y a-t-il aucune tendance dans ces bouleversements lorsqu'ils se prolongent et se généralisent?

Ou bien ces agitations profondes qui remuent de la base au sommet toute la masse d'un peuple, qui mêlent toutes ses couches, tous ses flots, sa lie et son écume, qui remettent en question l'ordre établi, ne sont-elles pas des époques de rénovation comme la naissance, comme la mort, comme le passage d'un âge à un autre âge; époques dangereuses mais profitables pour les sociétés qui les subissent? Ne doit-on pas voir dans les phénomènes qui signalent de pareilles crises la répétition exacte de ceux qui se passent entre la conception et la naissance sur le germe humain renfermé

dans le sein de la mère, entre la mort de l'homme et la naissance des plantes sur le cadavre enfoui dans la terre, entre les développements de la première et de la seconde enfance ?

De sorte que ces crises si redoutées seraient des manifestations toutes-puissantes de la force vitale, utilisant au profit de l'avenir l'expérience du passé, les liant l'un à l'autre dans un ordre nouveau plus viable. De sorte que la RÉVOLUTION, dans son acception générale, serait, entre les mains de la Providence, l'instrument des transformations intégrales et, comme la *transformation* elle-même, un moyen de conservation.

Mais nos regards bornés ne peuvent traverser le voile épais jeté sur l'éternité ; nous nous arrêtons, effrayés de notre ignorance, au seuil de son empire, devant cette redoutable gardienne qui s'appelle la tombe, et nous sommes réduits à limiter nos investigations inquiètes et à établir notre croyance d'après les déductions que nous fournissent l'histoire, l'observation et le raisonnement.

Interrogeons donc l'histoire, comparons et observons :

—

Cette idée de la manifestation du principe vital par l'incessante transformation des objets, nous la trouvons partout dans les auteurs anciens et dans les témoignages historiques.

Dans la Genèse, Moïse décrit six phases successives d'évolution du principe vital. Par les six jours de la création, il faut entendre six époques de composition et de recomposition universelles, six âges différents où la lumière se fit.

La transformation était un dogme professé par les prêtres de Brahma dans l'Inde, et en Égypte dans le culte d'Isis. « Pour peu, dit A. Esquiros, qu'on remonte dans les traditions de l'Orient, on retrouve distinctement dans les livres

sacrés une secrète terreur des bouleversements de la nature. »

Le même auteur nous fait assister aux sombres pressentiments qui ont agité les peuples à diverses époques de la vie de l'humanité à l'attente d'une nouvelle révolution, d'un nouveau cataclysme, d'une *nouvelle fin du monde*.

Il retrouve cette idée au moment de la naissance du Christ; « elle est alors mêlée à la grande préoccupation du moment, l'idée d'un Messie sauveur universel. »

Il la suit dans Virgile qui probablement l'a puisée dans les mystères de Cérès.

« Les quatre évangélistes, ajoute-t-il, s'en montrent très-préoccupés!

« Cette croyance se prolonge dans l'humanité, elle reparait à certaines dates avec des signes inquiétants. L'an mille, les chrétiens qui peuplaient la terre se préparent à s'ensevelir dans le sépulcre de toute la nature. »

« Les terreurs se calment avec le progrès des lumières, mais l'idée d'un renouvellement futur, d'une succession nouvelle des êtres, persiste dans l'esprit humain. Des penseurs continuent à se demander si les choses sont fixées sous la forme où nous les voyons paraître; si la création terrestre est bien terminée à l'homme, si l'homme ne doit pas revêtir sur le globe des organes nouveaux ou, transporté plus tard dans une autre sphère, céder la domination de notre planète à un des animaux perfectionnés qui l'habitent maintenant avec lui? »

Si nous avons besoin d'autres preuves historiques à l'appui de la doctrine des transformations, nous pourrions les emprunter à la philosophie de Zoroastre, à la métempsycose de Pythagore, au paradis d'Allah, aux révélations de Bouddha et des Druides.

Le professeur Guépin, analysant la révélation de Bouddha, écrit :

« Le temps de l'expiation terminé, les âmes coupables reviennent sur la terre animer des êtres inférieurs, puis des

hommes; elles recommencent alors les épreuves qu'elles avaient déjà subies. »

Le barde celtique s'écrie dans sa poésie inspirée : « J'ai été serpent tacheté sur la montagne; j'ai été vipère dans le lac; j'ai été étoile chez les chefs supérieurs; j'ai été dispensateur des gouttes, revêtu des habits du sacerdoce et tenant la coupe. Il s'est écoulé bien du temps depuis que j'étais pasteur; j'ai erré sur la terre avant de devenir habile dans la science; j'ai erré, j'ai circulé, j'ai dormi dans cent îles, je me suis agité dans cent cercles. »

« L'idée de révolutions périodiques et de retours palin-génésiques, dit Pierre Leroux, se trouve dans toutes les nations de l'antiquité. »

L'observation nous fournit des preuves non moins certaines que l'histoire; elle nous permet d'étudier, dans les créations qui se font continuellement sous nos yeux, la marche que la cause première a dû suivre pour imprimer à la matière créée ses transformations successives :

Les argiles, les laves, les matières que rejette la terre en convulsion passent de l'état incandescent à l'état vitreux, puis se décomposent, — après qu'elles ont été déposées à la surface du globe, — par l'action combinée de l'air, de la chaleur, de la pluie, des chocs et des frottements qui en divisent les molécules. Elles deviennent peu à peu friables et se convertissent en *humus* ou terreau.

L'*humus* à son tour donne naissance à des plantes à texture simple, à des éléments de végétaux, pour ainsi dire, qui s'ajoutent, en périssant, à l'*humus* déjà formé.

A mesure que des minéraux et des plantes naissent les couches d'une terre nouvelle, il se forme dans chacune de ces créations des animalcules à peine organisés, imparfaits, éphémères, qui ajoutent leurs détritiques à ceux des êtres contemporains.

Tous ces débris s'accumulent, se tassent, s'agglutinent,

restent à l'endroit qui les a vus naître, ou bien, cédant à leur propre poids ou à l'effort d'une cause extérieure, se détachent, s'écroulent, s'arrêtent aux fissures des rochers sous-jacents, aux troncs des sapins séculaires, aux aspérités du granit.

Sur chacune de ces formations nouvelles prend racine une verdure plus luxuriante, une végétation plus utile aux grands animaux ; sur chacun de ces noyaux de mondes informes vont se dérouler les scènes d'une existence plus parfaite.

Les animaux herbivores assimilent à leur propre substance les matières premières contenues dans les plantes, et ces matières en passant dans l'animal deviennent plus consistantes, plus propres à faire partie de son organisation.

La gomme et le mucilage du végétal se transforment en gélatine, fibrine, suc muqueux, c'est-à-dire éléments rudimentaires des tissus de l'animal, premiers fils de la trame cellulaire, nerveuse et vasculaire qui constitue ses organes.

L'homme enfin dont la conformation générale, la structure des organes digestifs et les instincts révèlent, en dépit de Rousseau et de Pythagore, la destination omnivore, l'homme emprunte à tous les règnes et conquiert principalement sur les espèces carnivores l'aliment auquel elles ont communiqué un type plus prononcé d'animalité.

L'homme physique meurt à son tour et ses éléments épars reconstituent de nouveaux êtres par le mode de filiation que nous avons suivi de l'humus à lui.

Les débris des animaux fossiles enfouis dans les entrailles de la terre nous attestent que plusieurs espèces se sont éteintes par suite des bouleversements du globe et parce que leur organisation n'était plus en rapport avec le milieu transformé.

A chaque cataclysme terrestre a répondu une transformation des êtres qui habitaient notre planète. L'homme comme les autres animaux a subi des modifications importantes pendant le long cours des siècles.

Dans chaque être enfin les solides et les humeurs changent de caractère avec l'âge. Le mucilage des jeunes plantes se charge d'huile odorante et de principes actifs, la gélatine des jeunes animaux se solidifie et s'organise chaque jour davantage à mesure qu'ils avancent en âge. Les différentes espèces végétales et animales, en devenant l'aliment les unes des autres, font subir aux sucs qu'elles charrient des élaborations répétées qui les rapprochent peu à peu de l'organisation humaine.

Et cette transformation que nous suivons dans le monde actuel depuis le végétal cryptogame jusqu'à l'homme, elle s'est répétée à travers les siècles, utilisant dans des combinaisons sans cesse renaissantes et variées les corps simples qu'on retrouve, en dernière analyse, comme principes de tous les autres.

La chimie nous démontre en effet qu'à cinquante-six exceptions près, toute la matière est en métamorphose perpétuelle. Et la logique nous amène à penser que ces corps irréductibles maintenant seront réduits un jour.

« La pesanteur inhérente aux atomes, dit Proudhon, n'est-elle pas le mouvement propre, éternel et spontané de la matière, et ce qu'il nous arrive de prendre pour repos ne serait-ce pas plutôt un équilibre ? »

Combien de phénomènes viennent témoigner aussi, dans l'ordre moral, de cette transformation incessante !

L'âme a la conscience invincible de son immortalité ; cette conscience est puisée dans la persuasion où nous sommes que Dieu est éternel et juste et que notre destinée est le bonheur ; elle se traduit par le désir inné d'une *vie meilleure*.

L'homme pressent cette existence future lorsque son imagination lui fait parcourir en rêve les espaces indéterminées de l'éternité ; il la pressent dans les phénomènes du somnambulisme, exception malade, sommeil surexcité de

l'être matériel pendant lequel les facultés sensitives emportées dans l'infini voient dans les ténèbres, interprètent des pensées intimes, lisent à travers des corps opaques, perçoivent des sons, des saveurs et des contacts imaginaires; il la pressent dans le sommeil, — « frère de la mort, » — qu'il soit naturel ou provoqué par des substances narcotiques; dans les opérations et les aspirations de son intelligence; dans les diverses surexcitations de son système nerveux; dans ses convulsions, ses ravissements extatiques, ses fureurs maniaques, dans toutes les maladies nerveuses où le cerveau, exagérant momentanément son action, s'affranchit de la solidarité qui le lie aux autres organes pour s'élancer dans le domaine de l'inconnu; il la pressent enfin, parce qu'il comprend que les rapports étroits qui le rattachent au système universel ne doivent pas être rompus pour l'âme puisqu'ils ne le sont pas pour le corps.

Car, pour que l'âme, moteur, esprit, souffle qui agite et gouverne la machine humaine, puisse se manifester, il faut qu'elle soit intimement liée à l'argile, il faut, qu'après avoir quitté la substance qu'elle occupait elle en anime une autre, d'où il suit que *tant que le monde sera monde*, il y aura toujours un objet et un sujet, une matière que l'âme, manifestation du principe créateur, viendra animer, quelque forme qu'elle revête.

La croyance en cette révolution immanente et permanente dans l'humanité et dans l'univers est tellement inébranlable en nous qu'elle se traduit dans toutes nos expressions. Selon que nos regards pénètrent plus ou moins avant dans les ténèbres du doute, nous disons : de l'homme, qu'il est *mortel*; des sociétés, qu'elles sont *durables*; du monde, qu'il est *séculaire*. Ainsi nous donnons à tous les objets qui nous entourent une durée toujours limitée, mais d'autant plus courte qu'ils se rapprochent de nous, d'autant plus longue qu'ils s'en éloignent davantage.

Partout où l'investigation de l'homme a pu atteindre, elle

a trouvé écrite cette loi des transformations; dans les cieux comme sur la terre. Tycho-Brahé, Kepler, Galilée, Newton, Laplace nous ont appris par quelles séries de changements successifs avait passé l'univers avant d'arriver à l'ordre que nous admirons aujourd'hui; nous avons chaque jour la preuve qu'il en subit encore, et nous savons que ce ne seront pas les dernières.

Qu'était d'abord l'univers? Ovide nous le dit, Ovide inspiré par Pythagore : « Avant la mer, la terre et le ciel qui couvre tout, il n'y avait par toute la nature qu'un seul aspect dans l'univers. »

La matière du système planétaire que nous habitons était alors une. C'était une masse gazeuse située dans l'immensité de l'espace à distance de soleils éteints et de soleils naissants.

Par suite du rayonnement calorifique de sa surface, cette masse se refroidit de la circonférence au centre et abandonna des parties d'elle-même aux limites successives de l'atmosphère de son soleil.

Ces parties abandonnées se réunirent en anneaux dont la plupart, groupés en masses cohérentes, formèrent les planètes, dont les autres restèrent en anneaux comme ceux qu'on observe autour de Saturne.

Enfin, les lunes ou satellites de chaque planète se constituèrent aux limites de l'atmosphère de celles-ci de la même manière que les planètes, satellites d'un soleil, s'étaient constituées aux limites de cet astre.

Notre univers est donc le résultat de révolutions successives qui ont constitué, tel qu'il est maintenant, l'ensemble des planètes qui gravitent autour de notre soleil.

Nos observations précises à l'aide des instruments et des calculs mathématiques ne vont pas plus loin que cela.

Mais le raisonnement et l'observation de certains phénomènes célestes nous démontrent qu'il y a d'autres univers et que leur nombre peut aller à l'infini; c'est ce qu'affirme

Ch. Fourier qui a eu l'intuition la plus profonde et la plus harmonique de l'analogie universelle, lorsqu'il écrit :

« Si on leur dit (aux civilisés) que notre tourbillon d'environ deux cents comètes et planètes est l'image d'une abeille occupant une alvéole dans la ruche; que les autres étoiles fixes entourées chacune d'un tourbillon figurent d'autres planètes, et que l'ensemble de ce vaste univers n'est compté à son tour que pour une abeille dans une ruche formée d'environ cent mille univers sidéraux dont l'ensemble est un *Binivers*, qu'ensuite viennent les *Trinivers* formés de plusieurs milliers de binivers et ainsi de suite; enfin que chacun de ces univers, binivers, trinivers est une créature ayant comme nous son âme, ses phases de jeunesse et vieillesse, mort et naissance. ; ils ne laisseront pas achever ce sujet, ils crieront à la démence, aux rêveries gigantesques; et pourtant ils posent en principe l'analogie universelle ! »

Les comètes, les nébuleuses nous fournissent des preuves incontestables de l'existence de ces autres univers et en même temps des révolutions dont ils sont le théâtre.

Les comètes, corps lumineux composés de matière cosmique, attirées par notre soleil des immensités de l'espace, abandonnent leurs propres univers à des époques indéterminées, suivent un mouvement qui n'est pas celui de notre système et disparaissent ensuite dans les cieux pour obéir à l'attraction d'un autre soleil.

« Les nébuleuses diffuses, dit le professeur Guépin, affectent toutes les formes et présentent souvent comme des points de condensation. Tycho-Brahé, Kepler et d'autres astronomes, avant et depuis eux, ont considéré ces immenses amas de matière cosmique comme les lieux de formation de nouveaux systèmes solaires. Herschell a fait plus, il a démontré la possibilité et la probabilité de formations semblables, et si nous pouvions reproduire ici les belles leçons

d'Arago dans l'Annuaire du *Bureau des Longitudes* et dans son cours de l'Observatoire, ces propositions seraient pour tous vérités acquises. »

Et, en ce qui a trait à notre système solaire spécialement, la chute des masses ignées, bolides, aérolithes, étoiles filantes, à la surface de la terre, ne prouve-t-elle pas qu'il s'opère des transformations constantes dans notre monde planétaire dont leur composition indique qu'elles font partie ?

« Il y a des étoiles et des corps brillants dans le ciel, dit encore M. Guépin, qui ont changé de place depuis longtemps, qui ont changé d'aspect et de forme, qui se sont évaporés, qui sont morts peut-être quand leur lumière paraît à des astres naissants, à des astres vieillissés, sans que l'on puisse le moins du monde apprécier quelle quotité du ciel cette lumière a parcourue. »

Notre terre aussi a été dans le principe une masse de matière gazeuse dont les parties les plus extérieures se sont refroidies par le rayonnement, ont passé par l'état liquide d'abord, par l'état solide ensuite et ont formé une croûte sphérique limitant la planète dans l'espace tandis que la masse intérieure est restée incandescente, ce que prouvent les tremblements de terre et les éruptions volcaniques.

Notre monde restera-t-il dans l'état où il est aujourd'hui ? Fera-t-il exception à la loi de transformation générale ? — Voici ce que nous répond Aug. Comte :

« Nous savons que, par la seule résistance continue du milieu général, notre monde doit à la longue se réunir inévitablement à la masse solaire d'où il est émané jusqu'à ce qu'une nouvelle dilatation de cette masse vienne dans l'immensité des temps futurs organiser un monde nouveau destiné à fournir une carrière analogue. Toutes ces immenses alternatives de construction et de renouvellement doivent s'accomplir d'ailleurs sans influer en rien sur les phénomènes les plus généraux dus à l'action mutuelle des so-

leils : en sorte que ces grandes révolutions de notre monde, à la pensée desquelles il semble que nous ne puissions nous élever, ne seraient cependant que des événements secondaires et pour ainsi dire locaux par rapport aux transformations vraiment universelles. »

« On a peine à comprendre, dit V. Considérant, l'ébahissement que témoigne M. Herschell en rapportant les faits astronomiques qui le forcent à conclure que les astres sont comme d'autres êtres soumis à la naissance et à la mort. Ce serait, en vérité, bien plus merveilleux qu'il n'en fût pas ainsi, car je ne sais trop comment on comprendrait la création sans la destruction, la naissance sans la mort et la vie sans l'une et l'autre. »

Enfin Fourier nous annonce que : « lorsque le genre humain aura exploité le globe jusqu'au delà des 60 degrés de latitude Nord, le rut acquerra plus d'activité, l'aurore boréale devenant très-fréquente se fixera sur le pôle et s'éleva sous forme de couronne. Le fluide qui n'est aujourd'hui que lumineux acquerra une nouvelle propriété, celle de distribuer la chaleur avec la lumière. »

Il en résultera, dit-il, que : « Le point polaire jouira de la température d'Andalousie et de Sicile, que tous les excès atmosphériques seront prévenus, que Saint-Pétersbourg aura pour le moins huit mois de belle saison et double récolte assurée, etc. »

Il trouve des preuves de cette révolution future dans l'inclinaison défectueuse de l'axe du globe, et dans le contraste de forme entre les terres voisines du pôle austral et celles voisines du pôle boréal (1).

Nous pouvons dérober le secret de la formation des continents à l'Océanie, ce monde nouveau qui sort du sein des eaux par les bouches des volcans et le travail des lithophytes.

(1) Voir, pour la preuve scientifique de cette opinion de Fourier, le traité *Solidarité* de H. Renaud.

Les laves rejetées par les premiers, les îlots imperceptibles formés par les seconds sont d'abord comme autant de récifs qui ne font que poindre. Puis, ils grandissent, et sur les détritus de la végétation herbacée s'élèvent les cocotiers et les grands arbres monocotylédones qui feront place eux-mêmes ensuite à une végétation moins simple.

Et ce n'est pas une seule île; ce sont des milliers d'îles qui surgissent chaque jour de cet immense atelier sous-marin où la pierre et le corail s'animent pour enfanter des mondes.

Nous avons consulté la tradition philosophique, nous avons étudié les phénomènes naturels, nous avons interrogé la conscience humaine, et tout cela nous a répondu : Tout est dans tout ; tout est sans cesse en mouvement ; tout se décompose et se recompose, se détruit et renaît ; tout passe, tout change et se renouvelle, revêtant successivement mille formes fugitives et variées ; *la loi de la vie est TRANSFORMATION UNIVERSELLE.*

A qui n'est-il pas arrivé d'errer le soir sur les débris d'habitations détruites, sur les ruines d'un manoir, au milieu des tombeaux ? Qui ne s'est senti saisi alors d'une religieuse terreur ? Qui ne s'est écrié : Il y avait là du mouvement ; là vécurent plusieurs générations d'hommes, là le marteau résonna sur l'enclume, la science tint ses grandes assises, les arts convièrent le peuple à leurs enivrants spectacles ; là se sont agités des hommes que conduisaient comme nous l'ambition, la gloire ou l'amour. Sur cette place que je foule aux pieds, a roulé le char de triomphe d'un guerrier redouté, sur cette autre un martyr s'est débattu sous la dent d'une bête fauve. Tous deux ont passé, celui qui était couvert de gloire et celui qui était couvert de sang ; il ne reste plus rien d'eux qu'un souvenir consigné dans quelque recoin de l'histoire.

Qu'est devenu tout cela ? tant de travail et tant de merveilles, tant d'hommes et tant de choses ! Où vont les feuilles de chêne emportées par les vents d'automne ? A quelles vagues de l'Océan se mêlent les neiges des Alpes, les cristaux des glaciers ? Jusqu'où sera charriée cette pierre énorme dont le torrent use chaque jour les angles ? Où est mon rêve de la nuit, mon projet d'hier ? Où s'envole ce que j'écris maintenant ?

Sur tout ce qui nous environne, sur tout ce qui nous touche de près ou de loin, sur tout ce qui nous est antipathique et sur tout ce qui nous est cher, cette loi de la transformation s'exécute avec une précision et une rigueur terrible, déjouant nos précautions, se riant de nos projets, brisant tous les obstacles ; remuant, brassant tout dans une décomposition et une recomposition incessantes.

De quoi nous entretiennent les journaux, ces programmes du spectacle de la vie humaine ? Des changements de tableau de chaque jour ; de la succession des années, des saisons, des mois et des jours ; de tremblements de terre, d'ouragans, de tempêtes, de guerres, de pestes, de famines, d'émeutes et de révolutions ; de meurtres, d'empoisonnements, de suicides, de naissances, de mariages et de décès ; d'établissements qui se fondent et d'autres qui se ruinent ; de banqueroutes, de mutations et d'achats ; d'incendies, d'inondations, de trombes et d'avalanches ; de réputations qui grandissent et d'autres qui déclinent, de catastrophes, d'accidents ; de bruit et de fumée.

Que se passe-t-il dans notre famille, cette partie de la scène du monde où nous jouons notre rôle spécial ? Nous voyons grandir nos enfants et vieillir ceux qui nous ont élevés ; les alliances forment un jour des relations que la mort détruit le lendemain ; la nature et l'objet de nos plus chères affections changent avec l'âge.

Dans la première enfance, nous préférons notre mère à tous ceux qui nous entourent, parce qu'elle nous donne l'édu-

cation première et ces sentiments d'affectueuse délicatesse auxquels rien ne peut suppléer plus tard.

Ensuite, quand nous cherchons l'explication des phénomènes qui se passent autour de nous, nous demandons à notre père, à nos autres parents une affection plus virile, élargissant ainsi le cercle de nos facultés aimantes ; nous nous essayons déjà à la vie sociale.

Plus tard, quand l'amour et l'amitié s'emparent de notre être, ils nous guident dans le choix de notre compagne et de nos relations intimes. Les êtres qui nous attirent alors nous deviennent plus chers que ceux avec lesquels nous avait mis jusque-là en rapport le hasard de la naissance ; ces affections l'emportent sur les premières, elles sont d'un titre supérieur.

Puis viennent nos enfants que nous chérissons comme nous ont chéris notre père et notre mère.

Enfin, sur le déclin de la vie, nos relations de famille s'agrandissent de nouveau, perdant en énergie ce qu'elles gagnent en diffusion.

Ainsi va le monde. Et si nous nous étudions nous-mêmes dans les opérations de notre âme, dans nos pensées, dans nos projets, dans nos actions de chaque jour, nous nous convainquons facilement que, dans tout ce que nous faisons, dans tout ce que nous pensons, nous avons en vue la veille ou le lendemain.

Qu'est-ce que tout cela ? Mouvement, changement de rapports, TRANSFORMATION. Nous ne sommes pas aujourd'hui, nous vivons surtout dans le passé et dans l'avenir. Nous n'existons pas pour nous-mêmes et par nous-mêmes, mais pour et par les personnes et les objets qui nous environnent ; notre chétive individualité se transforme incessamment dans l'humanité, être collectif plus puissant que nous. L'égoïste civilisé lui-même ne pourrait ni concevoir ni réaliser ses calculs, s'il n'avait ses semblables pour matière de son exploitation impie, et nous ne pouvons nous figurer l'é-

goïsme sans que cette idée entraîne simultanément dans notre esprit comme conséquence et complément celle d'une société civilisée à côté et aux dépens de laquelle l'égoïsme puisse s'exercer.

Quand je vois une veuve de vingt-cinq ans, inconsolable, faire graver sur le tombeau du mari qu'elle vient de perdre l'assurance de son éternel amour et se remarier un an plus tard, et répéter le même serment à son nouvel époux ; quand j'entends deux jeunes hommes se promettre une amitié durable et que je les vois ensuite se quereller pour une susceptibilité d'amour-propre , se tromper dans leurs transactions, se trahir pour une grisette, se battre pour une femme de qualité ; quand je sais que tous ces engagements rompus étaient sincères cependant lorsqu'ils ont été contractés ; quand j'observe le roulement des affaires sociales nous éloignant des lieux et des personnes que nous croyions ne quitter jamais, nous rapprochant d'autres lieux , d'autres personnes que nous n'eussions jamais pensé connaître ; quand je remarque que les relations anciennes s'oublient avec la même facilité que les nouvelles se forment ; quand me voilà comme tant d'autres éloigné par l'exil du pays où je croyais vivre, de ma famille et des amis de mon enfance, je me convaincs de plus en plus que la transformation est une loi inéluctable. Et j'ajoute qu'elle est salutaire, car si nous gravitions toujours dans le même cercle, l'humanité se subdiviserait à l'infini ; il y aurait autant de sociétés que de familles, j'allais presque dire que d'individus.

L'homme propose et Dieu dispose, dit le proverbe ; l'homme n'est libre que de s'accommoder du mieux qu'il peut dans la nouvelle position qui lui a été faite.

Est-ce confesser la fatalité que de dire que la société, la nature, l'immensité qui nous environnent sont plus fortes que nous ? Je ne sais ; mais tout le monde parle de Providence, et la Providence qu'est-ce autre chose que cette force infinie qui nous domine par les objets dont nous sommes

entourés ? A nier cette vérité, il y aurait orgueil insensé ; d'ailleurs, contre ce que nous ne pouvons empêcher la résistance serait vaine. Si quelques projets de l'homme, si quelques moments de son existence sont contrariés, scindés, entravés par les phénomènes de la vie générale, est-ce à dire qu'il en soit ainsi de chaque heure de sa vie, de chacun de ses plans ? Non certes ; et sa liberté d'agir est complète toutes les fois qu'elle ne vient pas se heurter contre un dessein supérieur.

Voici une fourmilière au milieu d'un champ ; c'est un monde d'êtres laborieux et économes qui, chaque jour, grandit et prospère sans obstacles. Arrive la saison des semailles ; le laboureur fait passer la charrue sur la colonie, broie des milliers de fourmis, disperse, recouvre de terre travaux et travailleurs et ensemeince la place. Que feront les fourmis survivantes ? Se répandront-elles en injures contre l'homme qui les a foulées à ses pieds ? l'appelleront-elles fatalité ou assassin, Dieu ou Satan ? le nieront-elles ou le reconnaîtront-elles ? béniront-elles ses *décrets éternels* ou bien chercheront-elles à piquer le soc de la charrue ou le talon du tyran qui les opprime, au risque d'être écrasées par lui ? Tout cela perdrait bien du temps et bien des peines, et il sera à la fois plus expéditif et plus sûr à elles de sauver ce qu'elles pourront de leurs richesses éparses et de les transporter ailleurs.

N'y a-t-il pas là une morale profitable pour l'humanité ? Nous savons que, pendant notre vie, nous sommes plus forts que les fourmis et les vers, et c'est à peine si notre orgueil consent à avouer qu'après la mort nous serons disséqués par eux !!

Quelles autres conclusions tirer de ces preuves générales ? sinon :

Que la transformation est une loi universelle et que toutes les conséquences doivent en être acceptées.

Que l'homme, la société, le monde que nous habitons sont

des êtres finis, mais qu'ils tendent à l'infini et qu'ils réalisent cette tendance en se transformant indéfiniment, en changeant de rapports avec ce qui les environne.

Dans l'univers, les transformations s'opèrent par *cataclysmes*, dans la société par *révolutions*, dans l'homme par *crises*.

Les transformations les plus complètes sont, pour la société, l'origine et la décadence ; pour l'homme, la naissance et la mort.



CHAPITRE II.

NAISSANCE ET MORT.

« Qui sait si ce que nous appelons la mort n'est pas la vie et si la vie n'est pas la mort? »
(PYTHAGORE.)

« La vie est un cercle dans lequel on ne peut trouver ni commencement ni fin, car, dans un cercle, tous les points de la circonférence sont commencement ou fin. »
(HIPPOCRATE.)

Le naissances, c'est la création du commencement ; la mort, c'est la création de la fin.

Dans ces deux phases de formation, le travail mystérieux de la force génératrice échappe à notre analyse; nous ne pouvons nous rendre compte que de ses effets.

Lorsque le germe fécondé est déposé dans l'utérus de la mère, il n'est encore que le rudiment de l'être nouveau, rudiment tellement fragile et imperceptible que la cause la plus légère suffit pour le détruire. Mais la puissance productrice l'a animé de son souffle. Sur ce noyau vital vont se dérouler les phénomènes qui le feront passer successivement de l'état d'atome à celui de créature occupant le plus haut degré de l'échelle animale.

Au bout de quelques semaines, apparaît la première esquisse de l'être, mais sur ce canevas dont la trame est si large, la main de Dieu n'a jeté encore que les points de repère à l'aide desquels il continuera son œuvre. La tête, sanctuaire futur de l'intelligence, n'est pas distincte du reste du corps; la poitrine et le ventre ne forment qu'une seule cavité, et les membres ne sont que des mamelons à peine apparents, annexés au corps.

A six mois, après avoir passé par de nouvelles phases d'évolution, le fœtus est plus complet; déjà nous pouvons saisir quelques détails du tableau que va produire la création. — Sur la tête se sont dessinées les ouvertures naturelles où viendront s'épanouir les organes des sens, sources des jouissances de la vie intellectuelle, intermédiaires de l'homme avec le monde extérieur. Le ventre et la poitrine sont séparés maintenant et contiennent des organes plus parfaits. Les membres, distincts du corps, s'allongent et présentent des articulations.

Au moment de la naissance, les proportions sont plus régulières entre les différentes parties du fœtus; son cœur bat; ses membres s'agitent; c'est un enfant qui respire et qui crie.

Quarante jours après, les dernières traces des organes spéciaux de la vie fœtale ont disparu pour faire place à ceux qui doivent servir à la respiration, à la circulation, à la nutrition de l'homme.

Dans toutes ces opérations successives qui ont fait passer l'homme du néant à la vie, il y a eu mouvement incessant.

Ce sont ses sept jours de création semblables aux sept jours de création de l'univers et pendant lesquels il a épuisé toutes les transformations de la série animale, depuis l'organisation uniquement assimilatrice du mollusque jusqu'à celle si éminemment intelligente et sensible de l'être humain.

Et quand la nature vient redemander à l'homme son tribut, quand la terre s'entr'ouvre pour engloutir ses dé-

pouilles, il faut que notre orgueil se courbe sous les lois immuables de l'esprit créateur ; riches et pauvres les subissent ; tout s'affaisse sous le niveau de la pierre sépulcrale, tout cède sous la main glacée de la mort.

Bientôt l'homme, qui, dans son ambitieuse vanité, avait rêvé un long avenir de bonheur et de gloire, est réduit en une poignée de cendres!!

Les tissus qui formaient ses organes, ses membres, son cœur et son cerveau, verdissent, se putréfient et se décomposent. Les détritits formés par son cadavre deviennent le foyer embrasé d'une création nouvelle, chaos plein de vigueur et de sève qui reproduit l'existence. Tout un monde va sortir de cet amas d'ossements!!

Au milieu de l'humus formé par les débris humains s'agitent des myriades de créatures amorphes et éphémères. A sa surface serpentent les lichens et les graminées stériles. Là où se concentraient les impressions, où naissaient les volontés, où se croisaient les ordres, sur les circonvolutions du cerveau, rampe un ver gluant souillé de fange et de boue.

Un peu de poussière et une âme qui plane un instant sur elle ; ainsi se signale au milieu du mouvement universel la mort de l'homme.

Et c'est contre cette loi inéluctable que vous vous roidissez, puissants de la terre!! Votre orgueil ne saurait-il donc s'humilier même devant l'égalité de la tombe? Pour vous comme pour *tous*, la Bible n'a-t-elle pas dit : « Tous entrent dans la vie et en sortent par la même porte? » Vous voulez dérober à l'univers ce peu d'argile qu'il réclame, et pour cela, vous l'enfermez à grands frais dans vos tombeaux de famille!!

Insensés! mais la pluie, l'humidité, le pied des hommes et le soc de la charrue, mais les foudres de la guerre, la mitraille des révolutions et le feu du ciel raseront de la surface du sol ce que vous avez si pompeusement et si sottement élevé!!

Mais les vers se glisseront jusqu'à vous par les fissures des pierres!!...

Mais ces pierres elles-mêmes, si la force des éléments, si l'avidité des hommes les respectent, tomberont un jour sous la régulière et infatigable action du temps. Les éléments disjoindront leurs dures molécules, la neige et la gelée les feront éclater par morceaux, la goutte d'eau les usera par un choc de tous les instants!!

Car pas plus à elle qu'à vous il n'appartient d'entraver l'œuvre éternelle de Dieu!!

Quoi! vous auriez l'énorme prétention d'immobiliser autour de vous le mouvement de la création; vous voudriez concentrer en un petit nombre de mains depuis la terre, la mère commune, jusqu'à l'eau, insaisissable vie qui échappe à la main de l'égoïste qui veut l'emprisonner, jusqu'à l'air qui vivifie tout dans la nature; depuis le brin d'herbe dont les vents emportent la semence jusqu'à l'arbre bienfaisant qui prodigue ses fruits et ses fleurs à tous, depuis le ver de terre qui passe sous les murs de vos propriétés jusqu'au cerf rapide qui les franchit d'un bond!!

Quoi! vous prétendriez arrêter l'humanité dans sa marche et imposer des limites à ses progrès? Ah! vous pouvez *numéroter* vos os, borner vos guérets, marquer les hôtes de vos bois et les serfs de votre glèbe du signe infamant de l'esclavage, vous pouvez emprisonner dans vos viviers les poissons destinés au luxe de vos tables;. tout cela est à Dieu qui le redemandera un jour pour l'envelopper avec vous dans le tourbillon de la vie universelle.

Et vous, obstacles impuissants, vermoulus par les préjugés et par l'ignorance, vous serez brisés, et sur vos débris amoncelés croîtront les roseaux et les plantes marines sur lesquels passera le fleuve majestueux de la vie!!

Les plus grands d'entre vous, vos rois, n'y ont pas échappé, et de plus grands que vous et moi l'ont remarqué : « C'est une chose saisissante, dit Edg. Quinet, de voir combien ces

rois d'Espagne scellés les uns aux autres dans de petits coffres de bronze tiennent peu de place dans leur palais. »

Ce qui se passe pour le corps humain tout entier a lieu aussi pour ses parties diverses :

Les molécules constituant les organes ne vivent qu'un temps et sont remplacées par d'autres à peu près tous les sept ans, depuis la naissance jusqu'à la mort.

Lorsqu'une affection chronique ou une maladie grave détruit un organe ou une portion d'organe, la régénération s'en fait d'après les mêmes lois que pour le corps tout entier, si les forces vitales ont le dessus sur les forces décomposantes.

Le principe vital, toujours créateur, remplace les tissus qui meurent par des tissus nouveaux. Dans les maladies organiques, autour des cavernes des phthisiques et des ulcérations profondes qui caractérisent les affections scrofuleuse et vénérienne, un réseau vasculaire riche et luxuriant étend ses rameaux dans tous les sens et s'efforce de lutter contre la cause de mort en versant à profusion dans les tissus atteints des sucs réparateurs.

C'est encore là une des mille scènes de la régénération.

De même qu'à l'homme, il a fallu à la société, constituée comme elle l'est maintenant, un germe animé par une force créatrice supérieure. Il a fallu que ce germe déroulât successivement toutes ses phases d'évolution jusqu'au moment où l'embryon social fût devenu, lui aussi, un enfant capable de vivre par ses propres forces.

La première société qui a réuni les hommes, rares encore sur la surface de la terre, a été la famille. « La famille, dit Jean-Jacques, est le premier modèle des sociétés politiques ; le chef est l'image du père ; le peuple est l'image des enfants ; une convention en vertu de laquelle tous reconnaissent naturelle l'autorité paternelle est tout le contrat social. »

Pourquoi plus en effet ? L'organisme si simple de l'embryon social n'a pas besoin, pour se soutenir contre la résis-

tance extérieure, des institutions multipliées et complexes qui lui deviendront nécessaires plus tard. La terre, dans toute la puissance de sa virginité, prodigue ses trésors à l'homme qui la foule sous ses pieds ; c'est pour la première fois qu'elle lui présente son sein fécond, ses fruits suaves et ses fleurs parfumées. Le sang des animaux n'a pas encore coulé sous la flèche du chasseur ; ils ne craignent pas l'homme et ne cherchent pas à se dérober à ses poursuites. Les hommes sont d'ailleurs en trop petit nombre pour se disputer d'aussi abondantes dépouilles ; leurs besoins limités, conformes à la nature, trouvent une abondante satisfaction dans les ressources qu'elle leur offre de toutes parts. Les maux physiques et moraux que la civilisation leur apportera avec ses découvertes utiles sont encore ignorés ; dans un milieu favorisé vivent des hommes robustes dont l'existence se prolonge plus longtemps que celle des générations qui suivront. C'est le paradis terrestre, l'Éden où s'écoulent pour les premiers hommes les heures fortunées de l'âge d'or.

Alors la nature veille sur la société comme la mère sur son enfant ; c'est pourquoi les conventions dans la société primitive sont aussi simples que les premières fonctions du fœtus.

Puis l'œuf social suit dans son développement les mêmes phases d'accroissement que l'œuf humain. De nouveaux individus naissent chaque jour, et viennent s'annexer à ceux qui les ont précédés comme les nouveaux organes au corps de l'enfant. Des familles nouvelles se forment à côté de celles qui existaient déjà.

Les hommes plus nombreux ne peuvent plus vivre dans le même lieu ; il faut qu'ils aillent demander de nouvelles ressources à des contrées encore inexplorées et qu'ils se dérobent à l'autorité du plus fort. Alors Babel tombe, et ses habitants se dispersent. Des groupes se forment. Les instincts, les intérêts, les mœurs établissent et indiquent d'avance ces délimitations naturelles. Des conventions con-

senties deviennent nécessaires. Ce n'est plus déjà la famille primitive. La société, nouvelle Minerve, sort tout armée du cerveau de la nature; elle est prête à satisfaire à ses nouveaux besoins par des institutions nouvelles; l'embryon est devenu un enfant.

Et lorsqu'enfin une société succombe, lorsqu'à son tour elle doit subir la loi de rénovation, ses éléments se dissolvent, ses membres se disjoignent, ses liens se relâchent, ses institutions périlissent et tombent en désuétude.

Les efforts des philosophes, les hardies tentatives des novateurs ne peuvent rien pour galvaniser son cadavre; les ordres sauveurs de la science ne sont plus exécutés par des rouages usés, alimentés par une circulation appauvrie. « Car la journée de la grande colère est venue, et qui est-ce qui pourrait résister ? » (Apocalypse.)

Le passé meurt.

Comme chez l'homme, c'est bien rarement que cette mort est calme et facile à la société; le plus souvent, elle est précédée par une agonie convulsive, par des secousses terribles, par des insurrections sanglantes; puis.... la vieille société retombe épuisée, *exsangue*, pour ne jamais se relever sous la même forme.

Mais tout n'est pas fini.....

L'avenir naît.

Sur les ruines de la société qui croule, sur ses villes détruites, sur les cadavres de ses législateurs et de ses gouvernants, sur tout ce qui tombe en poussière et en décrépitude, plane l'âme immortelle des sociétés.

C'est l'idée rénovatrice qui déterminera la forme des institutions nouvelles. Elle n'est encore qu'un germe, mais comme le germe humain, elle grandira, pourvu qu'elle soit juste et qu'elle réponde aux besoins des populations.

Des cendres encore ardentes des révolutions surgissent de nouveaux peuples; un terrain neuf recouvre celui qui ne rapportait plus que des fruits sans suc; des éléments ro-

bustes et *sains* conçoivent avec foi, exécutent avec activité, poursuivent avec ardeur les conséquences des idées nouvelles qu'avait exorcisées le monde qui s'en va. Le grain de sénévé est tombé dans la bonne terre ; il poussera par l'hiver et la neige. Des cités s'élèvent florissantes au soleil de cette régénération humaine. Des constitutions s'élaborent, riches des trésors de l'avenir et qui assureront un jour le bonheur des peuples.

De même, en effet, que les affinités organiques changent quand la constitution humaine se modifie, s'étendant ou diminuant selon qu'un organe paraît ou disparaît, de même les rapports sociaux s'agrandissent ou se resserrent suivant le mouvement ethnographique.

Tel le sauvageon pousse sur le vieil arbre des rejets vigoureux, tel le monde nouveau entraîne avec sa sève les principes réparateurs que ne pouvaient charrier les vaisseaux ossifiés de son aîné.

Ainsi s'accomplit la parole du prophète : « Bienheureux sont ceux qui font les commandements, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie et qu'ils entrent par les portes dans la cité ; mais les chiens, les empoisonneurs, les fornicateurs, les meurtriers, les idolâtres et quiconque a mis et commis fausseté seront laissés dehors. » (Apocalypse.)

Par les mots naissance et mort, il ne faut donc pas entendre d'une manière absolue un commencement et une fin, comme on le fait généralement. Ce sont seulement deux époques où les puissances de composition et de décomposition d'où résulte la vie, sont devenues assez inégales pour que nous puissions les considérer comme distinctes ; la décomposition prédominant à l'heure de la mort, la composition au moment de la naissance. Cependant, entre la conception et la naissance, entre l'ensevelissement de l'homme et la germination des plantes qui lui succède, la vie universelle n'est pas interrompue un seul instant ni dans le germe ni dans le cadavre.

La vie intra-utérine comme la germination intra-tumulaire sont deux expansions de la force vitale transformatrice, si rapides, si complètes, que nous ne pouvons en saisir tous les détails.



CHAPITRE III.

AGES ET RÉVOLUTIONS.

« La mesure de la vie est, en général, la différence qui existe entre l'effet des puissances extérieures et la résistance des puissances intérieures. »

(BICHAT, *Considérations sur la vie et la mort.*)

Pour s'exercer sur moins d'éléments, pour être moins profondes, moins rapides, moins révolutionnaires, les transformations qui font passer l'homme d'un âge, d'un jour, d'une heure à un autre âge, à un autre jour, à une autre heure, n'en sont pas moins des transformations réelles, et la vie, par conséquent, une série de compositions et de décompositions continuelles.

Quel est le but de ces transformations qui constituent la vie?

Reculons-nous? Avançons-nous? Ou ne bougeons-nous pas?

Nous ne reculons pas, pouvons-nous affirmer, si nous nous observons pendant la période d'accroissement.

Nous n'avançons pas, si nous nous considérons pendant celle de décroissance.

Nous ne restons pas immobiles; nous changeons chaque

jour et dans le fond et dans la forme; l'immobilité serait la mort.

Que faisons-nous donc?

Nous nous conservons. N'est-ce pas assez? Ne faut-il pas du travail, des efforts et des douleurs pour équilibrer de nouveaux besoins par de nouvelles forces, pour résoudre cette équation sans laquelle la vie ne serait pas?

La société est comme nous; elle ne rétrograde pas, elle ne progresse pas, elle ne reste pas immobile non plus.

Elle se conserve, et, pour se conserver, elle s'agit et se révolutionne utilement.

L'homme social n'est donc pas perfectible? vont s'écrier les amateurs de perfectibilité perfectibilisante, comme disait Fourier; — il n'est donc pas fait pour être sauvage de l'Océanie ou communiste de Nauvoô? reprendront d'autre part Rousseau et M. Cabet.

Non; le but de l'homme n'est pas plus la perfection que la sauvagerie, mais bien l'harmonisation des forces et des besoins.

Vous qui soutenez qu'il tend à une perfection absolue, donnez-moi une idée de cette perfection et montrez-moi que le sauvage n'est pas aussi parfait que le civilisé?

Vous qui me parlez de l'innocence première de la sauvagerie, de la douceur du communisme monastique, prouvez-moi que les sauvages soient plus humains, moins oppresseurs et moins esclaves que nous; que Caïn, l'artisan prolétaire, n'ait pas été sacrifié, persécuté pour sa révolte contre Abel, l'aristocrate oint du Seigneur; que les frères Moraves soient les hommes les plus vertueux de la terre?

Dites-moi, demanderai-je à tous, quelle est la durée de la vie de l'humanité, où vous en prenez le commencement et la fin, la sauvagerie absolue et la perfection absolue; dites-moi si l'enfant est moins parfait que l'homme ou que le vieillard; si comme tout homme, comme toute société, l'humanité ne passe pas par une phase d'accroissement et par

une phase de décroissance, et si, à l'une comme à l'autre de ces époques, elle fait autre chose que d'harmoniser ses besoins et ses forces ?

Encore une fois, l'homme fait donc fausse route s'il tend à la perfection absolue ou à la sauvagerie absolue, car ni l'une ni l'autre ne sont de son temps ; le seul but qu'il doive se proposer est le bonheur qu'il a sous la main, s'il sait le saisir.

A tous les âges sociaux l'homme peut être heureux s'il satisfait à ses besoins avec ses ressources. Le sauvage et le civilisé sont égaux à ce point de vue, et le Paradis ne se trouve pas plus au delà qu'en deçà de nous.

Il n'y a que la force première, quelque nom qu'on lui donne, dont la division et la diffusion infinies ont créé tous les objets, qui résume l'idée, la durée et la perfection absolues.

Quant à nous qui pouvons être heureux avec nos passions, nous ne sommes ni parfaits, ni imparfaits, ni perfectibles d'une manière absolue.

Le fond du caractère de l'homme a été, est et sera toujours le même ; il s'agit de tirer parti de ses penchants pour assurer son bien-être dans quelque milieu social qu'il se trouve.

Par la même raison nous ne dirons pas que les sociétés atteindront à la perfection, qu'elles reculeront vers la sauvagerie, qu'elles doivent tendre à l'une ou à l'autre ; nous dirons que leur but est le bonheur et qu'elles peuvent y arriver par des améliorations progressives, à quelque époque que ce soit de leur existence.

Nous n'avons pas dit que la naissance fût un commencement, car, si c'est le début d'un être, c'est la fin d'un autre être ; que la mort fût une fin, car, si c'est le terme d'une créature, c'est l'origine d'une autre créature ; — nous ne dirons pas davantage que la transition à un nouvel âge soit une destruction, puisque, si c'est la négation de l'âge pré-

cédent, c'est l'affirmation du suivant ; nous dirons que c'est une transformation plus ou moins sensible de la vie.

Le but de l'homme étant le bonheur, sa philosophie doit consister à satisfaire ses besoins au moyen de ses forces.

Qu'est-ce en effet que le bien-être et le bonheur, sinon la satisfaction des désirs ? L'homme dont les désirs sont satisfaits ne se dit-il pas heureux ? et dans l'ordre naturel ne voyons-nous pas nos penchants et nos affections naître et croître avec les forces qui leur sont nécessaires pour s'exercer ?

Le problème de la vie peut donc se poser ainsi : Comment l'homme se servira-t-il de ses forces pour satisfaire à ses besoins ?

Et pour y répondre, il faut savoir d'abord d'où naissent les besoins.

Or, un besoin, un désir se produisent chez l'homme toutes les fois que les obstacles que lui opposent les objets extérieurs empêchent le libre développement de ses instincts.

Satisfaire nos besoins, c'est donc renverser les obstacles extérieurs au moyen de nos forces.

Nous rentrons ici dans la théorie des leviers, et nous trouvons qu'il y a bien des manières de s'attaquer à un objet quelconque au moyen d'une force donnée.

Un levier n'est pas toujours une simple barre de fer inflexible, avec la puissance à un bout, la résistance à l'autre et le point d'appui au milieu. Il y a aussi des leviers du second et du troisième degré, des leviers composés, des poulies, des moufles, des appareils construits sur le principe du parallélogramme des forces qui doublent, triplent, décuplent, centuplent la puissance par la position du point d'appui, la longueur des bras et la multiplication des forces puissantielles.

Quand on n'est pas fort, il faut être malin, dit le proverbe, et c'est toujours le cas pour l'homme placé au milieu de la nature.

Un bloc de pierre lui barre le passage ; ira-t-il l'attaquer de front et se briser sans résultat contre lui ? Non, il l'examinera, il tournera autour, il choisira sa position, il le prendra en dessous, par côté ou de biais, il le brisera peu à peu avec le marteau, le séparera par la scie, le fera sauter par la mine ; il y attellera un cheval, un bœuf, une locomotive ; il s'associera à ses semblables, emploiera ses forces et les leurs, leurs intelligences et la sienne jusqu'à ce qu'il ait tranché le nœud gordien, jusqu'à ce qu'il ait passé de quelque façon que ce soit.

Ce bloc de pierre, c'est la somme des obstacles que la nature place sur la route de l'Humanité. Selon les âges, selon les périodes de la vie universelle dans lesquelles ils vivent, l'homme et la société se heurtent à des blocs dont la nature diffère. De ceux qui existaient avant leur venue, les uns ont disparu, les autres ont été plus ou moins ébranlés, détournés de leur position primitive par les générations précédentes. Il s'en est produit aussi de nouveaux qui doivent être soumis à l'étude et contre lesquels il faut expérimenter de nouveaux moyens d'attaque, car, dans cette lutte inégale, l'homme procède naturellement du simple au composé.

§ 1. — CRISES ET RÉVOLUTIONS.

Les moments où se passe la lutte de la puissance humaine ou sociale contre la résistance extérieure s'appellent *crises* chez l'homme, *révolutions* dans la société.

La *révolution* est non-seulement une règle, elle est aussi un moyen de conservation.

D'après son étymologie, le mot *révolutionner* signifie *retourner*.

Retourner un objet, c'est le prendre dans la position où on le trouve pour le placer dans la position directement opposée.

Appliquant ceci à un ordre établi, le retourner c'est faire du *désordre*.

Or, il y a des temps où, pour l'homme comme pour la société, le désordre, le chaos qui précèdent une création deviennent salutaires, et où, par conséquent, la révolution qui les amène est salutaire aussi; c'est lorsque l'ordre établi ne suffit pas à satisfaire à tous les besoins.

La question se réduit donc à distinguer par des caractères certains les révolutions salutaires de celles qui ne le sont pas.

Ce sont ces caractères que nous allons rechercher.

Pour que cette recherche soit plus facile et plus sûre, nous établirons l'analogie qui existe entre la *Révolution* dans la société et la *Crise* dans l'homme.

Entre les deux termes, l'usage a consacré cette analogie. De plus les idées qu'ils expriment dans deux milieux différents sont les mêmes.

Deux nuages sont en présence, chargés de quantités égales d'électricité contraire.

La puissance de l'un neutralise la résistance de l'autre; il y a *équilibre*.

Un courant de vent, l'action conductrice d'un corps terrestre soustraient à l'un de ces nuages une partie de son électricité; il y a *trouble*.

Immédiatement et sous l'influence d'une action équivalente, l'autre nuage perd une somme égale de son électricité; il y a *rétablissement d'équilibre*.

Les mêmes phénomènes se passent dans l'homme et dans la société.

Deux forces vitales égales s'équilibrent : voilà *l'ordre*.

Une de ces forces subit une modification quelconque : voilà la *maladie* dans l'homme, le *malaise* dans la société.

Il faut que l'équilibre rompu se rétablisse par une modi-

fication quelconque de l'autre force : voilà la *crise* chez l'homme, la *révolution* dans la société.

Il était nécessaire de bien faire ressortir cette comparaison, parce que l'observation de la crise chez l'homme nous sera d'une très-grande utilité pour l'étude de la révolution dans la société.

Cela posé, je distingue deux sortes de crises, comme deux sortes de révolutions.

Les premières, que j'appelle *organiques* — parce qu'elles organisent la puissance de l'individu ou de la société de la manière la plus scientifique et la plus efficace possible contre la résistance du dehors, — sont normales, utiles et avantageuses.

Les secondes, que je nommerai *subversives* — parce qu'elles disposent de cette force systématiquement et au hasard sans se rendre un compte exact de la manière la plus favorable d'attaquer la résistance, — sont anormales, inutiles et nuisibles.

Comment donc reconnaître les caractères *organiques* ou *subversifs* d'une révolution ou d'une crise ?

Dans tout mouvement critique il y a trois choses à étudier :

1° Les signes qui annoncent le mouvement, c'est-à-dire pour l'homme et, dans le langage de l'école, les *prodromes*; et, pour la société, les *besoins*.

2° La manière dont le mouvement s'opère, c'est-à-dire, pour l'homme, les *symptômes*; et, pour la société, le *fait révolutionnaire*.

3° Les *résultats* de ce mouvement, c'est-à-dire les modifications qui résultent — dans l'organisation humaine et sociale — de la révolution.

De ces trois phases différentes qui caractérisent dans son ensemble tout mouvement critique, il y en a deux dont l'exagération ne peut jamais faire périliter l'économie, et dont l'entier développement est nécessaire pour qu'une ré-

volution soit complète; la phase des besoins et celle des résultats.

Ces deux phases sont liées entre elles par un rapport constant d'intensité. Plus les besoins qui précéderont et nécessiteront le mouvement seront *exagérés*, plus le résultat de la révolution sera fécond; plus ils seront faibles, et plus il sera misérable.

Au contraire, le fait révolutionnaire est, comme intensité, en raison inverse des besoins et des résultats. En effet, plus les besoins sont généraux et pressants, plus aussi la lutte entre ces besoins et les obstacles qui s'opposent à leur satisfaction est courte, car ils débordent de toutes parts et un grand nombre d'hommes sont intéressés à la régénération qui prendra place.

Or, qu'est-ce qui caractérise une révolution, sinon ses besoins, ses résultats et la satisfaction des uns par les autres?

Toutes les fois donc que l'importance du fait révolutionnaire l'emportera sur celle des besoins et des résultats, la révolution sera subversive; toutes les fois, au contraire, qu'elle donnera satisfaction aux besoins existants, elle sera organique et conservatrice.

Chez l'homme, les crises déterminées dans l'économie par le passage d'un âge à un autre sont fécondes en signes précurseurs et en résultats utiles. Les symptômes par lesquels elles se traduisent, au contraire, sont moins retentissants, moins dangereux que ceux produits par une cause occasionnelle ou par une maladie.

Au contraire, les crises, suite d'une circonstance fortuite, débutent sans prodromes notables, les résultats qu'elles amènent n'ajoutent rien aux forces de l'individu; tandis que leurs symptômes sont très-graves et mettent l'existence en danger.

Il en est de même pour la société.

Aux termes *révolutions organiques* et *révolutions subversives* substituons ceux plus généralement acceptés de *crises*

vraies et de *crises fausses* pour l'homme, de *révolutions* et d'*émeutes* pour la société, et nous pourrons déduire des conclusions posées les conséquences que voici :

1° Les crises vraies peuvent être annoncées d'avance par l'observation scientifique des phénomènes de la vie. — Les crises fausses ne peuvent être prévues.

Les révolutions peuvent être signalées à l'avance par la méthode d'observation historique. — Les émeutes déjouent tout calcul de probabilité.

2° Les crises vraies sont précédées par des prodromes qui préparent l'économie et dont la durée est longue. — Les crises fausses éclatent sans signes précurseurs.

Les révolutions s'annoncent par des agitations profondes et générales. — Les émeutes ne se manifestent qu'au moment où elles descendent dans la rue.

3° Les crises vraies sont le produit des exigences de l'organisation. — Les crises fausses ne répondent à aucune nécessité.

Les révolutions sont amenées par des besoins. — Les émeutes, par des utopies.

4° Les crises vraies entraînent dans leurs phénomènes la participation de tous les organes. — Les crises fausses sont provoquées par l'action insolaire de quelques-uns.

Les révolutions ont pour elles tout le peuple (1789-1793). — Les émeutes ne sont appuyées que par les partis (12 mai 1839 et 15 mai 1848, 18 brumaire et 2 décembre) (1).

5° Les crises vraies aboutissent à la santé. — Les crises fausses à la maladie ou à la mort.

Les révolutions rétablissent le bien-être. — Les émeutes plongent les sociétés dans le malaise.

6° Entravez une crise vraie, vous aggraverez la position du malade. — Supprimez une crise fausse, vous le sauverez.

(1) Au point de vue de la portée sociale, et non du but qu'on se propose, il n'y a pas de différence entre un *coup de main* et un *coup d'Etat*.

Cherchez à comprimer la révolution, le désordre social augmentera. — Abattez l'émeute, et vous ferez de l'ordre.

7° La vraie crise ne peut être indéfiniment arrêtée sans que mort s'ensuive ; un instant maîtrisée, elle reparaitra d'autant plus énergique l'instant d'après. — La crise fausse une fois supprimée ne reparaitra plus.

Les révolutions ne se suppriment pas sans danger de mort pour les sociétés ; momentanément refoulées, elles acquièrent une nouvelle vigueur pour l'époque inévitable où il faudra compter avec elles. — Les émeutes se suppriment à jamais.

8° Les crises vraies sont durables et salutaires. — Les crises fausses sont éphémères et nuisibles.

Les révolutions se prolongent et sont utiles aux peuples. — Les émeutes avortent ou ne triomphent que de fait et sans amener de résultats profitables.

9° Les vraies crises sauvent. — Les fausses crises tuent.

Les révolutions sont des moyens de conservation, et les émeutes, des causes de ruine.

Lorsque la constitution humaine manque d'équilibre ; lorsque le malaise, l'anarchie, l'injustice se sont infiltrés dans l'organisme social sous quelque forme que ce soit ; misère, oppression gouvernementale ou ignorance, c'est tout un, il faut de toute nécessité que la crise ou la révolution passent pour rétablir l'ordre.

L'homme a le choix alors entre la voie directe, au moyen de laquelle la secousse critique est moins dangereuse et moins pénible, et la voie par contre-coup, qui l'expose, lui et la société, à des chances plus redoutables, à des oscillations, à l'inconnu.

C'est à la volonté, à la raison des hommes à dire laquelle de ces deux évolutions ils préfèrent : ou bien celle de 1789-93 où la réforme politique se fit par l'initiative progressiste de

tout le peuple, ou bien celle par excès de réaction qui se déroule depuis 1848 et au moyen de laquelle s'accomplira la réforme sociale entravée, mais non conjurée, par l'imbécillité du gouvernement provisoire, par la sanguinaire dictature du général Cavaignac et par la phase de la présidence de Louis-Napoléon antérieure au coup d'État de décembre.

Et quand les hommes de notre temps auront fait leur choix libre entre la révolution directe et la révolution par contre-coup, c'est encore à leur action libre et énergique qu'il appartient de l'achever.

Que s'ils ne savaient pas choisir et agir ; que s'ils laissent le hasard se substituer à leur libre arbitre et tourner le feuillet de l'histoire de demain, ils apprendraient en relevant les cadavres au jour de la victoire définitive ce que coûte la révolution *par le mal*.

Quoi qu'ils fassent d'ailleurs pour ou contre cette révolution, elle se déchaînera comme les autres vers le but marqué par Dieu ; qu'importe une heure de plus ou de moins dans la vie de l'humanité ?

On ne fait pas plus avorter une révolution sociale qu'on ne fait reculer la venue d'un âge. C'est la nécessité roide comme une barre d'acier, tendue comme la corde d'un arc, adhérente à la société qui la couve comme l'épi d'orge qui pénètre toujours plus avant dans le gosier.

Il y a beaucoup de médecins qui, ne comprenant pas l'utilité des crises, les combattent avec une obstination digne d'une meilleure réussite ; d'autres cherchent à les détourner ; quelques-uns enfin croient pouvoir précipiter leur marche à travers une constitution dont toutes les parties demandent un certain temps pour suivre l'impulsion donnée. Bien rares sont les hommes d'observation qui laissent passer la révolution critique en se contentant de soutenir les forces vitales, et qui épargnent ainsi à leurs malades les dangers et les souffrances d'une lutte inégale contre la nature témérairement provoquée.

Il y a aussi des charlatans politiques qui ne veulent pas discuter avec la révolution sous ce prétexte expéditif que « la faux ne discute pas avec l'ivraie ; » d'autres se croient assez habiles pour la dériver ; d'autres, assez vigoureux pour lui faire violence. Tous ces empiriques viennent se briser contre le courant des révolutions. Jésuites, monarchiens orthodoxes, équilibristes constitutionnels, paratonnerres républicains, montagnards de la tradition, dictateurs communistes et gouvernants serviteurs, tous sont renversés comme des capucins de cartes. Qui fut moins tyran que Louis XVI ; plus despote que Napoléon ; plus chevaleresque que Charles X ; plus habile que Louis-Philippe ; plus inoffensif que le gouvernement provisoire ; plus féroce que Cavaignac ? qu'ont-ils fait contre la RÉVOLUTION ?

Chassée de la rue et du grand soleil, la révolution se renferme dans les clubs ; poursuivie dans les clubs, elle ouvre des banquets ; les banquets fermés, elle tient des réunions électorales ; puis, elle écrit des journaux et, quand la justice de la société les a condamnés, elle fait comparaître à son tour l'iniquité sociale à la barre des sociétés secrètes. Déterrez une société secrète, une autre s'enfouira encore davantage et chaque jour la mine sera plus chargée. Expulsée de la ville et du village, la révolution marchera sous bois avec la rapidité du loup sans dévier de sa ligne ; traquée là, elle se barricadera dans une caverne, et si vous la faites sauter, l'explosion sera entendue ; il s'exhalera des cadavres immolés une odeur de soufre et de sang qui fera monter la rage au cœur des parents des morts. Faites changer de garnison des troupes entachées de l'esprit révolutionnaire, et elles sèmeront la contagion partout où elles passeront ; envoyez des soldats infestés aux compagnies de discipline, ils les démocratiseront ; faites-les fusiller et leur mort rendra la vie intellectuelle aux camarades qui auront fait feu sur eux. Arrêtez le corps d'un démocrate au seuil de sa dernière demeure, comme vous avez osé le faire maintes fois,

et il se trouvera qu'un homme de cœur protestera devant Dieu de cette violation des tombeaux et attendrira le croque-mort. Accusez l'orateur, vous convertirez les jurés; faites comparaître aujourd'hui devant vos tribunaux la moitié du pays, et demain l'autre moitié sera gagnée à la cause de la RÉVOLUTION.

Que les réactionnaires refoulent la révolution de toute la débilité de leurs bras; que les futurs dictateurs révolutionnaires en dénaturent l'esprit; qu'elle soit abandonnée, désertée, trahie et soufflée; elle s'échappera comme la vapeur comprimée, comme le flot contenu. Elle rompra les digues, déchirera les décrets, se rira des discours, tordra les présidents et les législateurs, brisera les épées, démasquera les mouchards, démontrera les gendarmes, fondra le plomb et machera le fer.

Vous êtes étranges vraiment, réactionnaires gouvernementaux! vous voulez que la RÉVOLUTION ne passe pas et partout vous lui frayez le chemin. Elle court de la mer du Nord à la Méditerranée, de l'Atlantique à la mer Noire sur les rails de vos chemins de fer, sur les ponts de vos bateaux à vapeur, sur les fils de vos télégraphes électriques; elle communique d'un continent à l'autre par la navigation maritime; elle est sur les planches de vos bibliothèques et de vos théâtres, dans la tête de la jeunesse, dans les cauchemars de vos nuits. Vous en êtes entachés vous-mêmes, car vous êtes les descendants de la bourgeoisie, la démagogue échelée du 10 août.

Ou pactisez avec la révolution ou hâtez-vous de couper les rails des chemins de fer et les fils télégraphiques, d'incendier les bateaux à vapeur et les bibliothèques, et d'interdire l'imprimerie par toute la terre. Reste à savoir si les pays amis de la liberté vous laisseront faire facilement; mais vous êtes si forts! !

Vous mentez au peuple, charlatans démagogues qui lui promettez de FERMER LE GOUFFRE DES RÉVOLUTIONS. L'abîme

est béant depuis le commencement du monde et il dévorera jusque dans les siècles des siècles discours, décrets, manifestes, proclamations, constitutions et institutions avec lesquels, Danaïdes impuissantes, vous tenteriez de le combler.

Arrêter la RÉVOLUTION!! Y avez-vous bien songé? Empêchez donc le corps humain de se développer, le cœur de battre, le cerveau de penser; conjurez la foudre, contenez la terre qui tremble, immobilisez les vagues de la mer.

L'homme qui respecte sa conscience et l'intelligence du peuple lui répétera au contraire : L'ABÎME DES RÉVOLUTIONS DOIT RESTER TOUJOURS OUVERT; LA EST LE SALUT.

Il faut que la RÉVOLUTION passe et, en vérité, elle passera à son jour, à son heure, assez à temps pour nous sauver. Elle passera par-dessus les privilèges, les sénatus-consultes, les ukases impériaux, les réactions, les restaurations, les prorogations, les compressions, la famille prostituée et le bon Dieu catholique. On la verra au loin et on en entendra longtemps parler, car elle mettra en mouvement la terre et la mer.

Et le jour où elle viendra, hommes de tous pays qui la servons, ramassons des feuilles de houx, des rameaux de cyprès, des ronces et des épines, il y en a assez sur le chemin de notre vie malheureuse, et brûlons, brûlons les piliers du vieil édifice avant qu'il ne s'écroule sur nous!!

Des marteaux, de l'acier, des torches de résine, et faisons place nette!!

Alignons en barricades les pierres des prisons, les créneaux des forteresses et les portes des cloîtres!! Fondons des canons de fusil avec les fers qui meurtrissent nos chairs, et si le plomb nous manque, nous les chargerons avec des fragments de couronnes!!!

—

§ 2. — LES RÉVOLUTIONS SONT DES CONSERVATIONS.

« Si vous vouliez avoir égard à la vérité, la mort ne serait pas pour vous une source de deuil, mais au contraire vous n'auriez pour elle que de l'amour et du respect. »

(APOLLONIUS DE TYANE, *Lettre à Valérius.*)

Hommes du XIX^e siècle, vous êtes les anges de la destruction!! Ne craignez donc plus les révolutions, ne les considérez plus comme des malheurs ou des accidents fortuits, ne les confondez plus avec les émeutes et cessez de vous roidir contre elles de toute votre impuissance.

Qui d'entre vous songea jamais à contester l'utilité des révolutions sidérales, de celles qui font passer l'homme d'un âge à un autre, de celles enfin qui accompagnèrent la grandeur et la décadence des empires? Qui parmi vous ne sait que l'immobilité c'est la mort; que la terre ne nous manque pas quoiqu'elle tourne sous nos pieds; qu'à la vie de l'homme comme à celle des sociétés, il faut un but, une destinée qui ne peuvent être atteints que par le développement d'une activité incessante?

D'où vient donc notre défaut de logique quand nous appliquons notre raisonnement aux révolutions dont nous sommes acteurs et témoins? Pourquoi ces luttes impies et inutiles contre Dieu? Pourquoi ces guerres civiles, ces soldats qu'on encourage à l'œuvre du carnage, ce sang répandu sur le pavé des rues? Pourquoi enfin cette résistance désespérée à la mort qui n'est aussi qu'une révolution, que l'éclosion d'un germe, qu'une conséquence de la Transformation?

La mort d'une génération d'hommes a pour conséquence la création d'une autre génération d'hommes. La mort d'une

génération d'idées est suivie de la création d'une génération d'idées nouvelles. Ce sont deux courants révolutionnaires parallèles, car les idées sont le moule dans lequel Dieu jette les races tour à tour.

Et cependant, contre les révolutions, contre la mort, l'humanité se débat et se convulsionne; ce sentiment est naturel, instinctif; il ne doit pas être inutile. Pourquoi donc existe-t-il?

Il existe parce que le milieu, corps humain, social ou humanitaire, dans lequel vivent une molécule, un individu ou une société, doit se modifier et disposer ses forces à nouveau lorsque, par sa disparition, une partie détermine dans l'ensemble un dérangement d'équilibre.

Lorsqu'un membre est brusquement supprimé du corps humain par une opération, il survient dans l'organisme un état morbide qui peut conduire à la mort. De même, dans l'humanité, la mort rapide d'un individu, d'une famille ou d'une nation amène un grand trouble dans le milieu qui en est affecté. Au contraire, la destruction d'un organe ou d'une société arrivant à la suite d'une affection chronique, n'entraîne pas danger d'une mort immédiate, parce qu'elle est réparée par la réaction créatrice des autres parties.

De sorte que, lorsqu'une modification arrive dans le corps humain ou dans le corps social, les agitations et les craintes qui la précèdent ont leur raison d'être. C'est la préparation à la résistance.

Lorsqu'elle ne dépasse pas ces limites, cette résistance est bonne et nécessaire. Mais d'où vient son exagération? Pourquoi ne voulons-nous pas nous séparer de notre forme temporaire?

C'est que, nous qui pouvons à peine nous imposer vis-à-vis de nos contemporains les exigences que la solidarité commande, nous comprenons bien plus difficilement encore que notre existence est liée à celle des générations qui nous

ont précédés, à celle des générations qui nous suivront. C'est que nous ne voulons pas croire que nous sommes nous-mêmes ces générations, que l'humanité d'aujourd'hui ne diffère de celle d'hier et de celle de demain que par une forme plus nouvelle ou plus ancienne ; que c'est toujours le même fond, la même matière à transformation, le même être se manifestant diversement dans le temps. C'est que, chez l'homme, le sentiment de la conservation individuelle l'emporte sur celui de la conservation sociale ; c'est qu'il répugne à notre nature vaniteuse de n'être qu'un point de jonction entre le passé et l'avenir.

Combien pourtant est plus consolante, plus capable de séduire les grands cœurs cette pensée que l'homme n'est pas seulement une créature éphémère dont la vie et les œuvres comparées à celles de l'humanité sont un grain de sable dans l'Océan, mais qu'il est l'héritier de la gloire et des connaissances des siècles qui l'ont précédé, qu'il se les approprie par l'étude et les transmet fécondés par son intelligence aux générations qui le suivront !!

En quoi cela m'importe-t-il ? dira quelque industriel millionnaire. Il m'est indifférent que le monde finisse après moi, pourvu que je jouisse paisiblement de la fortune que j'ai acquise. Mais cette jouissance, bourgeois stupides, à qui la devez-vous ? Est-ce que vos pères ne l'ont pas achetée par leurs travaux et leurs souffrances ? sans le crucifiement du Christ ! ne vendrait-on pas votre corps comme on vendait les corps des esclaves ? Sans la réforme de Luther ! ne brûlerait-on pas vos âmes comme on brûlait celles des hérétiques ? Sans le supplice de Robespierre ! seriez-vous citoyens ? Si Salomon de Caus n'eût pas été renfermé comme fou, si Papin et Watt n'avaient pas utilisé la force de la vapeur, auriez-vous des actions dans les chemins de fer ?

Le progrès vous a fait ce que vous êtes et vous voulez l'arrêter, semblables au cerf de la fable qui broute la vigne derrière laquelle il s'est dérobé à la poursuite des chas-

seurs. Mais vous n'avez pas oublié la morale, sans doute ; la logique fausse qui fait résister au progrès est inflexible, elle mène à l'absolutisme, l'absolutisme à l'esclavage, et l'esclavage a pour conséquence le droit du plus fort, la féodalité. Si vous n'avancez pas vers l'avenir, vous reculerez forcément aux extrêmes limites du passé, et alors, le chasseur, le seigneur féodal reviendra, et vous serez corvéables et taillables à merci comme l'étaient les manants vos pères.

Dieu nous a faits êtres sociables ; nous ne pouvons pas vivre en dehors de l'humanité. Comprenons donc enfin que notre intérêt, notre égoïsme bien entendus, doivent nous porter à aimer nos contemporains, à respecter nos ancêtres, à travailler pour nos neveux. Car ces neveux ne seront autres que nous, nous qui revivrons dans l'humanité et qui y trouverons bonheur ou malheur, paradis, enfer ou purgatoire, selon que nous aurons plus ou moins contribué à la destruction des préjugés et des injustices, et que nous aurons préparé *un royaume qui soit de ce monde*.

Faisons donc place aux hommes et aux idées qui sont à naître comme nos pères nous ont fait place à nous et aux découvertes que nous apportions.

Que si, à ces grandes considérations de solidarité dans le temps et dans l'espace, quelque esprit étroit et timoré venait opposer l'appréhension de la douleur inséparable du dernier moment, nous serions en mesure de lui prouver que cette croyance générale à une souffrance dernière n'est pas fondée. Quand on a assisté des malades à leur lit de mort, on sait fort bien que le passage de cette vie dans l'autre se fait sans douleurs, dans la plupart des cas, et que, quand ces douleurs existent, elles ne se distinguent de celles de la veille par aucun signe spécial.

Dans les affections chroniques mortelles, la vie attaquée dans sa source se perd chaque jour insensiblement et le jour suprême ne diffère pas des autres. Dans les maladies

aiguës, Dieu envoie à l'homme qui va mourir le délire et la fièvre, et c'est sans en avoir conscience qu'il se sépare de la vie présente.

C'est d'ailleurs bien avant l'heure de notre mort que nous tombons en dissolution. L'homme physique commence à mourir dès qu'il ne peut plus procréer ; à partir de ce moment en effet, il décroît, car sa mission est remplie ; l'homme moral meurt plus tard, à des époques différentes pour chacun.

De sorte que nous nous dissolvons tous les jours en détail, passant par l'âge de retour, par la vieillesse et par la décrépitude avant d'arriver à la mort.

Tant que nous croissons, nous ne faisons autre chose que commencer à vivre ; dès que nous décroissons, nous commençons à mourir.

La vie n'est qu'une suite non interrompue de compositions et de décompositions, d'actions et de réactions ; nous nous transformons chaque jour et à chaque heure.

Loin d'être un mal, la mort est donc un bien. Seuls, l'égoïsme, le défaut de croyances, l'appréhension de la douleur nous la font redouter.

L'homme doit puiser dans la courte durée de sa vie la connaissance de sa haute mission et la persuasion qu'il a beaucoup à faire : « Ce qui vit peu et qui n'attend guère de changements *meurt peu*, dit A. Esquiroz, témoin ces mousses séculaires qui se perpétuent jusque dans nos herbiers. L'homme, par l'étendue de ses sentiments et de ses attaches, est de toute la nature l'être qui meurt le plus. »

D'instinct, nous ne craindrions pas la mort ; le mauvais usage que nous faisons de notre raisonnement, en l'opposant toujours à la nature, nous empêche de nous en faire une juste idée.

L'enfant ne craint pas la mort. Les sauvages, aux prises avec elle, l'acceptent avec courage, quelques-uns même avec

bonheur (1). Le prolétaire exposé chaque jour à la perte de sa vie n'est pas aussi effrayé à l'idée de la mort que l'homme du monde dont la sensibilité a été excitée jusqu'au paroxysme par une philosophie mystique.

Pitoyable usage des connaissances humaines ! véritable péché originel détaché de l'arbre de la science et qui nous rend d'autant plus égoïstes et pusillanimes que nous savons plus !!

Oui, il y a à la fois plus de religion, de science et de sentiment chez l'homme primitif qui respecte les morts, qui les pare de leurs plus beaux vêtements, qui les juge, qui chante leur gloire et leurs vertus dans de touchantes cérémonies, que chez le civilisé qui grave leur nom sur la pierre pour être plus libre d'effacer leur souvenir de son cœur. J'aime mieux la pieuse naïveté du Spartiate déposant l'obole à Caron dans la main de son père mort que le sordide trafic que font les hommes de notre temps avec les rentes viagères et les assurances sur la vie (2).

(1) « L'Indien sait mourir en chantant. »

« Il tomba, rit et mourut, » dit Saxon le grammairien, en parlant d'un barbare.

Chez plusieurs peuples du Congo et du Japon, les hommes plus rapprochés que nous de la nature imaginent qu'on ne sort de cette vie misérable que pour entrer dans une autre remplie de jouissances et de plaisirs, et que c'est contribuer au bonheur d'un malade que de l'aider promptement à mourir. A cet effet, ils lui ferment la bouche et le nez, ils lui foulent la poitrine, ils l'achèvent, et l'on fait des réjouissances publiques autour de son tombeau.

Nous transcrivons le passage suivant du travail de X. Marmier, intitulé : *la Finlande en 1842* : « Dans quelques paroisses on croit que les morts s'éveillent de leur long sommeil trois fois par an, aux grandes fêtes qu'ils sanctifiaient pendant leur vie au sein de leur famille, à Noël, à Pâques et à la Saint-Jean. Ces jours-là leurs proches parents déposent sur leurs tombes des jattes de lait, des pâtés de poissons vulgairement appelés dans le pays *piroques*, afin qu'en soulevant la terre qui couvre leur cercueil, ils retrouvent un souvenir des fêtes qui les réjouissaient et des amis qui les célébraient avec eux. »

(2) Il était réservé à l'Angleterre, la terre du vol, de poursuivre le cynisme de la spéculation jusque dans la mort. M. Ledru-Rollin décrit dans sa *Décadence de l'Angleterre* des associations de taverniers et d'entrepreneurs de pompes funèbres appelées *clubs de la mort*, où l'on exploite la répugnance

La Convention élevant des statues à la vieillesse et à l'enfance, les confondant dans un même amour, les entourant d'un même respect, m'a toujours paru avoir rendu un sublime hommage à la solidarité humaine. Elle obéissait encore à ce sentiment lorsqu'elle substituait à l'ignoble dénomination d'hospice des *Enfants trouvés* celle si religieuse d'hospice des *Enfants de la Patrie* qui donnait à ces pauvres êtres abandonnés une mère plus puissante que celle qui ne pouvait s'avouer et les élevant de la condition de parias à la dignité de citoyens.

Sur les côtés des routes les plus magnifiques et les plus fréquentées de l'empire romain s'élevaient les monuments consacrés à la mémoire des morts comme pour les rappeler constamment à l'esprit des vivants.

Homme qui crains la mort! quand vient le déclin du jour, n'appelles-tu pas le sommeil avec ardeur? ne sais-tu pas qu'il réparera tes forces fatiguées par le travail et que tu seras plus dispos au réveil?

Cependant chaque fois que tu t'endors, tu meurs à la vie du jour présent; tes occupations, tes relations changent; une révolution s'opère en toi, car le sommeil est une halte entre deux jours comme la mort est un repos entre deux existences.

Pourquoi donc appelles-tu le sommeil?

Homme qui ne vis que dans le présent!! quand ta conscience est pure et ta vie sans reproche, tu aimes que les

superstitieuse de l'ouvrier anglais pour un enterrement misérable. Dans ces clubs composés de sociétaires valides âgés de plus de 14 ans et de moins de 60, chaque membre a le droit de désigner, moyennant caution, un affilié sur l'âge et l'état sanitaire duquel on ne prend aucun renseignement. C'est cette porte de derrière que s'est réservée l'agiotage le plus éhonté. Il n'est pas besoin de dire que les recrutements, permis aux membres du club, ne se font pas parmi les gens bien portants, dans ce trafic impuni qui permet à deux êtres humains de courir sur la durée de leur vie une chance immorale.

(Voir pour plus de détails la *Décadence de l'Angleterre*, ou mieux encore l'enquête faite par ordre du parlement et publiée par le *Morning Chronicle*.)

rêves de la nuit te rappellent les heureuses impressions du jour, et ton imagination curieuse leur demande les secrets de l'avenir.

Cependant, chaque fois que tu rêves, l'heure présente n'est comptée pour rien dans ton esprit; cependant un rêve n'est qu'une réminiscence du jour passé ou un espoir pour le lendemain, comme ta vie actuelle n'est qu'un souvenir de ta vie passée ou une aspiration vers une vie nouvelle.

Pourquoi donc appelles-tu les rêves?

Homme, qui que tu sois, que l'idée d'un changement effraye!! tu t'endors et tu t'éveilles chaque jour, tu as été enfant et tu passeras par la décrépitude.

Hé bien! l'homme qui s'éveille et celui qui s'endort, l'enfant qui vient au monde et le vieillard qui le quitte ne vivent pas dans le présent; ils ont peine à se souvenir de la journée ou de la vie qui a précédé. L'enfance est un réveil et la décrépitude une somnolence.

Pourquoi donc t'éveilles-tu? Pourquoi t'endors-tu?

Homme de soixante et dix ans!! tes forces sont épuisées, ton intelligence et ton jugement réduits à l'impuissance; tu ne vis déjà plus que par la mémoire qui te reporte aux scènes de ta vie passée. Et tu n'espérerais pas en une existence nouvelle pleine des souvenirs de celle-ci?

Pourquoi donc rêves-tu? Pourquoi racontes-tu? Pourquoi nous apprends-tu à connaître le passé, à y puiser des enseignements, à faire mieux que ne faisaient nos pères? Pourquoi ne pas t'ensevelir dans ta décrépitude?

Jeune homme de vingt ans, qui t'enveloppes dans un égoïsme orgueilleux!! ton désir le plus saint est d'être aimé d'une belle jeune fille qui confonde son âme avec la tienne et qui partage ta destinée.

Cependant si tu aimes profondément, ta personnalité s'efface devant celle de l'être aimé. Car l'amour pour une femme comme l'amour pour l'humanité, c'est l'oubli de soi dans ses semblables. Car lorsqu'il se sent irrésistiblement

entraîné vers une créature qu'il voit pour la première fois, l'homme oublie l'heure présente, il n'a plus conscience que d'une existence antérieure dans laquelle il l'a déjà connue. Et lorsqu'il promet d'aimer toujours, il a foi dans une vie future où il pourra développer l'immensité de son affection.

Pourquoi donc appelles-tu l'amour ?

Homme de trente ans!! tu jouis de la plénitude de tes facultés et de tes forces; une noble ambition t'anime. Et cependant, tu crois qu'il n'y a rien par delà le tombeau.

Mais ces aspirations qui te dirigent ne te révèlent-elles pas que tu revivras un jour? L'ambition, c'est l'activité qui se hâte à travers le temps vers une vie nouvelle. Dans la vie présente, l'homme actif dort peu; entre le travail d'un jour et celui du lendemain, il ne se repose que pour réparer ses forces. Dans la vie des temps, l'homme ambitieux dormira peu aussi du sommeil de la mort, car il a soif d'action; entre les occupations d'une existence et celles d'une autre, quelques heures de délassement lui suffiront.

Pourquoi donc appelles-tu l'ambition ?

Homme de génie dont l'intelligence créatrice guide les générations aux conquêtes de l'avenir, tu dois croire en la vie future. Car le génie, c'est l'imagination dont le temps ne saurait arrêter l'essor, car tu ne vis pas pour un siècle qui trop souvent te méconnaît, mais pour les âges futurs dont tu révéles les lois.

Si tu n'y croyais pas, pourquoi travaillerais-tu, homme de génie ?

Homme prolétaire, déshérité des biens de ce monde et que le joug du despotisme maintient dans les angoisses de la faim!! Homme de progrès, qui entrevois pour l'humanité une organisation plus conforme aux lois éternelles de la nature et de la justice!! Vos efforts et votre espoir ne seront pas trompés. Ce ne sera pas sans résultat que vous aurez passé votre vie dans les cachots humides, sur la plage brûlante de quelque colonie pénitentiaire ou dans l'isolement

de l'exil. En luttant contre l'oppression, en dénonçant les abus, vous préparez cet avenir que vous rêvez, car tout ce qui entrave la marche des sociétés actuelles entrave celle des sociétés futures, et tout ce qui les délie aujourd'hui les déliera demain.

Homme prolétaire !! Homme de progrès !! que cette croyance te soutienne contre la tyrannie, car si elle enchaîne ta personne, elle n'a pas droit sur ta conscience; méprise le despotisme, car s'il peut te persécuter maintenant, tu le défies dans l'avenir, où vous vous retrouverez face à face.

Homme prolétaire !! la souffrance passive est une lâcheté; la soumission à César, un crime; il n'y a qu'une souffrance sainte, celle qui combat pour la justice et qui a pour but le bonheur. Ton royaume est sur cette terre et il dépend de toi d'en hâter la venue en renversant tout ce qui s'oppose au libre essor de tes facultés, de tes passions et de tes besoins. Veux-tu ne plus être esclave dans ce monde et réprouvé dans l'autre? N'écoute plus ceux qui te disent qu'il y aura toujours des pauvres; affranchis-toi sur l'heure, le regard tourné vers l'avenir.

Si tu n'espérais pas dans une récompense future, quel espoir te soutiendrait dans la lutte ingrate, homme de progrès?

Gouvernants despotes, prêtres hypocrites, magistrats corrompus, marchands prévaricateurs qui trafiquez d'ordre, de religion, de justice et de propriété au nom du Christ que vous avez crucifié il y a dix-huit cents ans, votre temple d'iniquité tombera le jour où il sera franchement attaqué dans ses bases que vous appelez saintes et qu'on est habitué à respecter encore; votre existence précaire ne se soutient qu'à l'aide du terrible malentendu qu'entretient la crainte de l'inconnu dans les esprits timides.

Pourquoi donc parlez-vous d'avenir, pourquoi entretenez-vous les pauvres du royaume des cieux dans lequel vous n'entrerez pas, hommes privilégiés?

.

Qu'on cherche parmi les imaginations les plus obtuses et qu'on m'en trouve une qui n'ait pas eu assez de force contemplative pour rêver son paradis ; — qu'on me montre un homme, un seul, qui n'ait jamais eu que cette pensée : Je mourrai ; on jettera deux ou trois poignées de terre sur mon corps ; sur cette terre on répandra quelques fleurs, et puis... tout sera dit ; et je jure d'avance que si cet homme n'est pas un parfait crétin, il sera le plus malheureux des êtres.

Tous nous avons l'espoir et le désir de revivre, et quelles que soient les formes dont nous la revêtions selon nos goûts, nos penchants, nos aptitudes, le climat ou le temps qui nous ont vus naître, nous avons conscience que cette vie future nous rapprochera plus que celle-ci du bonheur et de la justice.

Le vrai croyant qui se représente la félicité suprême sous la forme de houris célestes au milieu desquelles il passera cinquante mille années ; l'ancien guerrier du Nord qui la faisait consister à boire du vin et du sang mêlés dans le crâne de son ennemi mort ; le Grec qui se la figurait au milieu des Champs-Élysées resplendissant de lumière et de fêtes ; le Chrétien qui s'enivrera pendant l'éternité des concerts des Séraphins et de la gloire du Très-Haut ; le Siamois qui dormira toujours et le Gaulois qui s'agitiera sans cesse ; tous les peuples ont ou ont eu cette croyance.

Ainsi le sommeil, les rêves, l'ambition, l'amour, les souvenirs, le génie, la foi dans la justice et nos aspirations contemplatives nous apprennent que nous nous transformerons, que nous mourrons, que nous revivrons et qu'il y aura un lien étroit entre notre existence actuelle et notre existence future.

C'est la nuit qu'on s'endort et c'est la nuit qu'on rêve. C'est pendant le sommeil que les facultés sensitives et affectives se reposent, tandis que les fonctions absorbantes travaillent à réparer les forces dépensées dans nos rapports

journaliers avec le monde extérieur. — De même pendant le sommeil de la mort, l'homme ne constitue plus qu'une agglomération d'éléments agités en tout sens par des compositions et des décompositions matérielles; toute vie de relation a cessé pour reparaître plus complète, plus neuve, pour ainsi dire, et plus propre à l'action dans l'existence suivante.

C'est avant et après le sommeil profond que les rêves et les inspirations viennent se présenter en foule à l'imagination. C'est aussi dans les dernières années de la vieillesse et les premières de l'enfance que l'homme tourne ses regards vers le passé ou vers l'avenir, peu soucieux qu'il est de l'heure présente.

Quel est l'homme qui n'a pas éprouvé mille fois dans sa vie que l'heure où il pensait, où il apprenait le mieux était l'heure du sommeil, et qui n'a pas ressenti un bonheur indicible à se recueillir dans le silence de la nuit? Ne sont-ce pas là autant de réminiscences qui ont besoin pour se produire d'un état analogue au sommeil d'outre-tombe?

Les esprits vulgaires appellent rêveurs les hommes qui ont d'autres idées que le troupeau *bien pensant*. Ils rêvent en effet, ces hommes qui interprètent justement le passé, qui entrevoient l'avenir! Mais celui qui songe longtemps avec Dieu et avec la nature est bien près d'être un révélateur chez les hommes.

Donnez donc un cours facile à votre orgueil, intelligences jalouses de tout homme supérieur, nommez-le fou aussi, et vous serez encore dans le vrai; car les plus grandes intelligences ont eu un côté faible. Pascal voyait un précipice à ses côtés, et Rousseau était tourmenté d'un mal imaginaire; qui de vous cependant ne voudrait être fou comme l'étaient Pascal et Rousseau?

Il y a quelque chose de touchant et de profondément vrai dans cette croyance populaire, qui augure bien ou mal du caractère d'un enfant selon qu'il est gai ou triste à son réveil.

Oui, l'enfant qui s'éveille en souriant à sa mère est une créature bonne et heureuse, et l'avenir s'ouvre plus radieux devant lui que devant le petit être maussade qui crie et pleure sans motif; dans son âme naissante, croyez-le bien, ne gémit pas l'âme du mauvais riche chargée du remords de ses exactions passées. S'il y a un paradis et un enfer, ils ne sont pas ailleurs que sur la terre et dans l'humanité, et la preuve s'en lit sur le visage de l'enfant.

Et pourquoi donc l'être injuste dont toutes les prévarications ont été excusées dans une société mal faite, jouirait-il éternellement de l'impunité? Tant qu'il y aura dans les sociétés des riches et des pauvres, n'est-il pas évident qu'il y aura toujours une certaine somme de malheur répandue sur la terre et que l'humanité de demain expiera dans les riches qui commettent l'injustice ou dans les pauvres qui la tolèrent le crime de l'inégalité d'aujourd'hui? N'est-il pas évident que les souffrances de cet enfer humain départies dans un siècle aux uns et dans un autre aux autres, ne cesseront que quand, d'un commun accord, les hommes travailleront pour la vérité et la justice?

Ce sentiment d'une justice éternelle est dans nos cœurs, nous l'invoquons toutes les fois que la partialité humaine nous condamne. Tous les peuples du monde ont cru à l'absolu dans le droit qu'ils ont appelé la justice divine. S'ils l'ont dépeinte chacun sous des traits différents, tous se sont prosternés devant elle; chez tous elle a été l'appui des opprimés, elle a fait trembler les oppresseurs.

Ne ravissons pas à celui qui souffre ce sentiment inné qui lui fait porter sa croix; qu'il y puise le courage de résister à l'oppression et la conscience que la lutte est nécessaire et sainte, à peine d'être coupable et de souffrir encore dans l'humanité ressuscitée.

Ce sentiment est utile, bon, juste et vrai; il est démontré tous les jours parmi les hommes pendant les révolutions, alors que les premiers deviennent momentanément les der-

niers, alors que le riche se fait humble et que c'est au tour du pauvre de le protéger. Pouvons-nous douter un instant que Dieu si puissant, si inflexible lorsqu'il lance la foudre des révolutions ait moins de pouvoir et de justice quand il fait faucher la mort?

Dans cette conscience invincible d'un droit et d'une justice absolue, il y a encore une preuve manifeste de la renaissance de l'individu dans l'humanité.

Mais le monde est plein de gens qui ne croient à l'existence des choses qu'autant qu'ils les ont touchées du doigt. Ne pouvant s'expliquer les mystères intimes de la transformation humanitaire d'un siècle à l'autre, ils la nient comme ils nient le magnétisme, l'extase, les hallucinations, les visions, tous les états de l'âme pendant lesquels l'homme revit dans le passé ou s'élance dans l'avenir. Pour eux Ézéchiël et Isaïe n'ont jamais existé, n'ont jamais parlé, il n'y a pas eu d'extatiques, de possédés, de sorciers, de magiciens, de lycanthropes, de trembleurs, d'illuminés; ils n'admettent même pas que Cazotte ait pu entrevoir l'avenir gros d'orages dont la crainte l'assiégeait.

Comment ces gens-là croiraient-ils à l'existence future et à la responsabilité humaine? Ils aiment mieux faire tout dépendre du hasard.

Le suicide est un acte lâche que condamnent également la loi et l'opinion. L'homme doué de sa raison et de son libre arbitre ne se laisse pas volontairement mourir de faim et de fatigue. Et lorsqu'il a assez désespéré de son sort et de Dieu pour recourir à une extrémité semblable, on fait silence autour de son cercueil.

Entre cet infortuné qui n'a pas assez de courage pour supporter l'adversité et celui qui n'ose pas envisager froidement la mort naturelle, je ne fais pas de différence. L'homme qui consentirait, s'il le pouvait, à refuser à la nature une existence usée et inutile à ses semblables me semblerait aussi coupable que celui qui se suicide. Se dérober à la vie

actuelle lorsqu'on est dans toute sa vigueur et qu'on peut être utile à l'humanité est un crime. N'en est-ce pas un aussi de se dérober à la vie future lorsqu'on n'a plus de fonctions sociales à remplir dans celle-ci ?

Et cependant, combien de vieillards paralysés, incapables d'entretenir des rapports avec le monde extérieur, à charge à eux-mêmes et à leurs semblables, privés déjà de leurs facultés intellectuelles et sentantes, cherchent à entretenir par tous les moyens la lampe qui s'éteint !!

Le matérialisme païen inspira à l'homme l'amour de la vie présente et ne vit au delà de la tombe que le néant ou une métempsycose incertaine, vaguement formulée par Platon et par Pythagore, sujette encore aujourd'hui aux interprétations controversées des penseurs les plus éminents, incomprise par le peuple. L'homme païen fut incomplet, il ne fut qu'à demi, il se suicida dans l'avenir et perdit de vue l'humanité future.

Le spiritualisme chrétien réagit contre ces tendances matérialistes, mais il poussa l'antithèse jusqu'à l'extrême, jusqu'au mysticisme, à la mortification de la chair, aux rites catholiques, à l'absurdité. Parce qu'il avait fait de l'âme quelque chose de distinct du corps, il ordonna au chrétien de se suicider dans le présent en vue d'une existence future, éternellement la même, indépendante de celle-ci quant au milieu, ne lui étant liée que par l'espoir des récompenses célestes ou la formidable terreur des supplices infernaux.

« Je vois, dit saint Paul, une loi dans mes *membres* qui combat contre la loi de mon *esprit* et qui me rend captif du péché qui est dans mes membres. »

« Misérable que je suis, s'écrie-t-il, qui me délivrera de ce corps de mort ? »

« C'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant et de perdre par là le seul bien qui ne passera pas ; tout ce que vous faites pour la terre doit vous paraître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous ne pouvez y

compter sur rien et que vous n'en emporterez rien que ce que vous avez fait pour le ciel. » (Massillon, *Sermon sur la Mort.*)

Le socialisme a évité l'écueil de cette préoccupation exclusive de l'esprit ou de la matière; il a relevé l'homme dans son corps et dans son âme, dans le présent et dans l'avenir. A l'être humain ainsi régénéré il a dit : LA SOUFFRANCE EST UN MAL ; LA SUPPORTER SANS SE PLAINDRE EST UN CRIME ; LE BON-HEUR EST TA DESTINÉE ICI-BAS ET DANS TON EXISTENCE FUTURE. Le socialisme devait arriver à cette affirmation; sans cela, il aurait pu être l'instrument d'un gouvernement ou d'un parti; à coup sûr il n'aurait pas été une science positive se préoccupant de l'avenir, développant la tradition sans s'attacher à la lettre, et démolissant les fétiches.

Que chacune des écoles socialistes donne de cette vie future une explication différente; que Pierre Leroux, après avoir suivi la tradition de l'humanité et donné sur les mythes antiques des explications ingénieuses et savantes, affirme que l'homme revivra dans l'humanité; que Fourier place entre deux vies terrestres une existence aromale; qu'importe! La vérité se dégagera de cette pénible élaboration d'idées et les générations qui nous suivront s'en rapprocheront chaque jour davantage.

Ne l'entrevoyons-nous pas déjà?

Tous les objets de la nature se transforment, avons-nous dit; le plus petit grain de sable est utilisé dans ce mouvement; le néant est un mot.

Comme tout le reste, nous nous transformons donc et par conséquent nous renaissions.

Nous savons d'autre part que la nature est économe de forces et qu'elle tire le meilleur parti possible de celles qu'elle a en son pouvoir.

Ne devons-nous pas supposer dès lors que tant que la terre conservera sa forme et ses rapports actuels nous vivrons dans l'humanité? Cette transformation n'est-elle pas la

plus profitable que puisse opérer, au moyen de nous, la cause première? Ne sommes-nous pas plus propres à faire des hommes, c'est-à-dire des créatures intelligentes, actives et sensibles, que des huîtres ou des pierres? Ce que nous avons déjà gagné dans nos existences précédentes, ce qui nous a coûté tant de temps à acquérir, faut-il que nous le perdions de nouveau en repassant par des existences embryonnaires?

Et quand la terre, achevant son existence planétaire, se réunira à un tourbillon supérieur, l'homme campé sur elle sera-t-il contraint de la quitter? ou bien n'est-il pas plus rationnel d'admettre que les transformations particulières qu'il subira s'harmoniseront sur les transformations générales de son globe avec lequel il sera entraîné dans des sphères successivement plus vastes?



CHAPITRE IV.

ÉVOLUTION DES AGES DANS L'HOMME ET DANS LA SOCIÉTÉ.

Les classifications méthodiques qu'on a cherché à introduire dans la division des âges ne sont pas en rapport avec les transformations vitales diversifiées à l'infini selon les peuples, les contrées, les climats, les époques et les individus.

On peut bien dire que l'être humain doit toujours passer par telle ou telle période de l'existence, mais il est impossible d'assigner des époques d'apparition fixe à chacun de ces âges. Pour tel individu, sous telle latitude, l'adolescence commence à seize ans, la vieillesse à soixante; pour tel autre, dans un autre climat, beaucoup plus tôt ou beaucoup plus tard.

La division la plus exacte, la moins sujette à erreur et la plus générale qu'on puisse faire de la vie, consiste à lui considérer deux phases : la première dans laquelle les forces composantes l'emportent sur les forces décomposantes et qui est la phase d'accroissement, la seconde dans laquelle les forces décomposantes dominent la scène et qui est la phase de décroissance.

La première commence à la naissance, la seconde se termine par la mort.

L'homme n'est mis au monde que pour reproduire son espèce et par cela même entretenir le mouvement social. Sa vie n'est comptée pour rien s'il est stérile ou misanthrope.

Quand la fleur n'envoie plus à d'autres fleurs sa poussière fécondante, la plante se dessèche pendant que la graine mûrit, puis elle se fane et meurt par le pied.

Quand l'oiseau grelotte au soleil du printemps, quand il ne sait plus construire son nid avec des brins d'herbe sèche, quand il n'élève plus de famille, il tombe de la branche et meurt seul au coin d'un champ.

Quand la jument ne porte plus, quand l'étalon a perdu sa vigueur et ses hennissements, leurs poils blanchissent et la nature, si elle n'est pas prévenue dans ce soin, se charge elle-même de la besogne de l'équarrisseur.

Ainsi de l'homme ; dès qu'il finit de produire il commence à mourir ; et il meurt tout à fait quand il a élevé sa famille et jeté ses enfants dans le tourbillon des relations sociales.

Au point de vue de l'humanité, l'individu n'est autre chose qu'un anneau rivé aux autres anneaux de la grande chaîne, qu'une main que viennent étreindre la main du passé et la main de l'avenir. Il n'a accompli sa tâche humanitaire, il n'a vraiment vécu que quand il a laissé un être qui pût maintenir comme lui l'alliance humaine à travers le temps.

Selon que l'homme en bonne santé sera propre ou non à la reproduction, il sera dans sa période d'accroissement ou dans sa période de décroissance. Dans le premier cas, les puissances composantes prédomineront assez pour le conserver en vue de la fonction génératrice ; dans le second, les puissances décomposantes l'emporteront assez pour le détruire au profit de la génération future.

Toutes ces considérations sont applicables à la vie sociale ; une société a une phase d'accroissement et une phase de décroissance ; dans la première, elle est dans toute sa vigueur et prépare les éléments de la société qui lui succé-

dera ; dans la seconde, elle les met en relief, puis elle disparaît sous leurs efforts.

De même que les âges se succèdent, de même que les individus se relayent, de même les sociétés se poussent, la plus jeune couvrant les dépouilles de ses aînées. Nous suivrons ces renouvellements sociaux comme nous étudierons le passage d'un âge à l'autre chez l'homme.

Mais avant d'aborder l'étude des divisions de la vie, il est nécessaire d'exposer deux lois générales dont nous retrouverons l'application à chaque page.

1^{re} loi. — Tant qu'un homme ou une société s'accroissent, il y a réunion de toutes leurs forces organiques ; l'uniformité de tempérament l'emporte sur les manifestations spéciales des organes et des individus. — Quand ils décroissent, au contraire, les tendances particulières prédominent sur l'harmonie générale ; il y a dissociation.

Pour monter l'échelle de la vie, l'homme et la société rassemblent toutes leurs forces en un seul faisceau et arrivent ainsi au sommet. En la redescendant, ils abandonnent à leur propre poids leurs membres fatigués ; alors se dessinent les infinies variétés des organes du corps humain, des individus du corps social.

2^e loi. — Les secousses critiques qui se produisent dans l'organisme humain ou social sont d'autant plus difficiles à supporter et d'autant plus dangereuses qu'elles se rapprochent davantage des deux extrémités de l'existence individuelle, la naissance et la mort. Elles sont d'autant plus insensibles, au contraire, qu'elles sont moins distantes du point de contact des deux phases d'accroissement ou de décroissement. C'est la loi du pendule : l'intensité et la durée des oscillations pour des pendules différents sont comme les racines carrées des longueurs.

Les chances de mortalité sont beaucoup plus nombreuses pour l'homme pendant la dentition et la décrépitude qu'à toute autre époque de son existence. C'est lorsqu'un peuple

constitue son territoire et sa nationalité ; c'est lorsque plus tard ce territoire est envahi et cette nationalité attaquée que son existence est le plus immédiatement mise en danger par les guerres extérieures et par les révolutions intestines.

Et comme le fond emporte la forme, il résulte que les symptômes qui accompagnent les crises et les révolutions diffèrent d'intensité et de caractère selon l'âge des individus et des sociétés, et aussi selon les circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés.

Chez l'un, la crise affecte toute l'organisation sans se localiser ; chez l'autre, elle épuise sa furie sur tel ou tel appareil d'organes. Le tempérament sanguin est sujet aux crises inflammatoires ; les personnes nerveuses, aux affections spasmodiques ; les bilieuses, à des troubles digestifs.

De même pour les sociétés :

Dans les petites démocraties, en Suisse par exemple, où le peuple est en possession de tous ses droits, où il exerce chaque jour sa souveraineté, les réformes s'opèrent d'une manière continue et presque insensible ; la fougue révolutionnaire, ne rencontrant sur son passage que des obstacles faciles à briser, aboutit promptement à son but. Pendant mon séjour dans le canton de Vaud, j'ai connu beaucoup d'estimables citoyens qui se figuraient le plus consciencieusement du monde avoir été exposés à des hasards révolutionnaires parce que, le 14 février 1845, il leur avait convenu de s'armer de bâtons, de chasser leurs gouvernants aristocrates et de les remplacer par des bourgeois hypocrites.

Dans les grandes monarchies, quand la puissance des idées nouvelles se heurte à la résistance du vieux monde, le choc produit sur le corps social se fait sentir dans le moment même et longtemps après encore jusque dans les couches les plus profondes de la nation. C'est le 1649 de l'Angleterre, le 1793 de la France, abattant deux têtes de rois, élevant

deux têtes de protecteurs, aboutissant à Monk et à Bonaparte, deux soldats.

En Espagne où le sang circule dans des corps de feu, où le soleil du Midi bronze la peau et congestionne le cerveau, où l'acier de Tolède s'aiguise sur les meulières des sierras, la révolution est un combat d'embuscades, une audacieuse guerre de partisans qui tient campagne ouverte pendant sept années et fait payer la tête de la mère de Cabrera par celles de trente-quatre femmes d'officiers christinos.

En Italie, la révolution oppose culte à culte, pontife à pontife; elle se livre à un homme fiévreux qui se fait moine, qui cache sous sa cape son poignard et sa pensée, qui conspire pour tout un peuple de sociétés secrètes sans jamais lui dévoiler ses desseins, qui grandit aux yeux du vulgaire par le mystère dont il prend soin de s'entourer, qui jure sur le stylet ou sur le crucifix, sur le sang ou sur l'eau bénite, dans une église ou dans des catacombes, par une constituante et par un concile (1), par le peuple italien et par le Dieu du catholicisme, mais par lui-même, par lui surtout, car il est la trinité vivante, la trinité *pape-peuple* et *Dieu*. C'était Savonarole hier, c'est aujourd'hui Mazzini.

En Russie, c'est la conjuration sombre comme le ciel, froide comme l'eau de la Néva, impénétrable, meurtrière et fatale comme le cuivre de l'Oural. Le jour où elle éclate, le paysan fait rôtir à grand feu le seigneur qui l'a torturé pendant toute sa vie à petits coups de knout; sa torche incendiaire, c'est un sapin déraciné, et son illumination, le château de son maître.

A mesure que l'homme avance dans la carrière, il modifie ses impressions précédentes. Lorsque, chez lui, une nouvelle idée doit remplacer l'ancienne, il doute d'abord entre les deux, puis il se nie dans la première, enfin il s'affirme dans la seconde.

(1) L'idée du Concile, dit quelque part E. Quinet, est plus vieille que celle du pape; elle est vaincue depuis Jean Hus.

Mais ce n'est pas sans réflexions, sans combats, sans regrets qu'il envisage sous de nouveaux rapports les objets qui l'environnent, et, des trois opérations par lesquelles passe son esprit, le doute n'est pas la moins pénible.

Ce qu'il a souffert pour le développement de son corps, il le souffre pour la formation de son jugement, de son intelligence et de sa raison. Par combien de méditations, d'expériences et d'illusions a dû passer l'enfant dont la foi est sans bornes pour arriver au froid scepticisme du vieillard!! Ce n'est qu'à son heure dernière que l'homme peut se connaître entièrement par l'examen des révolutions qui l'ont agité.

Il en est de même de l'humanité.

A chaque phase de sa vie, elle considère les choses sous un nouvel aspect, elle doute, combat et s'agite ; elle brise ce qu'elle avait adoré et se retrempe dans une croyance nouvelle.

Et quand elle a opéré sa révolution morale , quand elle s'est créé ce monde idéal , tous ses efforts tendent à le réaliser jusqu'à ce qu'un dogme nouveau vienne prendre place.

C'est alors au corps social à soutenir la lutte révolutionnaire dont la pensée du temps a tracé la marche. Que de théories et de conceptions gouvernementales, que d'hommes et d'utopies a usés l'humanité pour arriver, de la sauvagerie primitive où elle se laissait guider par la croyance, jusqu'à la civilisation actuelle où elle ne reconnaît d'autre autorité que celle de la raison. « L'ensemble du système social, dit Proudhon, ne pourra être connu que du dernier mortel, » parce que lui seul, en effet, pourra suivre l'humanité dans la route qu'elle a parcourue depuis sa naissance jusqu'à son extrême décrépitude.

Quand un homme ou une société doivent subir une crise, il faut qu'une révolution s'accomplisse dans les idées comme dans les faits et que la première prépare la seconde.

Quand l'homme naît à la vie par ses facultés intellec-

tuelles et affectives, qui pourrait retracer les voies diversifiées à l'infini par lesquelles la nature lui inspire l'amitié, l'amour, l'ambition, la soif de la gloire, la conscience d'une existence meilleure? qui pourrait énumérer les mille circonstances imprévues au moyen desquelles elle l'entraîne vers un avenir auquel il n'avait jamais songé jusqu'alors, vers des idées et des perspectives nouvelles?

Elle sait profiter de ses désillusions, des injustices qu'il a subies, d'une protestation de son amour-propre, d'une révolte de son orgueil; pour l'emporter vers le bien-être et le bonheur, elle lui parle le langage irrésistible de la passion.

Alors se livre dans le cœur de l'homme la lutte éternelle, acharnée de la nature et de la loi, et, comme aux jours du Paradis perdu, c'est toujours à la passion, au serpent, au Dieu du mal que reste la victoire. La religion du devoir et de la souffrance, comme tout ce qui s'oppose à l'expansion libre des facultés humaines, fléchit devant la grande voix de la nature, du droit, de l'attraction. Le Dieu catholique, le regard morne et le front pensif, laisse tomber de sa droite impuissante les foudres dont il s'apprêtait à pulvériser les pompes, les œuvres et les séductions de Satan.

Et quand l'ange exterminateur souffle la révolution dans l'âme des sociétés endormies, qui pourrait dépeindre les mille fascinations qu'il fait briller aux yeux des hommes qui vont lui servir d'instruments?

L'un est dévoré du besoin d'action, de jouissance et de luxe; c'est Mirabeau, c'est Danton dont la règle sociale comprime les riches natures et les instincts impétueux. — L'autre, doué d'immenses attractions aimantes, veut faire partager son bonheur à l'humanité et le centupler par le spectacle de la félicité générale; c'est Camille Desmoulins, c'est Luvet, adorés de femmes supérieures, et dont le dernier soupir fut un soupir d'amour. — Celui-ci, philosophe froid, logicien inflexible, cœur sans passions, aspire à voir la vie

de l'homme se dérouler sous ses yeux avec la précision d'un syllogisme ; c'est Robespierre inconnu d'abord, arrivant ensuite au faite des grandeurs comme le bœuf qui trace son sillon, et succombant stoïquement comme il a vécu. — Celui-là s'est persuadé dès sa jeunesse que le monde est son domaine ; c'est Napoléon, les bras tendus, poursuivant, et toujours près de l'étreindre, la vision par laquelle il fut séduit, se précipitant vers un mirage, haletant, essoufflé, à travers les déserts d'Égypte, le pont d'Arcole, les neiges de la Russie, les plaines de Marengo et d'Austerlitz, expirant enfin au milieu de l'Océan, sur un rocher désert, terrassé par une ambition gigantesque.

Ainsi de tant d'autres ; entre les mains du Dieu des révolutions, tous les hommes sont bons ; toutes leurs facultés, toutes leurs passions sont bonnes aussi. Un jour, c'est le paroxysme de l'amour qui opère la réforme et qui est crucifié dans le Christ, torturé dans Barbès ; le lendemain, c'est l'expression la plus élevée de l'intelligence humaine qui souffre, combat et triomphe avec Luther, Rousseau ou Proudhon ; une autre fois, c'est le suprême effort de la force qui brise les fers de Spartacus l'esclave.

Ceux-là seuls qui n'ont ni passion, ni force, ni intelligence ; les enfants à la mamelle, les vieillards décrépits, les privilégiés sans dignité et les bourgeois sans honneur, le Dieu des révolutions les abandonne pour faire litière à tous les despotismes.

Jeune homme qui t'élances dans la carrière, avant de confesser la révolution, écoute ton cœur, essaye ta voix, mesure la force de ton bras, de ta logique, de ta souffrance et de ton désespoir. Si les battements de ton cœur soulèvent ta poitrine, si le timbre de ta voix est assez vibrant pour exciter le scandale et dominer l'imbécile murmure de la foule ; si ton bras peut soulever un pavé à hauteur d'homme et ton intelligence concevoir une proposition paradoxale ; si tu as beaucoup songé, beaucoup souffert, si ton

amitié, si ta religion, si ton amour ont été trompés, si tu hais de toutes les forces de ton cœur la fausse société qui t'environne, si tu aspires et si tu crois au bonheur dans l'autre, tu es l'enfant de Satan; damné dans ton corps, damné dans ton âme, tu seras maudit dans quelque réunion d'hommes que tu te trouves. Dans leurs mépris stupides, puise l'orgueil et la confiance qui te sont nécessaires et vole au combat social. Les clameurs confuses, les cris d'étonnement et d'indignation que tu entendras sur ton passage, la fureur, l'outrage et les pierres ne t'arrêteront pas! il te sera donné d'écarter les ténèbres de ton cœur et le doute de ton intelligence, de t'éloigner des disputes vagues et des déchirements des partis. Après avoir été trompé, après avoir souffert par les hommes et par les choses, tu croiras à la RÉVOLUTION!!

Comme ta voix s'est élevée, d'autres s'élèveront de divers points de la foule, solitaires, aiguës, fatiguées et stridentes; puis le concert de ces hommes qui souffrent et se plaignent deviendra si imposant que le bêlement de la masse sera impuissant à l'étouffer. Le doute aura cessé alors; beaucoup de sens droits nieront déjà; peu d'intelligences supérieures affirmeront encore; LA RÉVOLUTION sera faite.

Quand le Christ apparut dans le monde pour y répandre ce que tous appellent maintenant la *bonne parole*, mais ce que les Pharisiens, les Sadducéens — les réactionnaires de ce temps-là — appelaient l'imposture et le blasphème, il confessa hautement sa mission révolutionnaire :

« Croyez-vous, dit-il à ceux qui voulaient le suivre, que je sois venu apporter la paix sur la terre? Non, je vous assure, mais bien au contraire la division, car désormais, s'il se trouve cinq personnes dans une maison, elles seront divisées les unes contre les autres; le père contre le fils, la mère contre la fille, la belle-mère contre la belle-fille. Je suis venu pour mettre le feu sur la terre, et qu'est-ce que je désire sinon qu'il s'allume? »

Apporter la révolution aux hommes, c'est, comme le Christ, leur apporter la lutte et y mourir; et il faut le dire sans crainte. Ceux qui spolient, comme ceux qui souffrent, ne savent-ils pas d'ailleurs que, depuis l'origine du monde, « il n'y a jamais eu que deux partis en présence, celui des gens qui veulent vivre de leur travail et celui des gens qui veulent vivre du travail d'autrui, » le parti des riches et le parti des pauvres; celui des gens comme il faut et celui des gueux; celui des affamés et celui des repus; le camp de la misère et celui de l'indigestion; la cause des sujets et la cause des rois?

Ne peuvent-ils suivre ces deux partis aux prises dans tous les pays, dans tous les siècles, sous tous les masques, sous tous les noms : maîtres et esclaves, Spartiates et Ilotes, patriciens et plébéiens, païens et barbares, serfs et seigneurs, maillotins et gens de gabelle, cavaliers et têtes rondes, huguenots et ligueurs, bourgeois et nobles, républicains et royalistes, prolétaires et privilégiés; absolutisme et socialisme?

La RÉVOLUTION!! dans l'antiquité, elle s'appelle la loi agraire; elle est servie par des tribuns; plus tard, elle se nomme le Christianisme; elle est confessée par des esclaves, des martyrs et des peuplades sauvages; dans le moyen âge, c'est la Réforme et la Jacquerie défendues par les Albigeois, les Vaudois, les Hérétiques, les Niveleurs et les Paysans; puis c'est l'émancipation des communes en France, la République de Cromwell et la Révolution de 93, autant de conquêtes du tiers état sur la noblesse. Quelque nom qu'elle porte d'ailleurs, c'est toujours la Révolution, c'est-à-dire une force au-dessus de toutes les formes passagères qu'elle revêt, de tous les oripeaux dont les hommes la couvrent; au-dessus de la République, au-dessus de la Démocratie, au-dessus du Socialisme; elle reste quand tout cela a passé.

La RÉVOLUTION!! c'est la découverte de l'Amérique, de la

poudre, de l'imprimerie, de la vapeur ; c'est le monde soulevé, les éléments subjugués, les distances franchies, les peuples confondus, les idées, les religions, les langues, les mœurs, les lois et les habitudes modifiées, harmonisées, unifiées ; c'est la fuite du PASSÉ devant l'AVENIR.

La RÉVOLUTION!! Heureux les hommes, heureux les peuples qui ont disparu en la transmettant dans l'Humanité!! Les plus grands, ceux dont l'histoire nous a conservé les noms, n'ont acquis leur gloire tant enviée qu'aux dépens de leur tranquillité individuelle ; plus que les autres, ils ont appartenu à l'humanité.

Tant que Rome combattit en Italie, quelque éclatants qu'aient été ses exploits et le succès de ses armes, elle ne fut autre chose aux yeux des autres nations que la patrie des Coclès et des Camille, la cité des aventuriers héroïques. Du jour au contraire où ses grands généraux et ses armées innombrables promènent par le monde le bruit de son nom, elle devient la ville de toutes les gloires et de tous les triomphes, la terre des Auguste et des César, la reine de l'univers.

Napoléon fut-il moins habile capitaine au siège de Toulon qu'à la bataille d'Austerlitz ? les soldats de la République moins prodigieux de valeur et d'enthousiasme que ceux de l'empire ? Cependant le général et la nation qu'il poussait aux batailles ne remplirent de leur nom et de leurs victoires la scène du monde que lorsqu'ils n'eurent plus besoin de défendre leurs frontières et qu'ils apparurent dans les plaines d'Égypte séparés par l'Océan du territoire de France.

Pour l'homme qui ne se renferme pas dans son intérieur, pour la nation qui s'élance au delà de ses frontières, il y a plus d'air, d'espace, de lumière et de vie que pour les autres ; ils grandissent par les rapports qui s'établissent entre eux et leurs semblables, et de cet échange résulte un travail de transformation profitable à l'humanité.

Que les hommes, les peuples et les coutumes se mêlent,

se croisent, se confondent par le canon, par la persécution, par le commerce, par les idées, ou par l'industrie ; qu'importe ? Le moyen varie suivant les temps ; il est toujours bon et utile.

Il est bon, il est utile si c'est la guerre — même la plus odieuse, la plus sanguinaire de toutes, la guerre de conquête, la guerre des Pizarre, des Clive et des Bugeaud, la chasse à l'homme, à la terre et à l'or entreprise et poursuivie sans motifs et sans pitié.

Il est bon, il est utile si c'est la proscription — même la plus dépopulatrice, même celle qui suivit la révocation de l'édit de Nantes, même celles des deux terreurs ou de M. Bonaparte ; qu'elle porte sur des blancs ou sur des rouges, sur des oisifs ou sur des travailleurs.

Il est bon, il est utile si c'est le commerce — même le commerce anglais monopoleur, arrogant et pirate universel.

Il est bon, il est utile si c'est une idée philosophique, de quelque cerveau, de quelque parti qu'elle sorte.

Il est bon, il est utile encore si c'est une exposition de l'industrie universelle — même celle de Londres en 1851.

Que sont en effet la guerre, la proscription, le commerce, l'idée et l'industrie, philosophiquement considérés, sinon des moyens d'établir des rapports entre les peuples, et si les trois premiers ont fait leur temps, peut-on contester leur utilité providentielle ?

L'homme n'est pas loup à l'homme, comme le dit Hobbes, et quand deux individus ou deux nations se sont mordus comme deux chiens à la première rencontre, ils finissent par s'habituer l'un à l'autre et l'alliance succède à la guerre. Il y a eu des hommes tués, du sang répandu, des capitales dévastées, des peuples vaincus et tributaires, des familles en deuil ; qu'est-ce que tout cela comparé au résultat qu'en retirera l'humanité et dont nous bénéficierons dans un autre âge ? S'il y a moins de guerres aujourd'hui, si elles sont moins générales et moins meurtrières, serait-ce par hasard

que les hommes de notre temps sont moins haineux, moins cruels, moins altérés de sang que ceux qui nous ont précédés ? Pour entretenir un seul instant cette pensée, il faudrait avoir oublié les scènes d'horreur qui se sont passées à Paris en juin 1848 et en décembre 1851 ; il faudrait ne pas se rappeler les boucheries des Haynau, des Jellachich et des Radetzki ; il faudrait ne pas entendre dire tous les jours dans un certain monde politique qu'il n'y a de salut pour la révolution que dans de semblables représailles. N'est-ce pas plutôt que l'imprimerie, la vapeur, la diplomatie, les traités de commerce ont établi de nouveaux moyens de communication entre les peuples, ont diminué par le contact de chaque jour les rivalités nationales et les chauvinismes, et font enfin que les guerres longues et continuelles sont moins que jamais dans la nécessité des temps.

Les émigrations amenées par les vengeances politiques confondent les races, les opinions, les travaux et les arts. L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et la Suisse savent ce qu'ont gagné leurs industries à la révocation de l'édit de Nantes. Sans la persécution de Charles II contre les protestants d'Angleterre, l'Union américaine n'existerait pas. Dans les pays qui accordent l'hospitalité, viennent chercher refuge les ouvriers sans pain et les rois sans couronnes, ceux qui ont combattu pour la liberté et ceux qui se sont roidis contre elle : modèles pour les peuples, leçons pour les gouvernants.

Lorsque les Espagnols et les Portugais posèrent le pied sur le continent américain, lorsque la compagnie des très-honorables marchands anglais établit ses comptoirs dans les Indes et bombarda Canton, tout cela fut de l'exaction, du vol, de l'empoisonnement, de l'homicide, tout cela fut contre le droit des gens, mais tout cela fut utile. Il fallait des débouchés aux richesses de ces pays inexplorés encore ; elles ne pouvaient être utilisées que par les manufactures, les procédés, le luxe et les besoins de la civilisation euro-

péenne. L'Amérique et l'Inde avaient besoin du travail de l'Europe avide, comme celle-ci avait besoin de leurs trésors. L'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et le Portugal ont été les intermédiaires. Et de même que le rôle commercial des deux dernières puissances a cessé, de même cessera le rôle des deux autres quand l'industrie des peuples exploités aura assez grandi pour se suffire. C'est la répétition de ce qui se passe entre le commerçant et le producteur ignorant de ses droits, jusqu'à ce que l'exploitation succombe sous la puissance supérieure du travail, de la valeur réelle.

Qu'une idée vraie soit conçue par un homme inconnu, qu'elle paraisse dans quelque pays que ce soit ; c'est le héraut d'armes qui appelle dans la carrière intellectuelle les efforts et les méditations des hommes de toutes les contrées. Elle est traduite dans toutes les langues ; elle circule partout ; elle soulève la discussion ; elle a des adversaires et des défenseurs ; elle provoque des réponses ; elle a frappé juste ; elle a pris date.

Qu'a produit l'exposition dernière ouverte à toutes les nations par le plus égoïste des peuples, dans la plus isolée des villes ? Elle a réuni dans une même enceinte des produits, et dans un même esprit des hommes venus de tous les points du monde. Ces hommes ont vu, comparé, observé des travaux et des génies divers ; ils ont échangé leurs pensées ; des mots d'une langue ont passé dans une autre ; des aptitudes spéciales ont été reconnues, des préjugés dissipés ; des procédés industriels seront généralisés et modifiés d'après les besoins spéciaux des nations qui les adopteront.

Partout où les hommes sont réunis en masse, à quelque pays, à quelque opinion qu'ils appartiennent, il se produit des aspirations utiles. Après l'exposition, j'ai rencontré des Anglais qui parlaient de fraternité des peuples, des Belges et des Suisses qui s'avisèrent que les autres peuples pouvaient

bien les valoir, et des bourgeois de Rouen qui s'essayaient à tourner des airs de Pierre Dupont.

§ 1^{er}. — ÉVOLUTION HUMAINE.

PHASE D'ACCROISSEMENT.

Cette phase comprend chez l'homme l'enfance, l'adolescence, la puberté ; elle le conduit à la virilité et lui en fait parcourir la période ascendante.

Avant de devenir un instrument social et générateur, l'homme se forme comme organisme et se développe comme individu. C'est la tâche de l'enfance et de l'adolescence. L'homme subit alors les deux crises occasionnées par la dentition ; et les fonctions digestives, qui prennent la plus grande part à son accroissement, s'exercent alors avec plus d'activité qu'elles ne le feront jamais.

Puis, quand l'homme organique est formé, l'homme social et générateur se manifeste. L'individu se rattache à la société par la famille et par des relations multipliées. Et de même que, chez l'enfant, l'éruption des dents avait révélé la prédominance des fonctions digestives, de même l'établissement des règles chez la femme et la sécrétion du sperme chez l'homme annoncent que la scène de la puberté appartient tout entière à l'établissement des fonctions génératrices.

Dans sa virilité, docile aux lois de la Providence, l'homme met au jour un enfant et par cet acte assure pour sa part l'existence de la société future.

A partir de ce moment où il se sera pour ainsi dire doublé, il ne fera plus que décroître.

Arrêtons un instant notre observation sur chacune de ces

étapes franchies par l'homme dans sa virtualité d'expansion.

Dans sa première enfance, des deux résistances que l'homme rencontre pour vivre, l'une, celle de la société, est presque nulle; l'autre, celle du monde extérieur, agit sur sa constitution si faible encore avec plus de force qu'elle ne le fera jamais. Elle s'exerce au dehors de lui par les modificateurs extérieurs, l'air, l'eau et les agents appliqués à la surface du corps, au dedans de lui par les matières ingérées; elle est toute matérielle.

La puissance que peut lui opposer l'enfant est toute organique aussi; les fonctions d'assimilation sont les seules développées à cette époque où la vie peut se définir par ces deux mots : *nutrition* et *sommeil*.

Tandis que son cerveau, ses systèmes nerveux et générateur sont encore endormis, le nouveau-né aspire la vie dans le monde extérieur au moyen d'organes assimilateurs pour ainsi dire insatiables. C'est un poumon qui, dès les premières inspirations, double de volume et devient rosé sous l'influence vivifiante de l'air extérieur; — un cœur dont les larges cavités précipitent un sang vermeil dans des artères turgescents et vigoureux; c'est un tube digestif éminemment contractile et plus long proportionnellement qu'à aucune autre époque de la vie; — un foie très-volumineux; — une perméabilité et une élasticité extrêmes de tous les tissus qui permettent aux éléments fluides de s'introduire dans leurs cellules et aux bouches des vaisseaux d'absorber avec une très-grande puissance.

De là, l'exubérante activité qu'on remarque à cet âge dans les fonctions circulatoires, respiratoires et nutritives; de là aussi, la foudroyante rapidité des maladies qui moissonnent l'enfance.

Si l'homme qui vient de naître était réduit à ses propres forces pour lutter contre tout ce qui menace de le détruire, il succomberait avant d'avoir pu dépasser le terme de la première enfance. Il faut que sa puissance insuffisante agisse

par un bras de levier plus fort ; ce bras de levier, c'est la mère.

C'est elle qui prodigue à l'être délicat auquel elle vient de donner le jour tous les soins qui doivent assurer la conservation de son existence, qui devine les sensations produites sur lui par les objets extérieurs, qui comprend ses cris, qui le met peu à peu en rapport avec les objets en ménageant les transitions, en le préservant des impressions désagréables, en l'entourant de toutes les circonstances favorables à son développement.

La protection de sa mère est tellement indispensable à l'enfant nouveau-né que c'est dans la proportion de 1 sur 3 que meurent, pendant les dix jours qui suivent la naissance, les pauvres petits êtres abandonnés dans les salles des Enfants-Trouvés, tandis que le nombre des décès n'est que de 1 sur 14 parmi les enfants soignés par leurs mères ou confiés, à défaut d'elles, à des nourrices bien portantes. Encore les soins de la mère sont-ils toujours de beaucoup préférables. En ce qui regarde l'allaitement et l'éducation première, je ne saurais donc passer outre sans réfuter l'opinion des novateurs qui proposent d'arracher l'enfant à la mamelle de sa mère pour le remettre entre les mains d'une nourrice, par cette raison que peu de femmes doivent être aptes à élever leurs enfants puisque peu s'en montrent avides. Autant vaudrait dire que peu sont disposées à faire des enfants parce que la plupart n'y éprouvent pas de plaisir ; autant vaudrait dire encore que deux ou trois individus peuvent boire, manger et respirer pour l'humanité tout entière.

L'erreur vient en ceci de ce qu'on ne prend pas garde que l'allaitement et l'éducation première sont des fonctions naturelles inhérentes à l'espèce et non des spécialités de travail social. Et la preuve, c'est que les femmes ont toutes des mamelles qui s'érigent et du lait qui *raye* sous la première pression des lèvres de l'enfant, tandis que toutes n'ont

pas la même aptitude, la même habileté professionnelles, et que ces qualités ne se développent chez elles que par l'habitude du travail.

La crise de la première dentition est si dangereuse que le tiers des enfants qui naissent à une époque donnée meurt avant d'avoir atteint l'âge de vingt-trois mois. Puis, quand cet orage a passé, la vie des enfants est plus assurée et les chances de mortalité se réduisent à la proportion de 1 sur 14.

Pendant la première enfance qui s'étend environ jusqu'à sept ans, l'homme n'a développé que sa vie organique; une révolution profonde va donner le jour à l'être sensible et sociable. C'est la seconde dentition qui substitue aux dents de lait des dents mieux formées et plus grosses cachées jusque-là dans l'épaisseur de l'alvéole. Elle se fait dans le cours d'une année; elle est accompagnée d'accidents de même nature que la première, mais infiniment moins dangereux.

Cette nouvelle révolution opérée, l'âme et le cerveau vivifieront le corps.

La résistance extérieure perd de son action à cette époque de la vie où l'organisme est plus développé et où les tissus sont moins impressionnables. Mais la résistance de la société se produit; il faut que l'enfant commence à acquérir le développement intellectuel qui lui donnera plus tard les moyens de vivre au milieu du monde.

Pour lutter contre les obstacles extérieurs l'aide de la mère n'est plus aussi immédiatement nécessaire à l'enfant que dans les années précédentes; le secours de la famille lui devient au contraire indispensable pour son éducation sociale.

Le canevas d'organisation est jeté; les forces vitales vont être employées à consolider ce qui a été commencé. L'appar-

reil lymphatique, qui versait au milieu des tissus la vie inachevée, modère son action ; — le système artériel, formateur des organes par excellence, augmente au contraire la sienne et fait circuler partout la *chair coulante*, l'élément plastique et sanguin qui remplace l'élément séreux ; — l'action des poumons et de l'estomac prédomine moins qu'avant sur celle des autres organes ; — le système osseux prend beaucoup de force ; — partout ce qui était fragile se solidifie.

D'un autre côté, les organes de relation donnent signe de vie ; le cerveau se développe ; à sa surface se dessinent des éminences et des anfractuosités.

Admiron la marche inflexible de la nature vers son but. L'homme est destiné à vivre d'une vie de relation beaucoup plus étendue que celle des animaux. Aussi tandis que la nature a permis que les petits de ceux-ci pussent courir et chercher leur nourriture aussitôt sortis du ventre de leur mère, elle n'a donné à l'enfant que des sens trop imparfaits et des muscles trop faibles pour que, sans transition, il entrât dans cette vie sociale qui lui sera départie plus tard. Elle a voulu que l'enfant, obligé de recourir à l'aide de ceux qui l'entourent, s'habitât de bonne heure à comprendre qu'il est solidaire de ses semblables ; elle a voulu qu'il fût non-seulement allaité mais encore élevé par sa mère et ensuite par sa famille, tandis qu'entre les petits des animaux et leurs pères et mères tout est fini après les premiers soins donnés.

Pour que l'instinct social se développe chez l'enfant, il est nécessaire qu'il éprouve d'un seul coup l'ensemble des sensations produites par les objets de la nature sans pouvoir analyser aucune d'elles. En effet, si ses facultés pensantes pouvaient être absorbées par un seul objet, l'enfant n'aurait du monde et de la société qu'une notion incomplète et fausse, il ne connaîtrait même pas bien l'objet qu'il aurait vu puisqu'il se serait accoutumé à le considérer détaché des

autres. Privé de points de comparaison et de jugement, l'homme n'aurait de rapports possibles qu'avec une partie de la société.

« Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'origine de nos connaissances, dit Buffon, il est aisé de s'apercevoir que nous ne pouvons en acquérir que par la voie de la comparaison ; ce qui est absolument incomparable est absolument incompréhensible. Dieu est le seul exemple que nous puissions donner ici ; il ne peut être compris parce qu'il ne peut être comparé, mais tout ce qui est susceptible de comparaison, tout ce que nous pouvons apercevoir par des faces différentes, tout ce que nous pouvons considérer relativement, peut toujours être du ressort de nos connaissances. Plus nous aurons de sujets différents, de côtés, de points particuliers sous lesquels nous pourrions envisager notre objet, plus aussi nous aurons de moyens pour le connaître et de facilité à réunir les idées sur lesquelles nous devons fonder notre jugement. »

Dans ce but, le système nerveux de l'enfant est doué d'une mobilité extraordinaire ; les impressions extérieures ne font que l'effleurer en passant sur lui. De tout ce qui affecte les organes des sens, le cerveau n'éprouve qu'une impression confuse, il n'y répond que par des ordres précipités, instinctifs, sans proportion avec les sensations.

Que deviendrait l'enfant à cet âge s'il était abandonné au milieu de la société sans direction, sans famille ? Avec quel bras de levier plus favorable que celui-là, peut-il lutter d'ailleurs contre les éléments disparates de la résistance sociale qui commence à agir contre lui ?

Toutes les impressions, tous les sentiments qui l'affecteront dans sa famille, il les retrouvera plus tard dans la société, centuplés de puissance il est vrai, mais revêtant le même caractère. Dans l'un comme dans l'autre milieu, il éprouvera amitié ou haine, sympathie ou antipathie, attraction ou répulsion. On ne saurait aimer tous les membres de

sa famille par la même raison qu'on ne saurait aimer tous les membres de la société.

Parce qu'un homme est votre père, parce qu'il lui a convenu d'épouser votre mère et de prendre le plaisir de vous procréer, est-ce une raison pour que vous l'aimiez plus qu'un autre si son caractère ne peut déterminer votre entraînement ?

Si, dans la société actuelle, je m'attache plus à un ami qu'à un parent, ce qui me paraît tout naturel, et ce qui semble aux autres une monstruosité, c'est par la raison bien simple que je choisis le premier comme il me plaît et que je prends le second comme il me vient, dans un cercle restreint où l'incessant rapport de nos intérêts fera naître chaque jour une occasion de querelle.

Regardez-y de près, et vous vous convaincrez facilement qu'entre les membres de la famille actuelle, à quelque degré de parenté que ce soit, l'amitié est l'exception, et que, là où cette exception s'est produite, ce n'est pas parce que les gens étaient parents, mais bien quoiqu'ils le fussent.

De ce que la famille actuelle basée sur les rapports artificiels de convenance et de fortune est à détruire, avec toutes les institutions qui soutiennent la société dont elle fait partie, en résulte-t-il qu'il faille anéantir, sous l'autorité monastique d'un système communiste quelconque, la liberté de la famille vraie, rassemblée par un choix spontané, par un amour mutuel, et que ce mode d'association ne soit pas aussi naturel, aussi durable que la société humaine ?

Non certes. Gardons-nous de tirer cette conclusion absurde et d'étouffer la famille sous le poids de la communauté comme l'entendent les Saint-Simoniens et M. Cabet. Et puisque nous sommes amenés à effleurer la question si importante de l'éducation, disons que nous repoussons également tout système exclusif, qu'il soit dirigé par l'État ou par la famille, d'après telle méthode ou d'après telle autre.

Nous ne voulons pas plus pour la société de l'Émile auto-

mate de Jean-Jacques que de l'élève du séminaire, que du disciple de l'université, que du pupille des lycées les plus démocratiques que puissent rêver les gouvernementalistes rouges. De ces modes d'éducation différents, le premier n'aura retiré que le dégoût exclusif d'un précepteur dont il n'aura même pu se débarrasser pendant son premier amour (1); le second, qu'une vénération fanatique pour Grégoire VII ou Ignace de Loyola; le troisième, qu'une admiration sans partage pour Louis-Philippe, Guizot ou l'honorable Cicéron; le quatrième, qu'un enthousiasme féroce à l'endroit de Maximilien de Robespierre et des déesses de la liberté. Aucun de ces hommes ne sera indépendant dans ses opinions; comment le serait-il dans sa personne?

Quoiqu'ils viennent m'assurer que l'État a charge d'âmes, que la fin justifie les moyens, que la statue de la Liberté doit être voilée pour un temps et qu'il faut à tout prix empêcher l'infanticide, je ne confierais pas plus mon enfant au gouvernement de M. Louis Blanc ou de M. Ledru qu'à celui des jésuites ou de l'université, et s'ils veulent m'y forcer, je leur répondrai par la superbe pensée de leur maître Robespierre : « CONTRE LE DESPOTISME, L'INSURRECTION EST LE PLUS SAINT DES DROITS ET LE PLUS SACRÉ DES DEVOIRS. » Peu importe de quelle manière on empoisonne mon enfant, que ce soit avec la strychnine ou l'arsenic, avec l'histoire du père Loriguet ou le programme de l'université, avec le *Contrat social* de Rousseau ou la Déclaration des droits de l'homme, avec le fanatisme religieux ou le chauvinisme *français*; n'est-il

(1) Quoi de plus opposé à la nature, quoi de plus hypocritement tyrannique, de plus ridiculement odieux que la direction que le précepteur d'Émile doit imprimer à ses idées, à ses déterminations, à ses émotions, j'allais dire à sa respiration, à sa vie tout entière? C'est toujours, on le voit, la vieille idée du *gouvernement serviteur* qu'on cherche à nous faire accepter tantôt sous la forme d'un dictateur omnipotent, tantôt sous celle d'un instituteur-valet. Supposez maintenant que ce précepteur fût Jean-Jacques, et jugez un peu, vous qui avez lu les *Confessions*, de la nature des sentiments que ferait naître dans l'âme vierge d'Émile un pareil hypocondriaque!

pas empoisonné d'une façon comme de l'autre ? Est-il moins fatigué , modelé , déprimé , comprimé , pétri et flétri sous l'empreinte d'un maître ? Aura-t-il pu voir, penser, réfléchir et juger un instant par lui-même ? En sera-t-il moins dupe ou coquin , esclave ou tyran , jésuite ou enragé ; et dans tous les cas imagination sans vigueur , âme de boue , poitrine à crachats ?

En instruction, comme en toute chose, je ne me soumetts à aucune autorité, je refuse de suivre un système quelconque, je ne revêts aucun uniforme , aucune livrée ; je m'insurge même contre Jacotot. Je veux que mon enfant se développe librement, qu'il soit son maître, et pour cela qu'il n'étudie une chose que quand il en éprouvera le désir et qu'il pourra la comprendre.

Ce qu'il y a de plus saint au monde, de plus anarchique et de plus recueilli, de plus vagabond et de mieux organisé, c'est la pensée. Personne n'a le droit de diriger une intelligence ou de violenter une conscience ; chacun doit s'instruire soi-même par le procédé qui convient le mieux à son esprit et qu'il connaît mieux que qui que ce soit.

Que l'administration du pays constituée par le libre suffrage de tous n'ait plus à remplir d'autres fonctions que la gérance d'un contrat social juste, qu'elle projette sur toutes les classes un immense dégagement de lumière, qu'elle n'en dérobe aucun rayon ; et laissez faire l'enfant alors ; il ne s'empoisonnera pas plus que le jeune animal quand sa mère cesse de lui choisir ses aliments ; il se dirigera de lui-même vers les bons maîtres et les principes justes avec la même assurance et le même discernement qu'il mettra à éviter les mauvais précepteurs et les idées fausses. N'ayez peur ; si vous êtes réellement socialistes, les petits enfants viendront à vous.

Quand mon enfant apprenait à marcher, je ne l'ai pas emprisonné dans un maillot, je ne l'ai pas mené aux lisières, je ne l'ai pas empêché de mouvoir ses membres ; mainte-

nant qu'il cherche à se diriger à travers les écueils si nombreux de l'océan scientifique, je le laisserai libre également sans m'effrayer davantage.

La crise que l'enfant traverse est une époque de transition entre la vie de famille et la vie de société pendant laquelle ces deux éléments demandent à être également respectés. La vie de famille corrigera les impressions trop rudes que produit tout d'abord la société, et la vie de société contrebalancera à son tour les impressions trop douces et trop égales de la famille.

Interrogez l'enfant ; vous verrez que ce sont bien là ses goûts ; après une journée de collège, il demandera une soirée de famille et le lendemain il recommencera l'alternance.

Quand donc enfin voudra-t-on comprendre qu'en élevant l'enfant chez soi, on en fait un misanthrope, un moine ; qu'en l'internant dans un collège, on le transforme en agioleur, en intrigant, en avocat ou en mouchard ; qu'en le courbant sous une méthode, on l'étrique et le rapetisse ; que toutes ces éducations systématiques vont contre le but de la nature qui veut que l'homme soit à la fois libre et sociable, qu'il ait conscience de son indépendance et aussi des droits de ses semblables.

Jusqu'à ce que nous en soyons arrivés là, les jésuites, les marchands de soupe, les précepteurs particuliers et les *perroquets* des écoles spéciales (comme les appelait Lisfranc) conserveront, de par la loi et les concours, le privilège d'empoisonner la jeunesse studieuse.

L'homme générateur n'a pas encore manifesté son existence.

C'est l'œuvre de la crise de la puberté.

A cette époque, la résistance de l'univers sera à peu près nulle sur l'individu suffisamment développé pour réagir

contre elle. Le système osseux se consolide et fixe la stature, la taille et l'attitude de l'homme ; — les muscles suivent son accroissement, proportionnant leur force motrice à sa résistance. — Avec eux le tissu cellulaire et la peau revêtent la charpente osseuse des formes extérieures qui constitueront la force ou la faiblesse, la beauté ou la laideur. — Les fonctions nutritives enfin s'accomplissent de manière à ce qu'il n'y ait rien de perdu des aliments introduits dans l'économie, car la constitution a besoin d'une assimilation complète, d'un surcroît de vie que l'homme puisse transmettre à un autre être.

En effet, si la résistance extérieure est presque nulle, la résistance sociale va acquérir alors son plus haut degré d'intensité. Voici le moment où il faudra que l'homme acquière une position, où les intérêts de chacun appliqués à ce but se feront une guerre à mort, s'ils ne sont pas régularisés.

Quel bras de levier aidera l'homme à surmonter cette énorme résistance ?

Ce sera encore la famille, mais une famille nouvelle, qu'il doit se former lui-même au lieu de la trouver toute faite comme celle qui avait protégé son enfance.

Voilà le besoin de l'homme pubère. Et, comme à chaque besoin répond un désir, et à chaque désir une force, l'homme aura le désir d'aimer et la force de se reproduire.

Jusqu'alors la nature, la famille et la société ont fait de l'homme un instrument propre à remplir un but social ; il faut maintenant que l'homme rende à chacune des trois ce qu'elle lui a donné :

A la nature qui l'a formé, un nouvel être.

A la famille qui l'a développé, une nouvelle famille.

A la société qui l'a perfectionné, un nouveau membre.

La vie de relation sera modifiée aussi profondément que l'a été la vie organique. L'esprit n'a fait jusqu'alors aucune idée sienne par le jugement ; au moyen de la mémoire, il a réfléchi comme un miroir les rayons de lumière qui lui arri-

vaient de toutes parts ; il n'en a absorbé aucun ; il n'a analysé aucune des impressions que lui apportaient les sens ; il n'a pas comparé , il n'a pas arrêté les ombres, les couleurs et les contours des images.

Il importe maintenant que chaque idée soit étudiée et disséquée, que le raisonnement s'en empare et la suive dans toutes ses conséquences, que chaque détail trouve sa place propre dans le tableau d'ensemble dessiné précédemment.

Les fonctions génératrices enfin se développent et se manifestent à l'extérieur par les deux attributs qui distinguent l'homme de la femme : la voix et la barbe.

La voix de l'homme est devenue puissante ; elle sait prendre toutes les inflexions qu'exigent les divers rapports sociaux ; elle s'adoucit ou s'irrite, implore ou commande ; elle est tour à tour imposante, sévère, douce ou persuasive.

Enfin, la nature appose le sceau sur son œuvre achevée. Certaines parties du visage de l'homme se recouvrent de poils qui donnent à sa physionomie une expression plus mâle et qui sont plantés de façon à compléter l'harmonie du visage selon qu'ils sont rares ou épais, longs ou courts, dirigés dans telle direction ou dans telle autre. Nous sommes en vérité des singes bien peu perfectionnés, nous autres civilisés. Nous nous moquons des Chinois qui se rasent la tête en bulbe de tulipe, des sauvages qui se tatouent et se percent le nez, et nous passons notre vie à nous défigurer du mieux que nous pouvons sous prétexte de corriger la nature. Il y a des gens qui préfèrent les jardins anglais aux paysages des Alpes ; que faire à cela ?

Une ligne de démarcation profonde sépare aussi les sexes au point de vue du caractère, des attributions morales et de l'affectivité.

La jeune fille a quatorze ans, le jeune homme en a seize. L'orage des passions va se déchaîner sur ces deux arbres jumeaux , mais enlacés l'un à l'autre , souples et flexibles, pleins de sève et de vigueur, ils ne seront pas déracinés. La

jeune fille reconnaîtra l'empire de la force ; le jeune homme subira la séduction de la faiblesse, car tous deux ont conscience de l'égale valeur de leurs qualités différentes et savent que leurs destinées, unies par une force supérieure, s'accompliront ensemble sans que l'une domine l'autre.

Au jeune homme l'audace !

A peine sa constitution est-elle solidement établie et ses organes sont-ils achevés que des désirs inconnus jusqu'alors se pressent dans son âme inquiète, qu'un vague besoin d'amour tend toutes ses facultés affectives et que son imagination s'égare dans le vaste champ des illusions. A lui la force, la santé et le bonheur ! A lui la plénitude de la vie dans un corps robuste, avec une âme vierge ! A lui l'avenir et ses lointains horizons, le courage indompté, les généreux sacrifices, les illusions sublimes, l'enthousiasme du beau et du grand, les riantes pensées et les rêves d'amour !! Il appelle les obstacles, il se rit des dangers, il méprise les froides préoccupations de l'égoïsme, les mortels calculs de l'ambition. A lui les amitiés désintéressées et le dévouement jusqu'à la mort !! A lui la jeune fille aux yeux bleus, candide créature, qui rêve aussi d'amour et se sent attirée vers lui.

A la jeune fille la timidité !

Pourquoi fuit-elle ainsi la présence de celui qu'elle aime ? Pourquoi rougit-elle devant lui ? Pourquoi ces pleurs dans ses yeux baissés, ces soupirs qu'elle ne peut étouffer, ces palpitations et ces sanglots ?

C'est que sa vie sexuelle commencera et finira par la douleur ; c'est que ce ne sera jamais sans souffrances, sans maladies, sans grands dangers qu'elle acquerra la constitution de femme et le titre de mère ; c'est qu'elle aime moins impétueusement que le jeune homme.

Si l'homme ne recherchait pas la femme et si celle-ci ne le fuyait pas, ils courraient grand risque de ne jamais se rencontrer. Si l'homme n'était pas fougueux, irrésistible dans ses désirs, si la femme ne savait pas dissimuler les

siens, l'humanité périrait par l'isolement des individus et l'abâtardissement des espèces.

Nous le voyons ; la nature a tout préparé pour qu'à l'union des sexes présidât l'harmonie la plus parfaite. La civilisation s'est-elle associée à ses desseins ? c'est ce que nous allons examiner succinctement.

Le Code civil dit :

Art. 1402. — « L'union conjugale est un véritable contrat synallagmatique par lequel les conjoints s'obligent à se donner mutuellement et à *faire* ce qui est l'objet du mariage. »

Art. 1408. — « Or, quatre conditions sont nécessaires à la validité d'une convention : le consentement de la partie qui s'oblige. — Sa validité pour contracter. — *Un objet certain* qui forme la matière de l'engagement. — Une cause licite dans l'obligation. »

En résumé, la société entend donc que, dans tout mariage, chacun des époux soit consentant, apte à contracter, et capable de remplir l'objet de sa convention. Or, quelles garanties prend-elle pour que sa volonté soit accomplie sur tous ces points ?

Pour qu'à ses yeux l'individu soit capable de consentement, il lui suffit qu'il ne soit pas interdit comme fou ; — pour qu'il soit apte à contracter, il lui suffit qu'il ait le consentement de ses parents ou qu'il soit majeur et qu'il leur ait fait trois sommations respectueuses ; — pour qu'il soit capable de remplir l'objet certain de sa convention, il lui suffit enfin qu'il ne soit pas atteint d'une cause d'impuissance tellement manifeste qu'on ne puisse la révoquer en doute.

Quand ces conditions sont remplies, le notaire dresse un contrat que signent les conjoints et leurs parents ; le maire embrasse la fiancée, le curé fait descendre sur l'heureux couple la bénédiction du ciel, et les amis font la noce. Moyennant quoi, la société se déclare satisfaite. Et voilà deux

être unis tant bien que mal pour leur vie durant, autant dire, car, pour faire annuler le contrat, il faut qu'ils se trouvent dans certaines conditions très-rares et encore prévues par la loi ; il faut de plus qu'ils aient recours à la justice des tribunaux toujours coûteuse, procédurière et partielle, qu'ils bravent l'éclat du scandale, et qu'ils se condamnent pour le reste de leurs jours aux douceurs du célibat. .

De quelque manière qu'on l'envisage, cette législation est absurde (1).

— Elle est insuffisante au point de vue de la civilisation.

Qu'est-ce, en effet, que le mariage civilisé ? Un contrat dans lequel les parties qui s'engagent prennent principalement en considération leur état de fortune et ne regardent que comme très-accessoire ce qui réellement forme la *matière de l'engagement*, c'est-à-dire l'harmonie de constitutions et de caractères entre les conjoints.

Dans l'esprit d'un pareil contrat, qu'importe qu'un homme vieux, impuissant ou interdit soit uni à une fille jeune, belle et intelligente ? Qu'importe, si d'un pareil accouplement naissent des enfants malingres, idiots ou rachitiques, pourvu qu'il y ait égalité entre les deux fortunes qui s'épousent ? Il ne s'agit là que d'établir une balance entre le doit et l'avoir, de faire une vérification de titres des propriétés, maisons, rentes, fermages, numéraire, actions, valeurs mobilières, places, sinécures, appointements, emplois et honneurs de part et d'autre.

Voilà ce qu'aurait dû spécifier et régler le Code civil. Il fallait que nos jurisconsultes fussent aussi logiques que ceux de la féodalité (2) et fermassent la porte aux mariages

(1) M. Proudhon ne la trouve cependant pas assez restrictive. — Aberration incroyable !! l'homme qui exagère la liberté jusqu'à l'anarchie, voudrait qu'on claustrât la femme.

(2) « La religion, les lois, le mariage étaient les privilèges des hommes libres et, dans les commencements, des seuls nobles, dit Proudhon. L'esclave et le plébéien ne formaient pas de famille ; leurs enfants étaient considérés comme le croit des animaux. »

d'inclination, et aux mésalliances de toutes sortes au moyen desquelles la nature outragée proteste chaque jour contre l'absurdité du mariage civilisé.

— Elle est de tout point contraire à la nature.

Qu'est-ce en effet que l'union naturelle des sexes? Un rapport libre dans lequel la principale préoccupation des parties qui s'engagent d'elles-mêmes est de se choisir par sympathie et d'harmoniser leurs facultés physiques, morales et intellectuelles, afin d'atteindre le but que se propose la nature dans la fonction génératrice?

Or, qu'importent à une pareille union les préjugés et les positions artificielles créées par la société? Et à quoi servira la loi civile sinon à fausser et à contrarier la loi naturelle?

La législation matrimoniale est donc, comme toutes les autres, complètement opposée à la loi divine; de là dualisme, tiraillement, lutte perpétuelle dans la famille comme dans la société. De là nécessité de se décider ici, comme en toute matière, pour l'autorité absolue ou pour la liberté absolue, pour le mariage féodal ou pour l'union naturelle.

Ou il est bon d'enchaîner pour toute leur vie deux individus l'un à l'autre de par l'autorité sociale; et alors il faut qu'il n'y ait entre eux ni possibilité de divorce, ni possibilité de séparation de corps et de biens.

Ou il vaut mieux que ces deux individus ne demeurent ensemble qu'autant qu'ils se conviendront; et alors toute législation relative au mariage doit être supprimée.

Choisissons :

Voilà deux êtres qui se sont unis par attraction, sympathie, inclination réciproque; nulle influence étrangère, nulle préoccupation de fortune ne vient déranger leurs bons rapports. Est-ce le contrat de mariage qui les maintient unis? — Et s'il ne sert pas à cela, à quoi sert-il?

En voici deux autres, au contraire, dont l'union a été l'objet d'un marché, qu'on a associés sans consulter leurs

caractères et leurs goûts. Au bout d'un certain temps de rapports forcés, ces deux êtres se deviennent réciproquement insupportables. Je le demande, le contrat de mariage, quoique dûment paraphé, béni et aspergé, pourra-t-il rétablir l'harmonie entre eux? — Et s'il ne sert pas à cela, à quoi sert-il?

Quand l'union de deux êtres humains n'est plus sanctionnée par une affection réciproque, la société qui les force à cohabiter est odieuse et coupable; cette absurde contrainte qu'elle leur impose, voilà la promiscuité dégradante qui amène forcément les querelles de famille, l'esclavage de la femme, l'hypocrisie, l'adultère, les trafics honteux, les duels, la prostitution et l'emprisonnement. Et puis, cette même société, cette société impunément impudique qui a commis le crime, condamne M^{me} Lafarge à la reclusion perpétuelle!!

Mais j'entends d'ici les Malthusiens, les entreteneurs s'écrier : Si l'on supprime tout contrat de mariage, la société restera désarmée contre la licence, la débauche, la promiscuité des sexes et l'abandon des enfants; elle périra.

Pauvre société! depuis combien de temps elle aurait rendu le dernier soupir, dites, repus de Louis-Philippe, si elle avait dû être étouffée par la lubrique orgie!!

Étrange temps que le nôtre! On ne saurait se passer, pour se marier, de l'autorisation du gouvernement, et l'on fait tous les jours des révolutions pour renverser le gouvernement!!

Se sépare-t-on donc par pur caprice lorsqu'on s'est marié par inclination, qu'on a des enfants, une position dans le monde; lorsqu'on sert de lien à deux familles et qu'on se préoccupe un peu de l'opinion publique? Voit-on que les mariages se défassent tous les jours dans les pays où le divorce est permis : en Prusse, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Russie, chez les nations slaves, en Suède, en Moldo-Valachie, en Suisse, aux États-Unis, dans une

grande partie de l'Autriche ? Avant qu'on en vienne à une pareille extrémité, ne faut-il pas que la vie commune soit devenue assez intolérable pour qu'on passe par-dessus tous les malheurs d'une séparation ? Et si, dès à présent, il est si rare de voir des ménages se diviser sans raisons extrêmement sérieuses, ne le deviendra-t-il pas bien plus encore dans une société établie sur des bases égalitaires, où il n'y aura ni privilège ni misère à maintenir, par l'alliance, dans les mêmes familles ? — Enfin, dans les cas très-exceptionnels où il sera de toute nécessité qu'une séparation ait lieu, n'est-il pas préférable qu'elle puisse se faire librement, amialement et sans intervention sociale, que difficilement, scandaleusement, avec l'aide de la procédure, aux sifflets stridents de la calomnie et du sarcasme ?

Et les enfants, direz-vous ? Vous voilà bien embarrassés pour peu de chose, propriétaires. D'abord, est-il supposable qu'il se trouve beaucoup de mères assez dénaturées pour abandonner leurs enfants avant l'âge de sept ans, alors que pour elles l'amour maternel est la passion la plus impérieuse ? Et cet âge une fois atteint, n'est-il pas préférable de voir l'enfant confié à une société vivant sous le régime des contrats équitables, répandant partout les moyens d'instruction et de bien-être, qu'à une famille désunie où il prendra un caractère sombre, des leçons de haine et de mensonge ?

La principale préoccupation des parents est d'assurer l'avenir de leurs enfants dans notre société où les positions ne s'obtiennent que par la fortune et l'instruction transmises par héritage. Mais cette transmission injuste, puisqu'elle conserve dans les familles des biens non acquis par le travail, disparaîtra forcément, comme la propriété, dès que l'entretien du bien-être ne pourra être dû qu'au renouvellement continu du travail. Alors les enfants dont les parents se seront quittés se trouveront au point de vue de la position sociale dans le même cas que tous les autres ; ils devront la demander à leurs bras ou à leur intelligence.

Vous vous préoccupez beaucoup aussi du sort de l'époux qui aimerait encore celui qui l'abandonne. Eh bien ! pour l'être délaissé, vaut-il mieux habiter sous le même toit que celui qui le repousse, que de s'en séparer et de vivre libre dans une société qui satisfera à tous ses besoins, parce qu'elle fera valoir toutes ses facultés. Ce qui fait que des ménages aussi mal assortis peuvent tenir, c'est trop souvent l'incertitude du lendemain pour celui des deux conjoints dont les moyens d'existence sont entre les mains de l'autre.

Et maintenant, que j'ai établi que l'ordre d'une société juste ne saurait souffrir de la liberté amoureuse, personne ne contestera que, pour le développement, la beauté et la santé de l'espèce, cette liberté ne soit préférable au système restrictif de la civilisation.

Si une société pouvait être assez stupidement morale pour se renouveler exclusivement d'après les conventions et les convenances actuelles, si la loi de la nature ne formait pas chaque jour dans son sein, et en dépit de la loi humaine, des unions antihiérarchiques, au bout de trois ou quatre générations, cette société serait perdue. Isolée des autres, ne confondant pas ses types différents, elle ne procréerait que des industriels idiots, des savants fiévreux ou des artistes épileptiques.

Avec l'union libre, au contraire, le croisement étant incessant et toujours déterminé par l'attraction naturelle, l'espèce ne peut que croître en force, en beauté et en intelligence.

Toute institution par laquelle la société s'oppose à la liberté absolue des unions sexuelles est une révolte folle contre l'ordre naturel. Le mariage actuel, étant une de ces institutions, doit absolument disparaître.

Pourquoi Saint-Simon et Fourier, après avoir fait une si admirable critique de l'intervention de la société actuelle dans les rapports des sexes, n'ont-ils pas tiré de cette négation l'affirmation radicale qu'elle commande ; l'anarchie ?

Pourquoi ont-ils substitué à l'autorité de l'état civil et de l'Eglise, le premier, les classifications et divisions phalanstériennes amoureuses, et le second l'autorité absolue et vexatoire du couple-prêtre? A quoi bon tout cela? Pourquoi du gouvernement encore? La liberté ne comporte-t-elle pas la faculté même de réglementation pour ceux qui seraient tentés d'en vouloir? Ne comprend-elle pas, ne respecte-t-elle pas tous les modes de manifestation de la personnalité humaine? Habitons-nous donc à l'aimer sans masque et sans entraves, telle qu'elle est enfin, grande, ardente et féconde, mais échevelée, sauvage, indomptable!!

Toute législation matrimoniale déchirée, la terre ne cessera pas de tourner sur son axe et la société de conserver son pivot. Les hommes de l'Occident, naturellement monogames, ne profiteront pas de cette occasion pour élever des sérails; les curés diminueront sans doute le personnel féminin de leurs maisons; les banquiers ne trouveront plus à acheter de jeunes filles; les séparations, pour être plus faciles et moins hypocrites, n'en seront ni plus fréquentes ni moins motivées; les tribunaux n'entasseront plus des dossiers Léotade, Contrafatto, du Sablon, Bocarmé; l'on ne verra plus le soir, à l'entrée d'allées ténébreuses, de malheureuses filles du peuple balayer de leurs robes de soie la fange du ruisseau; la femme sera libre et l'égale de l'homme, comme elle doit l'être, dans la vie privée et dans la vie publique. Je demande où sera le mal?

PHASE DE DÉCROISSANCE.

L'homme est arrivé à l'apogée de sa force; dès lors, il meurt chaque jour en détail, employant à décroître trente ou quarante années, le même temps qu'il a mis à s'accroître, perdant successivement de puissance vitale et de virtualité tout ce qu'il avait successivement gagné. C'est

ainsi que le volume du corps diminue, que les cheveux grisonnent, que les excès et les fatigues ne sont plus aussi facilement supportés et que les maladies deviennent plus graves que dans les âges précédents.

Les phénomènes critiques qui avaient formé relief sur la constitution de l'homme pendant son accroissement se dessineront en creux pendant la décroissance et, en même temps qu'une crise aura lieu, une fonction disparaîtra.

Cette disparition des fonctions se fera dans un ordre inverse à celui qui avait signalé leur apparition, les dernières développées cessant les premières de se manifester. De sorte qu'on pourrait dire que la seconde phase de la vie de l'homme est le moule de la première.

Le mouvement de décroissance s'annonce chez la femme par la suppression des règles qui s'accompagne de beaucoup de dangers et qu'on appelle l'époque critique. Du moment, en effet, que la femme ne saurait plus concevoir et engendrer, cet afflux sanguin devient inutile puisqu'il n'avait lieu auparavant que pour pouvoir être réservé pendant la grossesse et servir au développement de l'enfant.

L'homme cesse aussi d'être prolifique, mais cette crise s'opère chez lui beaucoup plus lentement que chez la femme et ne s'accompagne pas de dangers aussi immédiats. Il faut cependant qu'elle se fasse, car l'homme ne peut rester productif quand la femme cesse de concevoir. La nature se serait montrée bien imprévoyante, d'ailleurs, si elle avait permis que nous fussions aptes à engendrer alors que nous n'aurions plus assez d'années à vivre pour élever nos enfants.

C'est de quarante à cinquante ans, plus tôt ou plus tard selon les individus, que commence dans nos climats l'âge de retour. Depuis cette époque jusqu'à la vieillesse, l'homme voit diminuer avec ses chances de longévité l'étendue, l'ordre et la portée de ses désirs. Entre l'homme et la femme, les rapports deviennent moins affectueux, moins fréquents; la vie sociale est de nouveau étouffée, comme avant la virilité,

par la vie individuelle. Le cercle des connaissances et des occupations se resserre, les poursuites idéales font place à des conceptions positives. L'homme se sent pressé de jouir à lui tout seul ; l'ambition, l'égoïsme, l'avarice sordide se substituent aux épanchements de l'amour et de l'amitié. Le goût des voyages lointains, les impulsions du dévouement et de la passion sont dominés par les goûts sédentaires, les calculs de jouissance et de bien-être immédiats. L'homme s'isole de l'humanité.

Voici venir la vieillesse, et dans le vieillard nous retrouvons l'enfant, comme dans le mort nous avons saisi le vif.

Arrivé à ce dernier terme de la vie, l'homme perd d'abord complètement l'usage de ses fonctions génératrices ; l'enfant ne l'a acquis qu'après celui de toutes les autres. Puis, les facultés affectives et intellectuelles disparaissent à leur tour. Le vieillard n'a bientôt plus d'affections ni de haines ; indifférent à tout ce qui se passe autour de lui, il ne lui reste comme à l'enfant, comme aux animaux presque, qu'une sorte d'instinct qui lui fait rechercher les gens qui le soignent et qui s'effraye de la vue de toute personne ou de tout objet auquel il n'est plus accoutumé ; à peine se rappelle-t-il les enfants qu'il a élevés. Comme l'enfant enfin, le vieillard devient incapable de travail social ; il ne lui reste plus que la mémoire qui cherche la vie dans le souvenir du passé, comme elle la cherchait pendant l'enfance dans l'explication de l'avenir.

Les fonctions digestives survivent à toutes les autres comme elles avaient paru avant elles ; elles occupent seules la scène aux premières et aux dernières heures de la vie, s'exerçant d'une manière restreinte à l'une comme à l'autre de ces époques ; enfin les dents qui manquent à l'enfant nouveau-né manquent aussi au vieillard décrépiti. La mort moissonne la vieillesse comme l'enfance, et il suffit de jeter un coup d'œil sur les registres des hôpitaux de vieillards et

d'enfants pour s'assurer qu'ils sont emportés par des maladies tout à fait analogues.

Comme l'exprime avec justesse le langage du monde, l'homme est retombé *en enfance*. Est-ce à dire que le vieillard soit devenu inutile à la société et qu'il ne faille pas en prendre soin ? Soutenir une pareille absurdité, ce serait dire qu'on ne doit pas élever les enfants parce qu'ils ne sont pas encore utiles. L'histoire de la vie des vieillards est une leçon profitable à notre expérience. Le vieillard et l'enfant se recherchent et se complètent ; à l'un comme à l'autre nous devons protection et amour. Le premier est utile à la société par son passé ; le second par son avenir.

L'homme finit comme il avait commencé, « sans en avoir conscience ; » la mort naturelle n'est pas plus douloureuse que la naissance, et les mêmes cris, les mêmes mouvements qu'exécute instinctivement le fœtus dans le ventre de la mère, le vieillard les fait avant de mourir.

§ 2. — ÉVOLUTION SOCIALE.

Pour retracer complètement le mouvement d'évolution sociale, il faudrait prendre un peuple depuis son apparition sur la scène du monde et le suivre dans tous ses développements jusqu'à sa disparition ; ce serait faire une véritable histoire philosophique. Mais un travail comme celui-ci, entrepris sous la pression des événements et des idées du jour, a pour but l'exposé succinct d'une analogie utile à établir et non une recherche historique détaillée. Je ne ferai donc que de rares emprunts aux événements historiques, lorsque j'aurai besoin de rendre ma pensée plus claire et, pour ainsi dire, plus tangible.

.
.
.

Une société naît; elle va s'accroître, puis décroître et mourir, et, pendant sa vie, elle atteindra le but de la Providence, qui est de reproduire par elle des sociétés qui vivront et mourront à leur tour.

Au point de vue de la vie générale de l'humanité, une société n'est donc autre chose qu'un individu, un moyen de jonction entre deux autres sociétés; la société romaine, par exemple, un pont jeté entre la Grèce et le moyen âge.

C'était sous l'influence de cette pensée et l'esprit détaché de tout sentiment patriotique égoïste que Volney s'écriait :

« Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints !! C'est vous que j'invoque, c'est à vous que j'adresse ma prière !! Oui, tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme de mille sentiments et de mille pensées. Combien d'utiles sentiments, de réflexions touchantes et fortes n'offrez-vous pas à l'esprit de qui sait vous consulter ! C'est vous qui, lorsque la terre entière asservie se taisait devant les tyrans, proclamiez déjà les vérités qu'ils détestent, et qui, confondant la dépouille des rois avec celle du dernier esclave, attestiez le saint dogme de l'Égalité !! »

.

PHASE D'ACCROISSEMENT.

Le premier besoin, le premier motif d'action d'une société naissante est d'établir solidement sa nationalité menacée tous les jours à l'extérieur, par ses voisins, à l'intérieur par les partis qui la divisent.

Pour elle, comme pour l'enfant, la résistance extérieure est ce qu'il y a de plus à craindre ; elle est placée dans la terrible nécessité de vaincre constamment, et pour cela de rassembler toutes ses forces, toutes ses énergies pour les opposer aux ennemis du dehors.

Sûrement guidés par cet instinct conservateur, les membres de cette société tous les jours et de toutes parts contestée conviennent tacitement de remettre tous leurs droits entre les mains du plus fort, du plus hardi ou du plus rusé d'entre eux. Le roi est tout; chef de la magistrature, de l'armée, de la religion surtout, il divise et parque ses sujets comme il lui convient; entouré d'une aristocratie puissante, il se rend facilement maître des résistances intestines que cherchent à lui susciter les partis. Un glaive et un tyran, voilà toute la théorie et toute la juridiction sociales; le despotisme du plus fort, tel est le levier que la société nouvelle emploie pour vaincre ses aînées.

D'ailleurs, de ce qui constitue l'existence intellectuelle et universelle d'une nation, législation, sciences, industrie, commerce, beaux-arts, rien n'existe encore dans la cité nouvelle. Ses habitants savent vaincre, rançonner, un peu cultiver la terre; ils élèvent des temples au Dieu du vol, *Jovi prædatori*.

Ainsi commencèrent, entre toutes les autres, la puissance romaine dans l'antiquité et la puissance franque dans des temps plus rapprochés de nous.

A la vigueur indomptée des aventuriers compagnons de Romulus ou des barbares couverts de peaux qui élevèrent Clovis sur le pavois, tous les moyens sont bons.

Romulus peut tuer son frère et périr ensuite lui-même frappé au milieu d'un orage par une main inconnue; Tarquin le Superbe peut assassiner son beau-père, Brutus sacrifier ses enfants : le peuple romain ne s'émeut pas pour si peu comme il le fera plus tard. Peu scrupuleux dans le choix des moyens qui le conduiront à son but, il utilise également les dévouements sublimes, les mesquines intrigues et les trahisons infâmes. Il a besoin de femmes; il enlève celles des Sabins et, lorsque ceux-ci viennent les lui redemander, il les incorpore à la cité romaine. Albe-la-Longue, Gabies lui sont livrées par deux trahisons et par la victoire

des Horaces en combat singulier. Les antiques dévouements des Brutus, des Coclès, des Scævola, les supplications d'une femme à Coriolan établissent définitivement la domination romaine sur les Étrusques, les Latins, les Èques et les Volsques, en même temps que la création successive des consuls, des décemvirs, des dictateurs, des tribuns, assure à l'intérieur les garanties de justice les plus urgentes, celles qui peuvent être décrétées entre deux batailles.

De même pour les Francs. Que leur importe que Clovis assassine les princes de sa famille, et qu'il embrasse le catholicisme, pourvu qu'il soit vainqueur à Tolbiac et à Vouillé et qu'il constitue sous un seul sceptre la première ébauche de l'unité territoriale franque? Que les maires du palais s'emparent de la couronne tombée aux mains débiles des derniers Mérovingiens, qu'importe encore, pourvu que le nom de Charlemagne et de la nation qu'il conduit soit répété par tous les échos de l'empire d'Occident? Que la Neustrie et l'Austrasie s'agitent dans une lutte atroce, interminable, que leurs princes se crèvent les yeux et s'écartèlent, que Frédégonde et Brunehaut exercent sur eux leurs farouches représailles, qu'importe encore, pourvu que l'unité monarchique et territoriale s'affirme d'une manière stable sous les Capétiens?

Le peuple nouveau-venu a fait reconnaître sa nationalité; ses frontières sont respectées par ses voisins; son existence n'est plus menacée chaque jour par des invasions armées.

Cette nouvelle phase commence à Rome avec les guerres puniques. La guerre de conquête va se substituer à la guerre de défense et revêtir un caractère d'ambition et de violence aggressive qu'elle n'avait pas eu jusqu'ici. Rome va conquérir l'Afrique carthaginoise, piller Tarente et Syracuse, soumettre l'Asie Mineure, la Grèce, l'Espagne et la Gaule.

Mais en même temps qu'elle diminue à l'extérieur, la ré-

sistance augmente au dedans. Comprimée jusqu'alors sous un joug de fer, la vie sociale se révèle par les agitations du Forum. Les existences déclassées se comptent, se réunissent et s'entendent pour réclamer des droits trop longtemps méconnus. Pressé par un besoin impérieux d'égalité et de justice, le peuple n'a encore exactement conscience ni de l'une ni de l'autre, il demande des réformes incomplètes, il obtient une foule de lois agraires, la dictature, des vengeances personnelles, des proscriptions, des distributions de blé; l'aumône du sang et du pain. C'est l'époque du tribunat des Gracques, protestation sublime de la misère plébéienne contre l'orgueil patricien; c'est la guerre sociale italienne, revendication du droit de cité par tout un peuple traité en pays conquis; ce sont les luttes formidables de Spartacus, l'esclave; de Catilina, l'anarchiste; de Brutus et de Cassius qu'on appela les derniers Romains.

Les ambitieux savent aussi qu'en de pareils temps, le pouvoir devient le partage de celui qui sait tromper les masses, qu'on ne peut s'en emparer que par leurs suffrages et non plus par droit de naissance. Ainsi deviennent possibles les rivalités sanglantes, les dictatures et les représailles exercées par le plébéien Marius et par l'heureux Sylla, la compétition de Pompée et de César, celle d'Antoine et d'Octave.

Un pas encore, et nous voici à l'empire.

A cette époque, les mœurs simples et presque sauvages des premiers Romains ont fait place à des coutumes moins sévères, au goût du luxe et des richesses rapporté de Carthage et de l'Asie par leurs superbes vainqueurs. Nous n'en sommes plus au temps où une monnaie de cuivre grossière suffisait à toutes les transactions, où l'on ne comptait que trois divisions dans le jour, où l'on marquait le changement de l'année par un clou planté solennellement dans les murs du temple de Jupiter. Au commencement des guerres puniques, la nécessité a fait créer une marine qui peut lutter avantageusement contre celle de Carthage. Les plus puis-

sants rois de la terre sont trainés en triomphe derrière les chars des généraux victorieux. Le commerce et l'industrie se développent. Les représentations théâtrales, les combats de gladiateurs et l'art de la médecine sont introduits à Rome; le goût de la peinture est rapporté de Tarente, Corinthe et Syracuse avec les tableaux des grands maîtres. La langue s'épure. Ennius et Plaute écrivent leurs comédies, Térence paraît, et les plus illustres guerriers de son temps, les Scipion, ne sont pas, dit-on, étrangers à ses pièces.

Un pas encore, et c'est le siècle d'Auguste.

Où trouver un autre exemple d'accroissement aussi prodigieusement rapide que celui du peuple romain à cette période de son histoire?

Le peuple dont nous avons suivi l'évolution a atteint son plus haut degré de développement; sa domination est établie partout où il a porté ses armes. Son empire unitaire, immense, est borné au nord par le Rhin et le Danube, à l'est par l'Euphrate, au sud par la Péninsule arabique, le Nil et l'Atlas, à l'ouest par l'Atlantique. C'est l'univers romain sous Auguste et les douze Césars, alors que les barbares ne font encore que s'essayer à l'invasion.

Dans la vie des peuples comme dans celle des individus, il y a une époque où les forces composantes et les forces décomposantes sont moins inégales qu'elles ne le furent ou ne le seront jamais. C'est le moment de leur apogée. Est-ce à dire qu'alors il y ait réellement équilibre entre l'action et la réaction comme le voulait Bichat? Non, toujours une de ces forces l'emporte sur l'autre et il n'y a jamais immobilité : l'apogée n'est qu'une ligne.

Si ce n'est plus pour Rome le temps des grandes conquêtes de la République, si nous sommes également éloignés des désastres de la décadence, il y a encore annexion de territoires nouveaux et déjà aussi commencement d'invasion.

Si c'est un résumé des développements précédents, c'est également un prologue de la dissolution qui va suivre; si la plus grande partie des États tributaires est maintenue sous la domination de Rome, quelques-uns commencent à secouer le joug.

Si Rome ne peut plus s'agrandir, il lui devient tous les jours plus difficile de conserver ses conquêtes, et la résistance intérieure acquiert une intensité très-grande; les prétoriens sont tout-puissants, les peuples conquis rebelles, et le peuple-roi difficile à satisfaire.

Une centralisation administrative puissante devient indispensable pour maintenir, reliées entre elles, les parties si diverses de l'empire; c'est à quoi vont tendre tous les efforts des Césars. Auguste unifie l'administration, fait opérer un recensement et une division des classes, établit des douanes, des impôts et des taxes. De la Méditerranée au Danube, de la mer Noire à la muraille Calédonienne, les cent millions de sujets de l'empereur Claude obéissent aux mêmes lois. Un vaste réseau de routes dont la solidité et la belle disposition excitent encore aujourd'hui notre étonnement portent les forces militaires aux frontières de l'empire et rapportent à son centre toutes les richesses du monde tributaire : les blés de Sicile et d'Afrique, les trésors de l'Asie, les objets d'art de la Grèce, les bois, les vins, les métaux de l'Espagne et de la Gaule, les impôts de partout. Des aqueducs, des constructions, des monuments gigantesques apprennent aux peuples le génie militaire, le nom et la grandeur de la nation pour laquelle ils travaillent. En même temps, de nouveaux besoins intellectuels se révèlent par l'éclat dont brillent les lettres, les sciences et les arts.

Mais voici que du sein de cet empire développé dans toute sa puissance vont surgir de nouveaux empires. C'est l'époque de la reproduction.

Si le peuple conquérant donne des lois à ceux qu'il a vaincus, s'il les domine par la force, s'il les contient, malgré

leur nombre, leurs résistances, leurs origines et leurs génies différents, par ses armées, par ses impôts, par ses gouverneurs civils et militaires, il subit d'autre part leur ascendant civilisateur. Leurs sciences, leurs arts, leurs coutumes, leurs chefs-d'œuvre deviennent les siens ; il fait échange de sa supériorité physique contre la supériorité intellectuelle des autres. Cette union qui n'avait pu s'établir que par le glaive, l'oppression et l'ascendant uniquement militaire d'un peuple, elle se légitimera et se naturalisera, pour ainsi dire, plus tard, par la pénétration réciproque et insensible d'une nation dans l'autre, par le croisement des races, la transfusion du sang et des mœurs.

C'est l'union de la Grèce et de l'Asie avec Rome produisant toutes les nationalités modernes. Si Rome a envoyé ses proconsuls en Sicile, en Grèce, en Asie Mineure, en Afrique, elle en a rapporté les combats du Cirque, la Minerve de Phidias, le quadriges de Lysippe, les richesses d'Antiochus, le goût de l'architecture, des bibliothèques, de la médecine, de l'éloquence et de la philosophie ; la tradition grecque inspire Virgile, Horace, Ovide et tous les poètes du second siècle littéraire.

Si l'Espagne et le Portugal, nations puissantes sous Emmanuel le Fortuné, Ferdinand le Catholique et Charles-Quint soumettent les Indes et les deux Amériques par des guerres d'iniquité, si elles les dépouillent de leurs terres et de leurs trésors, si elles brûlent des rois, égorgent des peuples et souillent les pages de leur histoire des atrocités commises par Fernand Cortez, Pizarre, Cabral et Albuquerque, elles apportent en revanche la civilisation et les lumières de l'Occident aux empires qu'elles fondent, et qui plus tard se soustrairont à leur autorité.

Si, au commencement du ^{xvii}^e siècle, l'Angleterre a pu planter par la force les tentes de ses émigrants sur les rivages du nouveau monde, elle a été dépossédée à la fin du ^{xviii}^e par le génie de la liberté et par la République

de l'Union. — Si maintenant, elle domine en souveraine sur les Indes soumises par les crimes des lords Clive et Warren-Hastings et par les exactions de ses *magnifiques* marchands, cette domination commence à lui devenir si onéreuse que beaucoup de bons esprits proposent de renoncer à l'entretien des colonies. Qui peut prévoir le changement d'équilibre que produiront dans le monde la décadence de l'Angleterre et la dislocation prochaine de l'empire des Indes?

PHASE DE DÉCROISSANCE.

L'apogée d'une nation ne dure pas; c'est un état de transition au moyen duquel se résume et se constate la puissance de développement qui a précédé. Après l'âge mûr, la vieillesse; après l'empire du monde, la décadence. Après la France républicaine et impériale, la France de la restauration et de Louis-Philippe; après Alexandre, Persée; après Auguste, Augustule; après Napoléon, Louis-Bonaparte. C'est le bouquet du feu d'artifice, quelques secondes avant la fin.

Comme l'homme, la société a contracté alliance et s'est reproduite; dès lors, elle va décroître chaque jour; ses diverses parties constituantes se dissocieront dans un ordre inverse à celui dans lequel elles étaient venues s'annexer au noyau d'organisation première.

Comme le fruit se détache de l'arbre après la maturité, comme l'enfant s'isole de la famille quand il peut suffire à ses besoins, ainsi les peuples asservis au système colonisateur de la métropole vont chercher à se créer une existence indépendante. Haletante, épuisée par les guerres continuelles qu'il lui faut soutenir, Rome ne peut toujours vaincre; les échecs partiels qu'elle subit sous les premiers Césars contre les Parthes et les Germains encouragent les nations tribu-

taires au soulèvement et les barbares à l'invasion ; le défaut de la cuirasse a été découvert ; Commode est le premier empereur qui achète la paix des hommes du Nord.

A partir de cette époque, les barbares débordent de toutes parts. Sous le pouvoir anarchique et sans cesse disputé des princes syriens et des usurpateurs militaires, ils ravagent l'Égypte, les Gaules et l'Asie Mineure. Les efforts gigantesques d'Aurélius, de Probus, de Dioclétien, de Constantin, de Julien l'Apostat et de Jovien ne parviennent à contenir que pour un instant cet océan de vagues humaines qui vient battre avec furie les frontières de l'empire.

Mille peuples différents d'origine, de costumes et d'instincts se sont donné rendez-vous pour se disputer les dépouilles de ce grand corps qui se disloque de partout. En échange des lumières qu'ils vont en recevoir, ils communiqueront aux peuples de l'empire épuisés leur force et leur vigueur sauvages. Rien ne sera perdu dans ce croisement de races d'où la nature, toujours économe de forces, fera sortir des peuples nouveaux.

Théodose le Grand est le dernier empereur qui conserve sa domination intacte en refoulant les barbares au delà du Danube.

Après lui, rien ne peut conjurer l'orage envahisseur. Suèves, Alains, Vandales, Huns et Bourguignons se précipitent sur le monde romain malgré la résistance désespérée que leur opposent Stilicon, Aëtius et quelques chefs barbares, leurs alliés inconstants. Trois fois la ville éternelle est mise à feu et à sang. La puissance hunnique qui avait grandi comme un météore vient éclater à ses portes comme un coup de tonnerre, comme un fléau de Dieu ; Théodoric s'établit en Italie, Ataulf en Espagne, Genséric en Afrique.

Enfin l'empire d'Occident disparaît sous Augustule. Cette mort qui succédait à une longue agonie fut à peine aperçue et n'occasionna pas de perturbation parmi les peuples

qu'avait amenés l'invasion. « Le voyage d'invasion des barbares, dit Ad. Blanqui, a duré plus de cent ans; les pères étaient partis, les fils seuls arrivèrent. »

Quant à l'empire d'Orient, si sa dissolution est retardée par les exploits de Bélisaire, par l'éclat du règne de Justinien, par l'administration vigilante de l'impératrice Irène, il succombera aussi, après avoir passé par les dynasties du Bas-Empire, par les Héraclides, les Comnènes et les Paléologues qui le perdent pied à pied contre les Perses et les Musulmans conduits par Chosroès et Tamerlan; et l'an 1453, Constantinople, la reine de l'Orient, sera prise par Mahomet II.

Cette dissolution organique de l'empire romain sous les efforts des barbares était préparée depuis longtemps déjà par la décomposition de la hiérarchie et de la religion qui assuraient son unité, décomposition opérée par l'anarchie intérieure et par la puissance de deux dogmes nouveaux, le Christianisme adopté par les barbares d'Occident, et le Mahométisme, cri de ralliement des barbares d'Orient.

Depuis l'établissement de l'empire, les Césars avaient pris à tâche d'avilir les anciennes familles patriciennes, de supprimer l'hérédité des titres de noblesse, de créer une nouvelle aristocratie de fonctionnaires, de courtisans, d'eunuques et de valets, et de rechercher la faveur du peuple par des distributions régulières de vivres, de spectacles et de parfums.

C'est d'abord Auguste qui se fait conférer tous les honneurs; qui cumule, sous le titre d'*imperator*, le consulat, la puissance tribunitienne et tous les pouvoirs préexistants, qui ne laisse aux sénateurs que les anciennes charges et les anciennes décorations et qui peut dire avec plus de raison que Louis XIV : *L'État, c'est moi*. — C'est Tibère qui fait valider ses sanguinaires caprices par des décrets du sénat et qui le remercie ensuite en s'écriant : *O les lâches qui vont au devant de la servitude!!* — C'est Caligula qui se

propose d'élever son cheval au consulat. — Ce sont les prétoriens, soutiens des Césars, qui imposent successivement à l'adoption des sénateurs des monstres tels que Vitellius et Héliogabale ou des nullités comme Didius Julianus et Pertinax. — C'est Domitien qui les humilie en les consultant sur l'assaisonnement d'un turbot et les enferme dans une salle tendue de noir où il a fait apprêter autant de bières que de convives, autant d'épées que de têtes. — C'est enfin Dioclétien qui fait disparaître toutes les dignités devant le seul titre d'employé impérial.

Ainsi succombe la vieille aristocratie romaine sous les coups répétés des empereurs. D'ailleurs, le peuple n'a rien à redouter pour l'avenir du pouvoir impérial qui s'élève, mais qui ne pourra durer parce qu'il porte en lui-même les germes de sa ruine. Que devient en effet sa force dans la compétition acharnée de candidats italiens, gaulois, espagnols, bataves, thraces et syriens qui s'arrachent des lambeaux de pourpre dans des séditions de soldats, des conflits, des meurtres et des intrigues de chaque jour? Et où tombe son prestige souillé par les vices et la tyrannie hideuse des Vitellius, des Domitien, des Héliogabale, et par l'élévation des fils d'affranchis intrigants, de barbares instruits ou forts aux charges les plus importantes de l'État, à l'empire même?

Le peuple que l'aristocratie a laissé jusqu'alors ignorant de ses droits applaudit à la défaite de son orgueilleuse ennemie; il se contente de demander du pain et des spectacles, réclamant ainsi d'une manière inconsciente son droit à la vie et son droit au bonheur. Il prélude par là à la revendication bien autrement importante, bien autrement féconde de ses droits intellectuels et moraux. .

L'indiscipline des soldats, la continuité des guerres, la multiplication des Césars au gré de prétoriens tout-puissants, la rivalité des généraux, l'importance croissante des chefs barbares qui s'emparent, pour mieux trahir, des plus hautes

dignités de l'État, l'origine étrangère des légions qui se retournent contre la métropole, la création d'intérêts rivaux dans le monde romain par sa séparation en deux empires et par l'assemblage confus de tant de nations diverses, toutes ces causes d'affaiblissement intérieur devaient fatalement aboutir à la dissolution, à la décadence de l'empire romain.

Sur les nations éperdues va se déchaîner un immense chaos social à la pensée duquel aujourd'hui encore l'imagination reste frappée d'effroi. Jusqu'à Charlemagne, cette trombe entraînera tout dans son tourbillon meurtrier ; peuples, villes, religions et lois ; et de cette élaboration terrible sortiront éprouvées les seules races et les seules idées assez fortes pour avoir résisté aux secousses d'un monde en enfantement. Au lieu de redouter les hommes et les idées qui venaient les régénérer, les Romains de la décadence n'auraient-ils pas dû les bénir ? Qu'importe au surplus qu'ils les combattent et les persécutent ? ils ne pourront sauvegarder l'empire des deux courants d'hommes et d'idées qui le débordent.

Quinze ans avant la mort d'Auguste, lorsque le rayonnement de sa gloire illuminait l'univers, une lumière bien faible s'allumait dans un coin de l'Orient qui devait grandir et se propager comme un incendie, opérant dans le monde une révolution d'une portée incalculable. Un grand philosophe, le Christ, était né dans une étable de Bethléem, avait prêché aux hommes une doctrine de fraternité et d'amour, était mort crucifié et confessant sa foi sans que les peuples, le regard tourné vers Rome toute-puissante, se fussent préoccupés de ce grand événement.

Après la mort du juste, la religion qu'il a révélée grandit par l'apostolat et par les persécutions de ses disciples. Néron, Domitien, Trajan, Sévère, Dioclétien épuisent en vain leur rage sur les chrétiens. Le sang des martyrs devient fécond, et sous Constantin, trois siècles après sa naissance, le christianisme est devenu la religion impériale. C'est inutilement

que Julien l'Apostat cherche ensuite à la combattre; il n'a pour cela ni assez d'influence gouvernementale ni assez d'influence morale; il ne persécute plus comme l'ont fait ses prédécesseurs, il se fait rhéteur et libelliste; il ameuté contre l'idée nouvelle, contre des hommes pleins de foi, d'espérance et de force, des philosophes sans croyances, des avocats et des légistes épuisés, avilis. La lutte portée sur ce terrain, le christianisme doit vaincre et avec lui faire irruption le flot humain qui l'apporta.

Mais quand une civilisation meurt et quand une autre naît, il y a des convulsions terribles parmi les peuples. Avant d'arriver à leur état de stabilité et de force, les deux empires et les deux religions qui s'élèvent sur les débris du monde païen vont passer par quatre ou cinq siècles d'invasion, enfance pénible dont les crises diverses retraceront trait pour trait celles de la décadence de l'empire romain.

Mêmes luttes de chefs, d'hérésies, de controverses, mêmes migrations de peuples, mêmes institutions éphémères; changez le but et les noms et la ressemblance est complète :

Au lieu d'une transformation, la mort, qui vient pour le monde païen, — c'est une autre transformation, la naissance, qui se prépare pour le monde barbare.

Au lieu de sectes païennes s'élevant sur les débris d'une religion décrépète, ce sont des sectes chrétiennes et mahométanes poussant de jeunes rameaux sur les troncs vigoureux des deux religions qui grandissent.

Au lieu des pharisiens, des sadducéens, des sociniens, des rhéteurs, des sophistes, des académiciens, des stoïciens, des épicuriens et des sceptiques grecs, ce sont les ariens, les eutychéens, les nestoriens, les disciples de Moaviah ou d'Ali.

Au lieu des constitutions peu durables et dictatoriales des César, des Marc-Aurèle, des Antonin, des Constantin, des Dioclétien et des Théodose, ce sont les lois des barbares et de l'empire d'Orient imposées par la violence et reçues

par l'esclavage ; ce sont les codes des Ostrogoths, des Visigoths, des Lombards, les constitutions saxonnes, salique et ripuaire, aussi éphémères que l'existence séparée des peuples dont elles servirent à établir les premiers rapports.

Au lieu des compétiteurs syriens, thraces et visigoths, qui se drapent dans des lambeaux de la pourpre impériale, ce sont les chefs francs, vandales, ostrogoths, visigoths et turcs qui s'arrachent des turbans et des diadèmes ; au lieu des Maximien, des Gordien, des Dèce, des Comnène et des Paléologue, ce sont les Alaric, les Ataulf, les Mérovée, les Otman, les Bajazet.

Au lieu des tristes productions byzantines et des difficultés vaincues, ce sont les sciences, les arts et la littérature de l'époque ecclésiastique.

A la grande figure de Justinien rassemblant dans une dernière splendeur les derniers débris de l'empire romain, légiférant, défendant, administrant, embellissant, répond le puissant génie de Charlemagne guerrier, législateur, administrateur et savant, réunissant en un premier empire les forces encore indisciplinées et la virtualité de développement des barbares d'Occident.

Anarchie dans la corruption, dans l'esclavage, dans la décadence ; fin prochaine : tel était l'état du monde romain. — Anarchie dans la force naissante, la sauvagerie et l'indépendance ; empire prochain : tel était l'état du monde barbare.

En tombant, Rome et Constantinople répandent un dernier reflet de lumières sur l'Occident et l'Orient barbares ; l'intelligence païenne se marie à la vigueur germanique, et la civilisation du moyen âge voit le jour.



CHAPITRE V.

LA RÉVOLUTION DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE.

« Préparez le chemin du Seigneur; aplanissez
« ses sentiers. » (SAINT MARC. 1. 3.)

« Ce n'est plus que l'ombre d'un grand nom. »
(LUCAIN.)

« J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une
« colombe et il s'est arrêté sur lui. »
(SAINT JEAN. 1. 32.)

LA MÉMOIRE.

.
« Insensé que le mal entraîne,
« Tu cours à ta perte certaine,
« A l'infamie, au déshonneur.
.
.
« Au bruit sauvage de ton nom
« Les peuples éperdus se voileront la tête,
« Comme au sinistre aspect d'une ardente comète,
« Au retentissement d'un désastre profond.
« Ton nom sera hurlé sur toutes les ruines;
« Ton nom sera l'écho des pestes, des famines,
« L'épouvante du genre humain;
« Et les cris à la bouche et le fouet à la main,
« Les malédictions et leur frère l'outrage
« De peuple en peuple et d'âge en âge
« Te poursuivront sans relâche et sans fin. »

ÉROSTRATE.

« Hé bien ! soit, ô déesse ! aux noms des grands coupables
« Que mon nom soit lié par des chaînes durables ! !
« Que je sois relégué dans le troupeau honteux
« Des destructeurs d'empire et des brigands fameux !
« Je vivrai ; c'est assez ! La mort, la mort avare
« Ne me plongera pas en entier au Tartare.
« Quelque chose de moi, redoutable et certain,
« Restera pour toujours dans l'habitable humain. »

(A. BARBIER. *Érostrate*.)

La terre s'épuise à porter les mêmes cultures ; les races non croisées s'abâtardissent ; les idées renfermées dans le cerveau d'un seul homme ou d'une seule nation n'ont pas d'avenir.

Toutes les fois qu'une doctrine nouvelle a surgi dans le monde, elle s'est élevée sur des ruines, à la lueur rouge de l'incendie. Empires, institutions, mœurs et coutumes, broyés dans un immense cataclysme, ont descendu pêle-mêle le torrent de la transformation sociale.

Il faut que tout ce qui est décrépît se putréfie pour germer.

L'Italie, l'Espagne, la Grèce ont tenu leur place dans l'histoire ; elles ont disparu après avoir accompli leurs destinées.

Les nations modernes en sont là. Celles qui ont le plus brillé, comme l'Angleterre et la France, sont aussi celles qui touchent de plus près à leur décadence.

Que la CIVILISATION en prenne donc son parti ; le SOCIALISME ne s'établira que sur son cadavre.

Il faut que l'œuvre révolutionnaire s'accomplisse ; qu'importe l'instrument ? Sagesse ou folie, plume ou glaive, socialisme ou L. Bonaparte ?

Les intelligences susceptibles de se convertir sont mûres pour la moisson : les épis jaunes n'attendent plus que la faucille ; si le moissonneur ne vient pas, ils vont se dessécher sur pied.

Par trois fois déjà, la main de Dieu l'a marqué au front, par trois fois le peuple a élu le monomane de Strasbourg, le sergent de ville de Londres, le prêteur de serments violés, l'assassin de décembre!!

Marche, Napoléon!! que ton étoile sanglante te guide au milieu des batailles; c'est par un insensé que viendra la République universelle!!

Il fallait que du Nord au Midi, l'Europe se heurtât dans un choc immense; toi seul pouvais saisir la torche de ta main forcenée et l'embraser aux quatre coins.

Si elle eût fait ce que tu vas entreprendre, demandant son excuse à la dernière des raisons, celle du salut public, la démocratie se serait parjurée, elle qui a écrit sur son drapeau : FRATERNITÉ DES PEUPLES.

La légitimité eût manqué à sa parole : **SAINTE ALLIANCE DES ROIS.**

Le constitutionnalisme aussi aurait brisé les liens de la quadruple alliance, et, dérogeant au système de la PAIX A TOUT PRIX, se fût privé du patronage de la très-gracieuse Albion.

Ce que n'ont fait ni les Bourbons, ni les d'Orléans, ni le gouvernement provisoire, tu le feras sans manquer à la tradition, à ta destinée providentielle.

Ceux qui disent que ton rôle est fini se trompent, le fer vengeur ne t'atteindra pas : il se trouvera des prétoriens pour te défendre, des courtisans pour te trahir, un pape pour te sacrer et des poètes pour chanter ta triste gloire. Dieu t'a donné l'audace de l'aventurier, le cynisme de l'histrion, le coup d'œil du bourreau, l'ingratitude du prédestiné, l'impunité des grands voleurs. Tu vivras, tu régneras malgré tous; il y a des fléaux nécessaires.

Fanatique d'une gloire et d'un nom usés, jeté par la nécessité des temps au milieu d'idées que tu ignores et d'une nation dont tu ne connais ni la langue, ni le génie, tu suivras comme un limier borgne la piste impériale de la

France d'hier jusqu'à ce que tu te heurtes haletant à la France d'aujourd'hui. Alors, mais alors seulement, la voix qui te criait : *avance!* t'enjoindra de ne pas aller plus loin.

Jusque-là, il faut accomplir le pacte conclu avec la destruction ; il faut t'élancer dans la mare de sang qui bouillonne devant toi.

Avance, Napoléon !! voilà déjà sept mois que ton épée se rouille au fourreau. Oublies-tu donc qu'elle doit trancher jusqu'à ce qu'elle s'ébrèche? Mort et guerre à la liberté partout où elle respire encore! demain tu régleras avec l'absolutisme.

Horrible mission que la tienne! plus horrible encore celle de cette nation française qui parcourra à ta suite l'Europe jonchée de cadavres!

« Mon père, éloignez cette coupe de ses lèvres, s'il est possible encore; cependant qu'il soit fait selon votre volonté..... »

Oh! que la vie d'un homme, que la vie d'une génération sont peu de chose dans le tourbillon des temps!! qu'il est salutaire pour l'homme de progrès l'instinct qui le pousse à chercher l'avenir à travers les cruelles désillusions du présent!!

Pourquoi n'écouterais-je pas la grande voix de la Science qui me crie : « Je suis plus forte que les hommes, je suis plus forte que le canon ; je brise quand il me plaît les gouvernements et les partis? Oublie pour un instant l'hypocrisie, la fausseté, les intrigues et les coups d'État du jour, détourne tes regards de ce chaos qui précède un enfantelement immense et viens rêver avec moi dans ce monde nouveau que je prépare à l'humanité ; vois et écoute :

« Voici mes confesseurs ; voici Voltaire, Jean-Jacques et Babœuf, Saint-Simon, Fourier, P. Leroux et Proudhon méprisés, exilés, emprisonnés, occis par les hommes qui les ont méconnus. En tombant, ils ont élevé leurs mains au ciel et ils ont dit : « Celui qui viendra après nous est plus

« grand que nous, et nous ne sommes pas dignes de lui
« délier les cordons de ses souliers.

« Il a son van dans les mains et il nettoiera parfaitement
« son aire, et il amassera son froment dans le grenier, mais
« il brûlera la paille au feu qui ne s'éteint point. »

« Cet être plus puissant qu'eux et qui viendra après eux,
le vois-tu s'avancer ? C'est le PEUPLE, LE PEUPLE SOUVERAIN ! »

O Science ! m'écriai-je, ma vue est encore trop obscurcie
par les ténèbres ; cette grande lumière me fatigue. Comment,
du milieu de nations ennemies, isolées les uns des autres
par le langage, les coutumes et les lois, pourra surgir ce
grand peuple uni dans sa volonté et sa force ? Comment se
feront l'unité slave, l'unité scandinave et l'unité latine ?
Et comment ensuite ces trois grandes familles pourront-
elles garder leurs caractères spéciaux en s'affirmant dans
une immense harmonie ?

« Incorrigible raisonneur, reprit la Science, encore de la
patience à me suivre, et ce qui te semble obscur deviendra
clair.

« Écoute et vois encore :

« Voici ; j'envoie sur la terre l'ange de la Destruction qui
est mon bras droit. A sa voix retentissante, le nuage si
noir qui dérobait le ciel crève au-dessus de ta tête ; les
éclairs le sillonnent dans tous les sens ; au loin la foudre
gronde, dispersant dans l'espace immense les cimes des
grands arbres, les clochers des églises, les blasons des ma-
noirs ; des torrents de grêle et de pluie glacée étanchent la
soif de la terre incendiée ; l'odeur du soufre et du sang
monte à l'horizon ; l'eau et le feu purifient tout.

« Du Tage à l'Oural, de la mer Noire à la mer Blanche,
les clairons retentissent, les cimiers des casques étincellent
au soleil ; le canon gronde et la mitraille ébranle l'air. La
mort fauche à plein tranchant dans les armées innombra-
bles, et les fleuves charrient vers la mer des flots de sang
et des débris de couronnes.

« Vois planer sur le champ du carnage l'aigle noire de Russie qui fixe le soleil rouge comme un globe de feu.

« Écoute et vois encore :

« Le ciel se rassérène ; le calme et le silence renaissent ; un rayon de soleil traverse avec peine l'atmosphère chargée des vapeurs de la terre détrempée.

« Les hommes blessés se relèvent partout, bâtissant des villes nouvelles, se donnant des lois, vaquant à des travaux utiles ; ils remercient Dieu « en criant avec force et à haute voix : »

« Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone, « et elle est devenue la demeure des démons et le repaire « de tout esprit immonde et duquel on a horreur.

« Car toutes les nations ont bu du vin de la fureur de « son impudicité et les rois de la terre se sont prostitués « avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis de « l'abondance de son luxe.

« Et les rois de la terre qui se sont souillés et qui ont vécu « dans les délices avec elle pleureront sur elle et se frapperont la poitrine lorsqu'ils verront la fumée de son « embrasement.

« Les marchands de la terre qui se sont enrichis avec elle « se tiendront aussi loin d'elle dans la crainte de son supplice, pleurant et menant deuil.

« Hélas ! hélas ! diront-ils ; cette grande ville qui était « vêtue de fin lin et d'écarlate et qui était toute brillante « d'or, de pierreries et de perles ; comment tant de richesses « ont-elles été détruites en un instant ?

« Tous les pilotes aussi, tous ceux qui sont sur les vaisseaux, les matelots et ceux qui trafiquent sur la mer se « tiendront loin d'elle.

« Ils mettront de la poussière sur leurs têtes et crieront « en pleurant et en se lamentant, et diront : Hélas ! hélas !! « cette grande ville dans laquelle tous ceux qui avaient des « vaisseaux sur mer s'étaient enrichis de son opulence ;

« comment a-t-elle été réduite en désert en un instant ? »

« Cette Babylone moderne, héritière de l'ancienne, plus puissante que ne l'ont jamais été Tyr, Sidon, Carthage, Venise, l'Espagne et la Hollande, c'est Londres la ville pirate, le vautour insulaire qui ronge au foie l'Europe continentale enchaînée sur un bloc d'or. Elle avait tendu ses filets sur les bords de la Tamise ; dans ses docks immenses s'amoncelaient les richesses du nouveau et de l'ancien monde sur lesquelles elle prélevait sa commission d'entremetteuse..... et ses docks sont anéantis.

« Vois, écoute encore, » reprit la Science.

Et je vis s'abreuver dans les eaux de la Seine des coursiers dont le dos n'avait jamais porté la selle, montés par des cavaliers nus.

Et des châteaux royaux encombrés de fourgons, des colonnes renversées, des statues brisées, des tableaux précieux mis en pièces.

Et j'entendis dans la nuit se prolonger des voix sinistres qui criaient :

« Place au soleil du midi, terre dans ces contrées fertiles pour cinquante-deux millions de Cosaques qui se morfondent dans les glaces du pôle ! »

Et sur un peuple entier régnait le silence de l'esclavage.

O Science ! m'écriai-je, c'est l'invasion de Paris par les hordes du Nord. Science ! pitié ! il est trop navrant le spectacle de la France cosaque ; je ne te suivrai pas plus loin.

« Marche encore, homme de peu de foi, marche jusqu'à ce que tes forces t'abandonnent, jusqu'à ce que tes pieds meurtris refusent de supporter le poids de ton corps. Il est pénible de me suivre à travers des décombres ; ma voie est aride et tracée par un torrent de pleurs.

« Pourquoi donc m'as-tu demandé ton chemin ? Pourquoi as-tu poussé à la révolution ? Pourquoi as-tu dit comme moi qu'il fallait démolir avant de reconstruire, et que tout ce qui était divisé devait périr ?

« J'ai mis la cognée au pied du vieux tronc. Les petites nationalités ont disparu comme la gelée d'automne sous les premiers rayons du soleil; l'Angleterre a sombré sous l'Océan soulevé à ma voix; tout ce qui divisait les peuples ne se relèvera plus.

« Vois; le terrain sur lequel je vais construire est net et uni maintenant; du Nord au Midi, l'humanité est enfermée dans un cercle de fer. Jamais le despotisme n'établit son empire unitaire sur autant de bétail humain.

« C'est son apogée; dans le cœur du chêne je vais sculpter la statue de la Liberté.

« Repose-toi, génie de la Destruction; la nuit est venue et tu as accompli ta redoutable tâche. »

Alors parut brillant et prêt au travail le génie de la Construction; il tenait dans sa droite un flambeau étincelant, dans sa gauche un niveau d'or.

Et la Science dit : QUE LA LUMIÈRE SOIT.

Et le génie un instant suspendu dans l'espace s'arrêta sur un point de la sphère terraquée.

Et je ne vis, je n'entendis plus rien dans la nuit qu'un bourdonnement confus semblable à celui de milliers d'abeilles prêtes à essaimer.

Et le lendemain, je vis les hommes unis employant leurs forces associées contre la terre et les éléments.

Vois et écoute, dit la Science;

« La lumière a surgi du milieu des ténèbres. Le grand peuple s'est levé du sein des peuples divisés. De quelque nom que tu l'appelles, il est libre et ses citoyens sont égaux. »

Et docile à sa voix, le génie de la Construction s'arrêta dans son travail.

« Maintenant, reprit-elle, il faut parfaire l'œuvre inachevée. Les nations ne peuvent pas vivre ainsi confondues. Du milieu de cette unité forcée, il faut que les aptitudes individuelles et nationales se dégagent et se recherchent suivant leurs sympathies. Il faut que je divise encore, mais

cette nouvelle division ne s'opérera pas par le glaive, et le sang ne coulera point. »

Il s'éleva alors du sein de cette masse une rumeur immense et des groupes se formèrent, non plus d'après des délimitations artificielles, non plus à la suite de tel ou tel homme plus fort ou plus hardi que les autres, mais d'après les lois de l'attraction passionnée, suivant les spécialités du travail et les qualités diverses des produits du sol.

Alors je vis trois peuples puissants; le premier, à l'extrême nord, extrayant des entrailles de la terre le fer et les métaux utiles, abattant les grands sapins des forêts scandinaves, pour les transplanter dans la forêt marine; — le second, au centre, entr'ouvrant avec la charrue la fertile écorce du sol franc, plantant la vigne, exploitant le champ fécond de la science; — le troisième, au midi, cultivant la littérature et les arts, confiant à une nature plus riche, à un climat plus chaud des plantations d'oliviers, de mûriers et d'orangers couverts de fleurs et de fruits.

Et entre ces trois peuples confondus en un seul, des voies de circulation toujours ouvertes, toujours sillonnées, échangeaient des produits toujours demandés, toujours consommés.

Et les rois, les armées, les douanes, l'or, la concurrence commerciale et la propriété absorbante avaient disparu. Entre les peuples ne s'élevait plus d'intermédiaire inutile. Leur religion était la fraternité, leur morale le bonheur.

« Rien ne se perd, rien ne se détruit sans retour, reprit encore la Science. Tous les matériaux de l'ancien monde européen n'ont pas été employés sur place à la reconstitution du nouveau.

« Vois-tu au delà des mers des plaines, des forêts immenses et des masses d'hommes sans culture? Tout cela fait partie du domaine de l'humanité et doit contribuer à son bonheur.

« Et déjà j'ai fait partir mes pionniers; déjà, comme

tout être que menace la mort, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, la Hollande et la France ont peuplé des plus vigoureux de leurs fils les terres vierges de l'Amérique, les Indes fertiles, les côtes brûlées d'Afrique et l'Océanie, ce monde tout nouveau qui sort chaque jour du sein des eaux des richesses inépuisables. Déjà, les émigrations recrutées par la faim et les vengeances des partis ont poussé aux rivages du nouveau monde les représentants les plus jeunes, les plus confiants, les plus actifs de l'idée nouvelle, génération étrangère, moins bourgeoise, moins égoïste que la race anglo-américaine, et destinée à hâter sa marche lente vers le progrès.

« Voici la Russie qui s'apprête à se ruer sur l'Asie et à tout renverser sur son passage.

« Dans les plaines de l'Asie, elle aura à soutenir contre l'Angleterre la même lutte qu'elle a engagée contre la France sur les champs de bataille de l'Europe.

« C'est un monde à révolutionner que l'Asie avec ses quatre cents millions d'hommes, ses richesses et ses merveilles ; avec son empire chinois qui occupe le tiers de la planète et dont l'Angleterre, l'Amérique et la Russie harcèlent et entr'ouvrent chaque jour davantage les frontières.

« Ce fut toujours des plateaux de l'Asie que partirent les grandes migrations d'hommes. Un de ces torrents humains, le plus rapide et le plus considérable, prit son cours d'orient en occident, étendit ses vagues sur l'Europe, puis, franchissant l'Atlantique avec Colomb, se répandit sur le nouveau monde. L'autre marcha en sens inverse, peupla l'extrême Orient, la Chine, le Japon et s'arrêta. Il faut que ces deux courants reprennent de nouveau leur cours qui les rapprochera de leur point de départ commun ; il faut qu'ils se rencontrent et s'entre-choquent.

« C'est la loi : depuis Babel, Noé, Prométhée et Deucalion, depuis les temps bibliques et héroïques, il n'y a pas été dérogé. — Les Pélasges apportèrent de l'Asie la civili-

sation grecque. La civilisation romaine vint d'Orient avec Énée et Évandré. La grande révolution chrétienne s'est propagée au loin par les barbares de l'invasion sortis des arides espaces de l'Asie moyenne. Au moyen âge, les Mongols abreuvèrent leurs chevaux dans les eaux de la Baltique, les Turcs et les Arabes apportèrent le croissant à Constantinople, à Grenade et jusqu'à Poitiers.

« Et en sens contraire les hommes d'Occident firent l'expédition des Argonautes, la guerre de Troie, les colonies grecques de l'Asie Mineure, les conquêtes d'Alexandre, l'empire romain de Byzance, les croisades, la campagne d'Égypte, la compagnie des Indes.

« Par sa position en Europe et en Asie, par sa force matérielle immense, par sa teinte de civilisation moitié occidentale, moitié orientale, la Russie est destinée à faire sortir de leur repos les peuples du vieux monde, à les aiguillonner, à les pousser les uns contre les autres, à précipiter la crise.

« Voilà pourquoi tous les esprits ont été préoccupés à un si haut degré par la question d'Orient; voilà pourquoi la Russie, l'Angleterre et la France s'y sont disputé le principal rôle. Peu leur eût importé la querelle de Mahmoud et de Méhémet-Ali si Constantinople et les Dardanelles n'étaient pas la clef de l'empire du monde. La question n'est qu'ajournée. Il est impossible que la Russie qui presse la Chine par le Nord, et l'Angleterre qui la cerne au Midi, ne se rencontrent pas bientôt, ailleurs que dans des intrigues diplomatiques (1).

(1) « Déjà en 1834, écrit M. Louis Blanc, Méhémet-Ali avait osé dire à la France, à l'Angleterre et à l'Autriche : « La Russie possède à demi l'empire ottoman; sous prétexte de le protéger, elle l'opprime. Qu'on la laisse mener à fin l'asservissement de Constantinople, et c'en est fait de la liberté universelle. La Russie devient un colosse qui, debout entre la mer Noire et la Méditerranée, fera pencher l'univers à droite, à gauche, selon sa fantaisie. « Le permettez-vous? Eh bien! moi Turc, je vous propose, à vous, gardiens « de la civilisation en péril, une croisade qui sauvera ses étendards; je mets

« Malheur aux nations puissantes qui se replient sur elles-mêmes et qui n'emploient pas leurs forces à de grandes œuvres ! Malheur à la Révolution qui ne comprend dans sa pensée qu'un peuple, une classe d'hommes ou un parti ! Malheur à la France si elle ne laisse pas déborder le torrent d'idées mal contenu qui gronde entre ses frontières !!!

« Il y a en Europe trop d'énergie, trop de forces, un trop pressant besoin d'agir pour que le travail révolutionnaire qui fermente en son sein ne se répande pas sur le monde entier. Méconnaître cela, ce serait nier que la locomotion par la vapeur et la télégraphie électrique soient venues en leur temps, ce serait se refuser à voir cette émigration immense qui se dirige de l'Europe vers l'Amérique et l'Australie.

« Mais les peuples forgeront encore bien des glaives et bien des lances avec le fer avant de n'en plus faire que des socs de charrue.....

« Le génie de la destruction s'est assez reposé. Comme l'Europe, les autres parties du monde ont besoin de transformations profondes, et il y aura par delà l'Océan des luttes gigantesques dont le bruit arrivera jusqu'à toi, et ces luttes continueront jusqu'à ce que l'harmonie et la variété s'établissent là comme elles se sont établies en Europe.

« Tel sera mon travail de demain, car ma tâche n'est jamais achevée et je révolutionne toujours. »

Et la Science disparut.

.

Sous le coup de ce rêve terrible mon esprit resta saisi de frayeur et d'admiration, et je m'écriai de nouveau :

Oh ! que la vie d'un homme, que la vie d'une génération sont peu de chose dans le tourbillon des temps !. . . .

.

« à votre disposition mon armée, ma flotte et mon trésor ; je serai l'avant-garde. Et pour prix de mon dévouement, je ne demande que la consécration de mon indépendance comme souverain. »

Quand je m'éveillai, il y avait grand bruit en France ; M. Bonaparte venait d'y faire son coup d'État et les partis matés comme des chiens hargneux se sauvaient à toutes jambes, abandonnant, indisputé à l'impérial aventurier, l'os gouvernemental qu'ils convoitaient la veille.

Sous le fouet des agents de la nouvelle terreur, ils grognaient tout bas. — Les légitimistes disaient : Henri V ne reviendra pas encore ; c'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau. — Les orléanistes : Voilà la monarchie constitutionnelle et la famille d'Orléans retenues à Claremont pour un temps indéfini ; c'est la faute à Ledru-Rollin, à M. Marrast et aux républicains de la veille. — Les républicains montagnards : La démocratie est perdue pour longtemps ; c'est la faute à Proudhon, c'est la faute à Pierre Leroux et aux socialistes.

Seuls, les socialistes, dégagés d'esprit de parti et de soif de pouvoir, disaient : La Révolution va faire un bond formidable et s'affirmer dans les faits ; laissez passer la terreur, la guerre et la persécution et..... vive le ROI DES RIBAUDS !

Et les socialistes avaient raison.

Depuis 93 en effet, c'est-à-dire depuis l'avènement des classes moyennes au gouvernement de la France, il n'y a rien eu de changé dans l'organisme social que l'extension des privilèges de fortune à un plus grand nombre d'individus et la substitution de la bourgeoisie à la noblesse comme classe prédominante. Si donc cette glorieuse révolution a conquis au peuple l'égalité politique, elle a été nulle comme résultat social.

1830 et 1848 n'ont été autre chose que des émeutes heureuses, des occasions de propagande et d'émission d'idées, « des engagements de la Révolution. » Ces deux accidents ont passé, laissant les nations asservies succomber sans secours dans leurs efforts d'émancipation et les prolétaires mourir comme par le passé sous les étreintes du privilège.

Il n'y a que sept mois que L. Bonaparte est maître absolu

du pouvoir, et déjà il a plus fait pour la Révolution qu'aucun gouvernement depuis cinquante ans.

Il a plus fait qu'aucun d'eux, car chaque jour il s'efforce de poser nettement la question entre les lions et les animaux sans défense, comme disait Necker, entre l'Aristocratie et le Prolétariat, entre le Luxe et la Faim, en débarrassant son chemin de la Bourgeoisie hypocrite qui, dans ses parlements, dans son système constitutionnel et dans ses gouvernements provisoires, a toujours cherché à éloigner le moment du conflit, à retarder le jour de la Liquidation.

Dès les premières heures de sa tentative sacrilège, alors qu'il demandait à la force audacieuse et brutale une victoire incertaine sur le droit, il a rassemblé en un seul faisceau toutes les ressources de la tyrannie, tout ce qui est odieux aux masses, pour le déchaîner contre les libertés publiques.

Ainsi il a marqué lui-même le but où devra frapper la hache révolutionnaire le jour où le peuple pourra la saisir à deux mains et frapper.

L'armée, les commissions de justice civile et militaire, la police et l'argent ont servi à mener à bonne fin l'attentat de décembre.

Par cela même la preuve a été faite que, dans un pays démocratique, l'armée, la police, la magistrature et les privilégiés homicides de la richesse doivent disparaître à jamais.

Les prêtres d'un culte soldé par le gouvernement ont appelé la bénédiction du ciel sur un brigand armé; les fonctionnaires de ce gouvernement se sont faits sans pudeur complices d'une débauche de prétoriens; le corps universitaire, entretenu par le gouvernement, a prêché aux enfants de la France le respect et l'admiration du parjure; les classes travailleuses enfin, victimes de l'ignorance ou de la faim, ont sanctionné par leur vote l'usurpation la plus monstrueuse qui jamais ait été commise sur la liberté d'un peuple.

Par tout cela il a été clairement démontré que tout gouvernement doit succomber et avec lui toute religion, tous

fonctionnaires, tout système d'éducation, toute aubaine protégés, soutenus ou commandités par l'État ; que la liberté de croyance, de pensée, de religion, de presse et d'enseignement doit amener une diffusion de lumières si grande qu'au bon sens public seul appartienne le soin de redresser les erreurs.

Bien des questions ont donc été tranchées par le coup d'État de décembre sur lesquelles l'opinion républicaine était encore indécise.

Et c'est là encore le moindre des résultats heureux dont la démocratie soit redevable à M. Bonaparte.

Il y a une classe d'hommes et d'intérêts qui, chez toutes les nations où elle domine, est la plus redoutable ennemie de la RÉVOLUTION, c'est la classe des hommes et des intérêts bourgeois. Eh bien ! M. Bonaparte a déclaré guerre à mort à la bourgeoisie et au constitutionnalisme.

Il a jeté par les fenêtres son parlement impuissant avec mille fois plus d'audace et de fermeté que ne l'avait fait son oncle ;

Et le peuple a applaudi !

Il a confisqué les biens de la famille royale la plus chère à la bourgeoisie, si tant est qu'en dehors de l'écu, la bourgeoisie puisse avoir quelque chose de cher ;

Et le peuple a applaudi !

Il a soumis au contrôle régulateur du pouvoir la nomination des avocats ; il leur a imposé des règlements et un costume ridicules ; il a porté le fer rouge dans la *blague*, la plaie la plus hideuse du corps social gangrené ;

Et le peuple a continué d'applaudir !!

Il a enrégimenté sous la livrée impériale tous les fonctionnaires publics, laissant en dehors de cette nation d'élus qui lui prêtent serment, toutes les capacités et les illustrations bourgeoises ;

Et le peuple a applaudi !!

Il poursuit de ses rigueurs les plus sévères les bourgeois

libéraux et les républicains formalistes en raison de leur fortune ou de leur influence ;

Et le peuple applaudit de plus belle !!

Il a mis un terme à la turbulence des parlements, à leur opposition sourde et tracassière, en se retranchant derrière une constitution dictatoriale calquée sur celle de l'an viii et qui donne un pouvoir absolu au Président de la République, entouré de législateurs muets, de ministres domestiques et de fonctionnaires assermentés ;

Et le peuple applaudit toujours !!

Il a été obligé de rendre hommage au principe de la souveraineté du peuple et au suffrage universel ; ils'est reconnu, lui, le despote, responsable devant ce jugement tout-puissant ;

Et le peuple a battu des mains !!!

Il a taillé en plein drap dans l'instruction publique, rogné les privilèges de l'université, dispensé des hautes études classiques les jeunes gens qui se destinent à la médecine, laissé plus de place à l'enseignement libre ;

Et le peuple a approuvé !!!

Il a décentralisé l'administration, converti les rentes, dégrevé les petites taxes, fondé des institutions de crédit foncier ; il veut imposer le luxe ;

Et le peuple a trépigné d'enthousiasme !!!

Il a flatté l'amour-propre national en l'entretenant de glorieux souvenirs, en ressuscitant des emblèmes renommés, en faisant entendre aux puissances étrangères des paroles altières et des réclamations hautaines ;

Et le peuple a proclamé d'une seule voix Louis Napoléon !!!

Et quoique rien ne puisse disculper le peuple de s'être laissé imposer, le 2 décembre, la tyrannie de M. Bonaparte sous prétexte qu'elle détruisait celle de l'assemblée législative, il a cependant raison d'applaudir (1).

(1) Je tiens à ce qu'on ne se méprenne pas sur l'appréciation que je fais

Car, ces réformes incomplètes, hypocrites et sans avantage pour les classes travailleuses affaiblissent cependant la position de la bourgeoisie privilégiée, portent avec elles des

du rôle de L. Bonaparte et qu'on ne m'accuse pas d'optimisme ou d'indifférence.

J'ai dit que deux voies s'offraient à l'humanité pour accomplir toute révolution, la voie directe et la voie par contre-coup.

Si j'eusse préféré mille fois voir la RÉVOLUTION suivre la ligne droite et atteindre son but par l'intelligence politique de ses défenseurs, il m'est impossible cependant de ne pas constater qu'elle aboutira aussi sûrement sinon aussi rapidement par la témérité et les violences de ses ennemis.

De tous ceux-ci L. Napoléon est par ambition le plus réactionnaire et par conséquent le plus révolutionnaire; malgré lui il fera planche pour le passage de la démocratie. Forcé que je suis de le subir, je trouve une grande consolation à penser que l'idée nouvelle est assez puissante pour forcer un pareil homme à la servir. Dans tous les cas, ma résignation, à moi inconnu, ne pourra pas m'être reprochée par les hommes qui se sont soumis à la réaction avant même de la combattre, alors qu'ils avaient entre les mains le gouvernement, l'avenir du pays et de la République.

Je suis anarchiste et je ne saurais pas plus accepter le bien qui m'est offert par une autorité quelconque qu'un catholique ne pourrait communier avec le bon Dieu administré par la main du diable.

Voilà pourquoi, par tous les moyens qui seront en mon pouvoir, je combattrai le gouvernement de M. Bonaparte comme je combattrais tout pouvoir qui chercherait à lui succéder, fût-ce celui de M. Louis Blanc ou de M. Cabet?

Mais si j'avais pensé, si j'avais écrit comme eux que le peuple doit être gouverné, qu'il est mineur, qu'il doit abandonner aveuglément le soin de faire ses affaires et son bonheur à des hommes marqués au front du cachet de l'intelligence démocratique et sociale, si, comme eux, j'avais pu croire un instant que la fin justifiait les moyens, j'avoue que je n'eusse pas hésité à me rallier de tout cœur au gouvernement de M. Bonaparte.

Que souhaitent-ils au gouvernement, en effet, les révolutionnaires fonctionnaires qui en ont toujours voulu, qui en veulent encore, qui en voudront toujours jusqu'à ce qu'il n'y ait plus moyen d'en avoir?

La force! Eh bien! M. Bonaparte a 400,000 hommes sous les drapeaux, toute une armée de fonctionnaires, de sergents de ville, de gabelous, de décambrailleurs, de privilégiés et d'invalides; il a obtenu au 20 décembre huit millions de suffrages. Est-ce là assez de puissance matérielle et morale, et dans quel pays fortuné MM. Cabet et L. Blanc pourront-ils jamais en obtenir autant?

Des réformes progressives! M. Louis Napoléon n'en a-t-il pas opéré à lui seul beaucoup plus que le gouvernement provisoire, la commission exécutive et le dictateur Cavaignac qui lassèrent bientôt le peuple d'une République faite à leur image; impuissante d'abord, sanguinaire ensuite?

Peut-être ces Messieurs se tiendraient-ils pour satisfaits si à l'armée des pan-

démonstrations irréfutables, forcent des conclusions et tendent de plus en plus l'antagonisme social.

Pendant un certain temps on n'aura eu que des ombres de représentations. — Leur inutilité sera par cela même démontrée. — On conclura à leur suppression.

On se sera habitué à voir les fonctionnaires rampants, les avocats humiliés, les professeurs esclaves. Ils seront déconsidérés. — On les renverra.

Le taux de l'intérêt aura été réduit à 4 $\frac{1}{2}$ p. c. ; les rentiers ruinés, les fonds publics gaspillés, les citoyens n'auront absolument rien gagné à cela. — On abaissera successivement le taux de la rente jusqu'à ce qu'on arrive à zéro, ce qui ruinera tous les rentiers et enrichira tous les travailleurs. — C'est un acheminement à la gratuité du crédit.

Par suite du dégrèvement des petites taxes qui pesaient sur le peuple, les gros propriétaires se trouveront plus imposés que par le passé et prélèveront toujours les nouveaux impôts sur les pauvres travailleurs, en augmentant le prix des loyers et en abaissant les salaires. — En même temps les nouvelles institutions de crédit foncier fourniront à la petite propriété le moyen de se ruiner et de se suicider plus rapidement par l'hypothèque prélevée par le capital. — Il faudra donc aller plus loin dans la mobilisation de la propriété et la transformer en possession que le travail seul

talons garance on substituait l'armée des blouses, si le corps législatif s'appelait assemblée des délégués du Luxembourg, et les cités ouvrières, le carie; s'ils pouvaient enfin décider M. L. Bonaparte à leur céder le pouvoir fort, pour le plus grand bien du peuple.

Nous qui voulons épargner à la Révolution que nous servons tout reproche mérité de tyrannie ou de dictature; nous, qui ne nous bornons pas à écrire que « LA DÉMOCRATIE N'A NUL BESOIN D'UN CÉSAR, » mais qui n'en entourons, n'en préparons et n'en adorons aucun; — nous qui ne nous sentons d'humeur à courber la tête sous aucun despotisme, — nous qui pensons que la servitude qu'accepte la flatterie est plus dégradante que celle que subit la défaite, — nous aimons mieux Louis Bonaparte que Louis Blanc; — il représente mieux.

pourra acquérir et maintenir. — C'est un acheminement à la suppression du droit d'aubaine.

J'entends dire partout, et même bien près de moi, que la bourgeoisie seule peut faire la révolution prochaine ; que le succès de toutes les entreprises d'émancipation, depuis celles des communes, depuis l'établissement des états généraux et depuis quatre-vingts ans surtout, est dû à son initiative ; qu'elle a entre les mains la propriété, l'argent, l'influence, la considération avec lesquels on soulève un pays ; qu'au lieu de la repousser de la cause démocratique, il s'agit de la gagner au prolétariat ; que c'est dans les rangs, dans les manières et dans le langage de la bourgeoisie que le peuple trouvera chefs, modèles, diplomatie, intrigues et argot parlementaire ; qu'en un mot les bourgeois, les bourgeois seuls sauveront la RÉVOLUTION.

Étranges sauveurs pour elle en vérité que les hommes qui quatre fois en quatre-vingts ans l'ont trahie et vendue ; à Lafayette et à Dumouriez en 89, au Directoire le 9 thermidor, à Louis-Philippe en 1830, au gouvernement provisoire en 1848 ; — qui, à toutes ces époques, ont abandonné et renié le peuple dont ils s'étaient servis pour obtenir les privilèges qu'ils désiraient !!

Étranges révolutionnaires que ces bourgeois ingrats et égoïstes qui, depuis 93, n'assignent d'autre but à leur ambition que le gouvernement des autres hommes, qui ne conspirent et ne se remuent que pour conserver l'autorité lorsqu'ils la tiennent ou pour la reconquérir lorsqu'ils l'ont perdue !!

Singuliers partisans du progrès que ces amis des constitutions perpétuelles, dignes filles du contrat *antisocial* de Rousseau, faites des pièces et des morceaux des constitutions précédentes, aussi insignifiantes que les insurrections ensanglantées dont elles nous conservent les dates, constitutions qui ne nient aucune des institutions du passé et n'affirment aucune des conquêtes de l'avenir, qui ne se

prononcent sur aucun principe, qui mettent les partis aux prises et rendent la lutte inévitable parce qu'elles mêlent, juxtaposent et combinent tout ; — le fait et le droit, l'injuste et le juste, le faux et le vrai, ce qui est et ce qui devrait être, — pour produire un plus éclatant effet de style et pour satisfaire aux exigences de tous les partis ; constitutions enfin, qui servent à la fois de barricades à l'opposition et de forts détachés à la réaction, qu'on occupe ou qu'on abandonne, qu'on attaque ou qu'on défend selon les besoins du moment !!

Intrépides défenseurs des droits du peuple que ces discuteurs, ajusteurs et regratteurs de lois qui abandonnèrent la liberté à la garde de la constitution de 1848, pastiche des chartes de la restauration et de 1850 — qui ne surent pas protéger ce monument de leur incroyable impuissance d'abord contre l'hypocrisie de la réaction naissante, plus tard contre son audace folle, et enfin contre l'effraction de M. Bonaparte — qui, se blessant comme des enfants aux deux tranchants de l'arme à peine forgée, y firent saigner et leur honneur, puisqu'ils condamnèrent et emprisonnèrent leurs anciens complices, et leur habileté, puisqu'ils se laissèrent chasser comme des serviteurs infidèles de toutes les positions qu'ils occupaient !!

Arlequin appétissant que cette constitution de M. Marrast cousue, recousue et décousue ; attaquée, soutenue, discutée, amendée, sous-amendée et contre-amendée ; bénie, célébrée, divinisée, baptisée, bafouée et vilipendée comme les autres ; — que M. Dupin a commentée ; — que le citoyen Proudhon n'a pas votée et qu'il a ensuite défendue avec un courage digne d'une meilleure cause et d'un plus heureux sort ; — derrière laquelle le parti démocratique a commis l'impardonnable faute de se retrancher le 13 juin et le 2 décembre, alors qu'il pouvait déployer un drapeau moins pollué ; — que M. Bonaparte enfin a fait disparaître d'un coup de dent !!

Savants socialistes que ces agitateurs turbulents qui assignent à la Révolution une limite dans le temps et dans les idées, qui craignent de l'inoculer à un peuple, de l'incarner dans ses institutions, dans ses mœurs et dans ses entrailles, afin qu'on ne puisse pas confisquer les progrès achetés au prix du sang, et qui croient ingénûment que la révolution s'arrêtera devant un chiffon de papier !!

Allez, messieurs ! faites des constitutions, des manifestes et des programmes ; ne niez rien , n'affirmez rien , mais parlez, parlez toujours. Pondérez , balancez , équilibrez , aussi bien que vous le pourrez, les grands pouvoirs ; c'est un jeu fort innocent aujourd'hui : le peuple ne veut plus de gouvernement.

A ceux qui croient sincèrement que la bourgeoisie doit encore jouer un rôle révolutionnaire important et qui espèrent en elle, je dirai :

C'est précisément parce que la bourgeoisie a donné la mesure de ses projets de réforme toutes les fois qu'elle a été au pouvoir, c'est parce qu'elle s'est toujours opposée à la liquidation sociale, qu'elle sera toujours dans la suite la première sur la brèche pour défendre l'ordre actuel, c'est-à-dire la contre-révolution. C'est parce que les classes et les nations bourgeoises ont accompli la mission qui avait nécessité leur venue sur la scène du monde, c'est parce que la propriété a été réduite par leur commerce, leur industrie, leurs pioches et leurs rabots à sa plus simple expression fractionnée et contradictoirement à son plus haut monopole ; c'est précisément enfin parce que les bourgeois ont acquis la liberté de forme, la seule dont ils eussent besoin, et qu'ils ont été depuis quatre-vingts ans « les fils aînés de la révolution, » comme Proudhon les appelle, qu'ils sont morts maintenant pour elle. DE PROFUNDIS !!

Assurément, la bourgeoisie a les moyens de révolutionner, beaucoup plus que le peuple, mais a-t-elle intérêt à le faire ?

Je réponds non, éternellement non ; car elle sait très-bien

qu'il n'y a plus actuellement de révolution possible sans une attaque directe et sans réserve contre tous les privilèges qui la font vivre.

Or il n'est pas ordinaire qu'un homme ou une société se suicide de gaieté de cœur ; il faut pour cela que le poids de la vie soit devenu plus lourd à supporter que la douleur de la mort. La bourgeoisie n'en est pas encore là ; elle trouve, grâce à la patience du bonhomme Jacques, l'existence que Dieu lui a faite très-douce et très-confortable, et s'en accommode parfaitement quoique, de temps à autre, elle soit réveillée de son sommeil par les cris de la faim sur les barricades.

Il serait niais de supposer qu'un bourgeois ne sût pas tenir un compte par *doit* et *avoir* et établir une balance exacte entre la réaction et la révolution de manière à savoir, à un centime près, laquelle des deux lui rapportera le plus grand bénéfice net. Pour lui toute la question est là, et voici le raisonnement qu'il se fait : « A part quelques libertés politiques que je voudrais voir définitivement acquises, l'ordre public actuel me satisfait pleinement ; il me garantit, à moi et à mes enfants, l'usage et l'abus de tout ce que je possède, sans s'inquiéter de la manière dont je l'ai acquis ; il m'assure, à moi et à un million de privilégiés qui me ressemblent, la direction politique et l'exploitation économique de trente-quatre millions et demi d'hommes dont le travail nous rapporte, tous frais payés, un budget d'un million et un revenu net de trois milliards. Tout cela est très-juste, de par Malthus, qui a prouvé que *les pauvres ne doivent exister qu'autant que les riches ont besoin de leur travail.* » Au contraire les révolutionnaires socialistes que j'abhorre sont d'accord sur ces points : — que tout reste à faire pour établir l'égalité réelle sans laquelle l'égalité devant la loi n'est qu'un leurre toujours confisqué en dépit des chartes, des constitutions et du suffrage aussi universel que possible ; — que la *propriété usuraire* qui n'a d'autre sanction que le droit d'aubaine et qui se transmet entre oisifs doit être remplacée

par un mode de possession qu'entretiendra, légitimera et transmettra le travail ; — que l'usure et l'intérêt du capital doivent faire place à la gratuité du crédit ; — qu'au monopole industriel homicide, il faut substituer la division des fonctions ; — que l'antagonisme des intérêts, la concurrence anarchique, l'agiotage et l'exploitation de l'homme par l'homme doivent disparaître devant l'organisation solidaire de tous les intérêts dans un contrat social juste ; — que les réformes uniquement politiques dont le peuple se précautionne après une révolution sont absolument impuissantes et qu'il faut procéder par une autre voie ; — que la révolution prochaine enfin doit être sociale dans ses moyens comme dans son but et liquider intégralement le fonds de boutique de la vieille société. »

Avec son petit raisonnement de teneur de livres, le bourgeois est dans le vrai et voit bien plus loin que beaucoup de gens qui croient faire de la révolution :

— Parce qu'ils passent leur vie à relire et à répéter les canards des journaux ;

— Parce qu'ils réduisent l'immense solution sociale qui nous presse à une question d'hommes, de représailles et de changement de gouvernement ;

— Parce qu'ils limitent la révolution à la France, à la durée de leur vie ou même de leur vigueur d'action et de leurs passions du moment sans tenir compte des autres nations et de la vie de l'humanité ;

— Parce qu'ils croient encore à l'efficacité des moyens politiques et autoritaires pour faire une réforme complète en faveur de la société et de la liberté ;

— Parce qu'ils prennent au sérieux un changement de ministère, une destitution de garde-champêtre ou de préfet, un bruit de guerre ou une intrigue diplomatique ;

— Parce qu'ils s'émeuvent d'un *speech* à l'assemblée, d'une revue au Champ-de-Mars, d'un voyage à Dijon, d'un bal à l'Élysée ;

— Parce qu'ils sont toujours au courant des scandales qui se passent en haut lieu, des bons mots de méchants personnages, des renseignements *les plus positifs*, des intrigues du Président, de la santé de M. Faucher, de l'humeur de M. Baroche;

— Parce qu'ils se montent la tête et crient à tout propos à la révolution : à propos d'un changement de costume dans la garde nationale, de la confiscation du domaine d'Orléans, d'une tentative d'assassinat, d'une chute de cheval, de l'affaire Carlier, de la succession Murat, de l'arrestation Bocher, d'une élection Cavaignac, d'un pétard Romieu, d'une lettre Changarnier, d'un article Cassagnac, d'un revirement Girardin, et d'un *million de faits* aussi importants;

— Parce qu'ils parlent beaucoup, agissent peu, savent, pensent et travaillent moins encore; parce qu'ils sonnent creux et faux comme de vieilles horloges de Nuremberg.

— Parce que, depuis trente ans qu'ils se figurent combattre pour la démocratie, ils ne se sont jamais préoccupés que de ces billevesées politiques.

Maintenant qu'il a vu de près les grandes barbes et les phrases de huit lieues des révolutionnaires politiques, le bourgeois n'a plus peur des épouvantails à l'aide desquels ils l'effarouchaient autrefois; il s'y accoutume même tellement qu'il en a rempli ses programmes absolument comme les oiseaux s'habituent aux mannequins que les paysans fichent dans les champs pour protéger leurs blés.

Le bourgeois se moque des révolutionnaires, il n'a peur que de la Révolution, de celle qui se formule, s'accomplit, s'organise, s'apprend chaque jour en dehors de tout parti et de toute logomachie stérile, de celle qui se démontre à chaque instant par les faits, par la nécessité, par le temps, par les besoins et les tendances de la société. Peu lui importe que le parti républicain se perde dans des discussions oiseuses pour savoir si l'œuvre de démolition commencera par la révolution politique ou par la révolution sociale; cela lui fait

gagner du temps. Ce qu'il craint infiniment c'est qu'on ne finisse par s'entendre sur la nécessité de débiter par des réformes sociales. Et son instinct conservateur ne le trompe pas; nous serons bien près de nous entendre le jour où nous saurons nous débarrasser de l'un de ces deux mots.

C'est ici le lieu de faire cette élimination.

Le mot grec *πόλις* d'où est dérivé le mot français *politique* signifie ville, État particulier, petite république classique spartiate ou athénienne, en un mot fraction de l'humanité. Par intérêt, raison, affaires, coups, partis politiques, il faut donc entendre intérêt d'État, raison d'État, affaires d'État, coups d'État, partis qui veulent arriver à l'État; c'est-à-dire mensonge, injustice, hypocrisie, erreur, fausseté, duplicité et dualisme; c'est-à-dire encore intérêts d'un groupe détaché de la grande société humaine, ce qui ne peut exister sans désharmonie et tiraillement dans la série des besoins généraux.

De même donc que la circonscription politique ou circonscription d'État, de nation et de territoire est une division fausse quand on veut l'étendre à l'humanité, de même le terme *politique* est une expression fausse quand on désigne par lui autre chose que des réformes partielles et insignifiantes.

Par organisation politique on entend aussi quelque chose de restreint, la réglementation de tout ce qui est gouvernement, administration, ordre ou aspect superficiel d'une société; sous la dénomination d'organisation sociale, au contraire, on comprend l'engrènement de ses forces organiques, leur jeu réciproque, leur puissance virtuelle, leur expansibilité; ce qui constitue l'ordre et le ressort profond en vertu duquel cette société existe. Et puisque l'organisation politique, l'administration ou le gouvernement, c'est tout un, n'est que l'expression, la conséquence, la physionomie, pour ainsi dire, de l'organisation sociale; vouloir opérer les changements sociaux par réformes politiques, c'est essayer

de changer l'expression défectueuse d'une physionomie en déplaçant les traits dans telle ou telle direction sans inciser les muscles ou enlever les tumeurs osseuses qui ont amené la déviation.

La révolution politique n'étant que le corollaire, le réflecteur, le masque de la révolution sociale, quand celle-ci sera faite par affirmation, la révolution politique sera faite négativement et forcément.

Le gouvernement et la loi qui régissent une société injuste, c'est le bon plaisir des forts; ils n'ont été établis que pour maintenir la première tyrannie, la première injustice ou le premier vol. Les gouvernements ne maintiennent jamais l'ordre contre la violence, ainsi que le soutiennent, avec Platon, tous les ambitieux qui commandent aux peuples; les gouvernements seuls causent les guerres, les désordres, les révoltes qui ensanglantent les sociétés. Les émeutiers, ce sont les rois. SUR LE SOL DE FRANCE, IL N'Y A AUJOURD'HUI QU'UN **INSURGÉ**, LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE; TOUS CEUX QU'IL N'A PAS FRAPPÉS ET QUI LE TOLÈRENT SONT SES **COMPLICES**.

A quoi donc serviront le gouvernement et la loi d'à présent dans une société où toute revendication des faibles n'aura plus de raison de se produire puisqu'il n'y aura plus possibilité d'oppression et d'injustice? Ils disparaîtront d'eux-mêmes par la force des choses, chacun s'affirmant dans son droit.

Nous l'affirmons sur une cruelle expérience, nous qu'une haute cour de la justice dérisoire de France force depuis quatre ans à vivre dans la fournaise où bouillonnent toutes les ambitions et toutes les intrigues politiques; il y va de l'intérêt, du salut de la RÉVOLUTION de rejeter d'une manière absolue les mots réformes, institutions, gouvernements politiques, ainsi que les inanités conceptionnelles qu'ils représentent.

Tant que la révolution ne se sera pas solidement fixée au milieu de la tourmente au moyen de cette ancre de salut,

elle sera ballottée des mains d'un parti dans celles d'un autre, entre un 18 brumaire et des journées de septembre, elle sera confisquée par une personnalité, par une coterie et condamnera les hommes qui la serviront et la nation qui la subira à épuiser leur vigueur dans le martyre, dans l'apostolat, dans le cercle vicieux des gouvernements provisoires, des assemblées délibérantes et des modifications formalistes.

Terre de France ! patrie des cœurs expansifs et des esprits généralisateurs, toi qui saignes les révolutions dont les autres profitent et que rien ne saurait détourner de ta mission glorieuse, voilà ton rôle depuis quatre-vingts ans !! Tu as tout expérimenté, tout sondé, tout étudié, tout dit dans ta soif inextinguible de science et d'amour, et te voilà prosternée depuis décembre sous les bottes d'un héros de cirque ! !..... tu ne t'es pas souvenue que *noblesse oblige*.

Peuples qui l'observez, ne l'insultez pas, ne la lapidez pas, ne frictionnez pas de vinaigre ses tempes ardentes, éloignez de son front les couronnes d'épines qu'ont préparées vos mains, ne rivez pas ses pieds au poteau de l'infamie ; si vous le faisiez, il y aurait dans votre âme ingratitude et lâcheté insignes ! !

Elle souffre..... respectez-la ! !

Ne l'entendez-vous pas tressaillir sous les fers dont l'opprobre l'a marquée ? Bientôt le bruit de ses chaînes secouées dans une convulsion dernière vous appellera de tous les points du monde à la guerre sainte des opprimés contre les oppresseurs.

Dans Paris soulevé, il y aura encore des journées de juin et de décembre ; ce serait blasphémer que de désespérer de cette minorité d'hommes de cœur qui, depuis quatre ans, soutient une lutte désespérée au milieu d'une nation impassible, pourrie, sans dignité, sans conscience, sans ressorts, au milieu d'une nation BOURGEOISE.

Sentez donc le bourgeois frissonner, analysez ses sueurs

froides, appliquez les doigts sur son poulx filiforme, interrogez son teint blême, écoutez ses exclamations entrecoupées, suivez son regard d'agonisant, et dites-moi, dites-moi ce qui le fait frémir jusque dans la plus blanche moelle de ses os ?

Ce n'est pas un 15 mai ou un 13 juin ; pour un peu, il y participerait en habit de garde national. Ce qui lui glace le sang, ce qui lui serre les veines, ce qui l'étrangle, ce qui le guillotine, ce sont ces insurrections formidables que la misère déchaîne sur le pavé des grandes villes manufacturières ; ce sont ces milliers de travailleurs aux traits amaigris et convulsés qui crient vengeance en déchirant la cartouche ; ce sont ces devises si grandes, si touchantes et si terribles : **DU TRAVAIL OU DU PLOMB !! VIVRE EN TRAVAILLANT OU MOURIR EN COMBATTANT !!** c'est un juin 1848, des troubles à Buzançais, un soulèvement des mutuellistes de Lyon, une jacquerie comme celle qui a avorté dans l'Hérault, le Var et les Basses-Alpes ; c'est-à-dire une guerre à mort contre l'oisiveté et les privilèges.

C'est que les hommes qui descendent ces jours-là dans la rue n'obéissent ni aux provocations d'un tribun, ni aux excitations d'un parti, ni aux bulletins d'une société secrète, mais à la voix de leur conscience, au sentiment de leur dignité qui leur crie : *Il faut vivre les égaux des autres hommes ou mourir* ; c'est qu'ils ne demandent pas qu'on substitue un pouvoir à un autre, comme le font les esclaves, mais qu'on mette fin à TOUTE EXPLOITATION DE L'HOMME PAR L'HOMME ; c'est que, s'ils succombent, comme en juin 1848, ils sont mitraillés, jugés, condamnés, transportés et exécutés par les républicains bourgeois du *National* et de la *Réforme* ; c'est qu'on n'enterre pas ces grèves armées ; c'est qu'elles se représentent à chaque fois plus exigeantes, plus générales et plus retentissantes, et qu'il faudra régler, un jour ou l'autre, le compte arriéré ; c'est que la RÉVOLUTION, apprenez-le, reprenez-le donc enfin, *ré-volu-tionnaires*, est là où les moulins et les métiers cessent de battre.

« L'ouvrier comme le paysan, a dit Proudhon, est avant tout révolutionnaire ; le premier veut la terre, le second le travail ; il les leur faut et ils les auront tôt ou tard. »

Eh bien !! jacobins sectionnaires, enregimentés, numérotés, fétichisés, uniformisés de sous-ventrières rouges, êtes-vous avec le paysan, êtes-vous avec l'ouvrier ?

La propriété entraînant droit d'aubaine est une prime à l'oisiveté, une forteresse du privilège, un vol. Elle se détruit chaque jour elle-même, les petits propriétaires renonçant à la possession onéreuse du sol, la grande propriété se divisant à l'infini, la moyenne étant exploitée et expropriée par le capital.

Eh bien ! bourgeois enragés, vous glorifiez-vous de l'attaquer dans son principe ? L'affirmez-vous, non pas aujourd'hui dans une discussion d'estaminet, à huis-clos, mais le lendemain de la Révolution devant l'immonde cohue des petits propriétaires furieux, démuselés qui hurleront aux partageux, s'armeront de leurs faux et vous courront sus, ni plus ni moins que si vous étiez des lièvres, parce qu'ils ne comprendront pas que cette propriété qui fait mourir d'indigestion les loups-cerviers accapareurs, les consume, eux, peu à peu, par les privations et la misère (1) ?

Vous hésitez.

(1) « Les plus sages observateurs, et entre autres M. Mathieu de Dombasle, ont signalé cette manie de posséder, dit Pierre Leroux, comme une cause de ruine certaine et de misère irremédiable pour la masse des travailleurs de l'agriculture. On sait que la terre ne rend qu'en raison des avances qu'on peut faire pour la cultiver. Ces avances manquent au manœuvre qui s'est imprudemment transformé en propriétaire. Surviennent maintenant des besoins pressants, une mauvaise année, des maladies, choses fort ordinaires parmi des hommes exposés à tant de privations ; voilà notre petit propriétaire endetté, hors d'état de payer, devenant la proie d'un propriétaire voisin qui ne manquera pas de profiter de son embarras et de l'exproprier au besoin. »

Je n'ai pas à dire ici toutes les raisons pour lesquelles la propriété est impossible ; cause de ruine, d'inégalité et d'homicide parmi les hommes. Pour quiconque a compris Proudhon, ces propositions sont devenues des axiomes auxquels d'ailleurs il n'a pas été encore répondu.

L'intérêt du capital est une autre forme de cette organisation générale du pillage et du vol dont toutes les parties s'enchaînent et se correspondent comme les mille cellules d'une toile d'araignée.

Eh bien ! bourgeois féroces, décrétez-vous la gratuité du crédit devant la masse des banquiers, des agioteurs, des usuriers et des boursicotiers, vos parents ; devant tous ceux qui, retranchés derrière leurs comptoirs avec leur balance en guise de main de justice vivent de la dime inique que prélève l'argent, qui ne rend rien, sur le travail qui produit tout ?

Vous vous troublez.

Le gouvernement, l'armée, la police, les fonctionnaires, commis, pensionnés, retraités, subventionnés, domestiques, douaniers, officiers de la Légion d'honneur, gendarmes, bourreaux et geôliers de toutes gloutonneries et de toutes inutilités qui vivent du budget et qui dévoreraient jusqu'au nez de M. d'Argout, s'il ne le défendait pas, sont les instruments au moyen desquels une fraction infinitésimale de l'humanité maintient sur les autres hommes l'injustice des siècles.

Eh bien, bourgeois épileptiques, supprimerez-vous le gouvernement et ses employés ? licencierez-vous l'armée ? dégraderez-vous les légionnaires ? traquerez-vous la police ? au lieu de vous laisser toujours malmener, désarmer, dégrader, traquer, emprisonner et raccourcir ? Vous poserez-vous carrément, les poings sur les hanches, en face de tout ce monde hiérarchisé dont vous recevrez autant de coups de fusil, de gourdin, d'épée et de casse-tête qu'il y a en France de prétendants fous, de prétoriens ivres, des gendarmes abrutis, de bureaucrates fossiles, de coupe-cous besogneux et de sergents de ville assassins ?

Vous balbutiez.

Le très-saint culte catholique protégé par l'État, — le très-orthodoxe mariage civilisé, validé par les deux autorités

spirituelle et temporelle, — la très-savante instruction publique régentée par le professeur de l'Université et le jésuite ; voilà les moyens que la tyrannie, maîtresse du corps, emploie pour asservir l'esprit et le cœur sous le triple joug du fanatisme, de l'ignorance et de l'égoïsme de la famille actuelle.

Eh bien ! bourgeois athées, ignorants et libidineux, proclamerez-vous la liberté absolue de conscience, d'instruction et d'amour au risque de vous voir anathématisés par l'Église, dépecés tout vifs par les plumes acérées de l'Université et repoussés avec horreur, comme des êtres immoraux, par les pères de famille honnêtes et modérés avec lesquels vous voudrez *traiter* pour la main de leurs filles ?

Vous tremblez, je crois.

Bourgeois rougis à blanc, êtes-vous décidés à opérer toutes ces réformes, les seules qui puissent faire disparaître le paupérisme, assouvir la faim, étancher la soif, éteindre la misère, abattre les hôpitaux, les salles d'asile et les prisons ; renverser la féodalité industrielle, dissoudre les compagnies des traitants modernes, garantir l'indépendance des associations ouvrières, assurer les droits du travail, ouvrir un champ illimité à la production, à la consommation et à la circulation ; détruire l'ignorance, étouffer la superstition, extirper l'égoïsme, et faire jouir enfin l'espèce humaine du bonheur que vous lui promettez depuis si longtemps pour *l'an quarante* ?

Mais, vous ne répondez plus.

Condamnez-vous la justice humaine à mort ? Jetterez-vous au feu les 1766 articles du Code civil, monument de l'iniquité des sociétés modernes devenu inutile dans l'humanité régénérée ? Autour des flammes sulfureuses qui s'échapperont de cet incendie, vous sentez-vous de force, dites, bourgeois équilibristes et saltimbanques, à danser des carmagnoles et des ça-ira révolutionnaires ?

Oh ! le plaisant spectacle que ce serait de vous voir, bour-

geois, le bonnet phrygien sur l'oreille, l'œil hagard et la joue enluminée, vous divertir ainsi devant d'autres bourgeois que la peur rendrait plus sanguinaires que vous!!...

Voilà la révolution du paysan qui brûle les châteaux et du prolétaire qui brise les machines, parce qu'ils ne connaissent pas d'autres moyens de les supprimer!!!

Voulez-vous de cette RÉVOLUTION ORGANIQUE qui ne vociférera ni toasts, ni menaces, qui ne poussera pas de hurlements sauvages, qui n'aura ni prétoriens, ni gouvernement, ni mouchards, ni juges d'instruction, ni commissaires à collet rouge, qui ne grincera pas des dents, qui n'utilisera ni Mazas ni le Canada, qui n'abattra pas de têtes, qui ne divaguera pas et ne se soulera pas, mais qui, fatale, froide, inflexible, sans pitié et sans ménagement prendra à la gorge toutes les injustices? L'acceptez-vous, cette révolution qui vous disjoindra les articulations et vous brisera les os?

Prenez garde! Vous qui êtes maintenant dans le camp de la révolution et qui y resterez tant qu'elle aura à combattre le despotisme quasi-impérial de M. Bonaparte; si vous attaquez un jour avec ménagement la propriété, le capital, la religion, le gouvernement, la famille, la justice et la police qui sont la clef de voûte de l'ordre social actuel, vous serez pris dans un dilemme terrible. En établissant un impôt progressif, une banque hypothécaire ou une banque d'État, en convertissant les rentes, en expropriant pour cause d'utilité publique, de quelque façon que ce soit, en accordant le divorce limité par des formalités légales, en conservant un cadre d'armée permanente, une brigade de police secrète, un siège de magistrat ou une ombre de gouvernement, en apportant certaines restrictions à la liberté de la presse, de la parole et de la conscience, vous ferez trop ou trop peu.

Vous ferez trop peu, si vous êtes révolutionnaires; car l'ordre social actuel que vous n'aurez fait qu'écorner pourra, comme le serpent, ressouder ses tronçons épars et redevenir

formidable; ce que sachant très-bien, de plus avancés que vous vous combattront à mort. Vous ferez trop, si vous êtes conservateurs; car vous aurez risqué de compromettre ce que vous vouliez ménager; ce que n'ignorant pas, la meute réactionnaire vous mordra aux talons pour arrêter votre course. D'une façon comme de l'autre, vous n'aurez donc fait que reculer la difficulté, et lorsqu'il faudra reprendre la droite ligne de la tradition révolutionnaire, vous aurez encore à faire un choix.

Voyez ce qu'ont gagné depuis le 13 juin 1849 les représentants *montagnards* à ne pas oser dire ouvertement où ils voulaient en venir, si tant est qu'ils voulussent en venir à quelque chose. A quoi leur ont servi leurs ménagements, leurs réticences, leurs finesses, leur parlementarisme envers plus fins, plus parlementaires qu'eux? Qu'ont gagné MM. De-flotte et Lagrange à faire une distinction entre leur opinion comme représentants et leur opinion comme citoyens? A quoi leur sont utiles, à quoi sont utiles à la cause démocratique les certificats de savoir-vivre et de modération que leur ont délivrés les réactionnaires? Les montagnards ont perdu la confiance du peuple et l'estime de la bourgeoisie, deux appuis qu'ils recherchaient à la fois; ils ont succombé le 2 décembre, comme Louis-Philippe en février, sous le mépris, disons mieux : sous l'indifférence.

Et c'était justice; il ne suffisait pas de prendre un nom terrible, de publier des programmes retentissants et d'affecter des allures démagogiques pour avoir de l'influence sur les populations. Il fallait agir; il fallait prendre part à la protestation faite le 13 juin pour la République romaine, il fallait ensuite ne pas rester sur les bancs de la montagne à côté des places vides de collègues dégradés; il fallait, le 31 mai, et par tous les moyens, défendre le suffrage universel, il fallait, la veille du coup d'État de décembre, voter pour la proposition des questeurs; il fallait enfin ne pas témoigner à l'assemblée tant de respect pour la famille, pour

la religion et pour la propriété sacro-saintes, tandis que dans les clubs on jurait foi et amour à l'égalité.

Bourgeois révolutionnaires!! le temps n'est plus aux circonlocutions, aux réticences, à la diplomatie, au parlementarisme. La révolution que nous attendons est comme le sphinx, elle dévore ceux qui ne lui répondent pas. Êtes-vous avec les gens qui veulent vivre de leur travail contre ceux qui veulent vivre du travail d'autrui? avec la révolution sociale contre la révolution politique, avec le travail contre la propriété, avec le crédit contre l'intérêt, avec la liberté contre l'autorité, avec l'anarchie contre le gouvernement, avec la science contre la force?

Il faut choisir enfin..... Fils de 93, franchissez votre Rubicon politique; le citoyen Proudhon vous y convie. Il se confesse à vous, il croit en vous, il espère en vous; il vous confie la RÉVOLUTION. Pour défendre votre constitution de carton il s'est exposé à toutes les fureurs du parti démocratique; il a compromis sa popularité en appuyant la candidature de Dupont de l'Eure et en patronant M. de Girardin; il vous a dédié ses dernières idées sur la révolution.....

Fils des libres penseurs, suivrez-vous l'homme que vous avez voué à Charenton et qui a dit, à la gloire du XIX^e siècle : LA PROPRIÉTÉ, C'EST LE VOL; L'ESCLAVAGE, C'EST L'ASSASSINAT; LA CHARITÉ, C'EST UNE MYSTIFICATION; DIEU, C'EST LE MAL, etc., etc.?

That is the question.

Dans sa conduite politique, la bourgeoisie n'a d'autre mobile que la conservation de ses privilèges; *son plaisir, c'est sa loi.* « *La question politique ne nous regarde pas,* » disent avec dédain les plus jeunes de ses enfants, les étudiants qu'empoisonna, qu'asservit Louis Philippe; « *nous ne voulons pas être citoyens.* » Or l'égoïsme ne s'avoue qu'au plus profond de la conscience. Pour affronter au grand jour le sort des batailles, les luttes pleines de péril de la tribune et

du journalisme, le sens droit des comices, il faut pouvoir s'appuyer sur un noble principe et déployer aux yeux des hommes un drapeau sans tache. Le peuple assemblé s'émeut et se passionne aisément ; il veut sentir vibrer une âme dans les paroles de celui qui prétend être son guide.

Dépourvue de toute pensée généreuse, de toute tendance humanitaire, insaisissable à force de diplomatie et de ruse, la bourgeoisie en est réduite à s'envelopper le mieux qu'elle peut dans son doctrinarisme éclectique, manteau troué qui ne peut plus longtemps cacher son hypocrisie et sa honte. Également éloignée de l'aristocratie et de la démocratie, elle craint le noble comme l'ouvrier, elle abhorre le jésuite et elle fait l'expédition de Rome ; elle applaudit MM. Michelet et Quinet et elle brûlerait volontiers les socialistes ; elle ne veut ni du droit divin ni des droits de l'homme ; elle demande du progrès à la monarchie, de la modération à la république, de la protection et du libre-échange, de l'agitation et de la confiance, du commerce et de l'économie : du juste-milieu, du tricolore. Elle n'a pas de passions impérieuses, elle ne reconnaît pas de droits absolus ; il lui faut avant tout des affaires, de l'argent et du luxe, moyennant quoi elle se tiendra parfaitement tranquille.

A la première constituante, les nobles ont eu leur nuit du 4 août. Dans cette heure de généreux délire, cédant à l'irrésistible enthousiasme qui animait tout un peuple, il ont fait abandon de leurs droits seigneuriaux les plus chers. Qu'on nous cite quelque chose d'analogue dans les annales des parlements bourgeois ; qu'on taille en plein drap Guizot et Thiers et qu'on y trouve l'étoffe d'un Clermont-Tonnerre ou d'un Lafayette.

Tracassière, turbulente, fétichiste, bavarde, intrigante et orgueilleuse, la bourgeoisie trône depuis quatre-vingts ans, pratiquant, trafiquant, usant de la parole pour déguiser sa pensée. Elle s'appuie sur le principe du laissez-faire pour assurer au capital une victoire facile sur le travail ; elle use

de la liberté d'association pour exploiter à son profit les élections dans l'ordre politique, et, dans l'ordre social, l'immense révolution opérée par la vapeur; en même temps elle fulmine, contre les coalitions d'ouvriers et contre les clubs, des lois draconiennes.

Cet esprit d'indifférence, d'égoïsme et d'avocasserie, la bourgeoisie en a infecté le langage politique. Maintenant on s'enrégimente dans un parti, dans une coterie, à la suite d'un homme; on soutient une *cause* dans les parlements, dans les parlottes, dans les conférences : par son vote et son éloquence; qu'on ait le droit pour soi ou contre soi. De principes, de justice, de vérité, de défense par l'action révolutionnaire, la bourgeoisie ne s'en occupe pas; elle laisse cela à quelques niais qui ont la *simplicité* de faire passer l'intérêt public avant leurs propres affaires. On mendie, on surprend, on violente, on achète, on vend et on marchande des voix, on agiote des combinaisons, on reconstruit, on rebaptise des cabinets et des oppositions, on passe du centre droit au centre gauche, du ministère au libéralisme selon les besoins de l'ambition et des affaires. La voix grave du journalisme, la seule qui restât aux minorités bâillonnées, a été étouffée sous le cri fatigant de la réclame; l'annonce, le *Wanted* anglais, a débordé le *premier-Paris*; l'industrie a détrôné la science et les arts; le Napoléon des batailles a été oublié un instant pour le Napoléon de la presse. Les banquiers juifs ont siégé dans les conseils de la nation à côté de généraux dégouttant de sang, de prêtres faiseurs de rois et d'économistes sans entrailles. On a prodigué l'or aux vieillards à bout de jouissances, l'orgie aux jeunes hommes qui cherchaient le bonheur; on a jeté de la curée à tous les chiens affamés, de la fange à tous les pourceaux salaces; on s'est disputé des croix d'honneur dans le ruisseau !!!.....

Pour qu'une doctrine nouvelle, quelque juste qu'elle soit en principe, se propage, sa première condition de succès est

qu'elle puisse être expliquée à un certain nombre d'hommes rassemblés.

Or, les hommes de la bourgeoisie vivent isolés les uns des autres par des intérêts opposés ; c'est leur condition de bien-être, de santé, d'existence dans le milieu actuel. Où trouver une réunion de bourgeois à qui expliquer la science sociale, en admettant même qu'ils fussent disposés à recevoir cet enseignement ? Il est très-difficile par conséquent d'agir sur des êtres ainsi séparés ; il faudrait pour cela les prendre tour à tour et faire à chaque fois le siège d'une intelligence prévenue.

Le commerçant et le petit propriétaire, c'est-à-dire toute la partie de la nation qui pourrait exercer une influence progressiste réelle sur la marche des affaires, vit exclusivement de l'amour de soi. Cette petite fortune qui lui a tant coûté à acquérir, cette petite propriété, infernale tunique de Déjanire qui le consume et le ruine, vous n'en détacherez le bourgeois que par la mort ; c'est son univers à lui ; c'est le pain de sa femme et l'avenir de ses enfants.

Le bourgeois s'épuise toute sa vie pour ne pas mourir de faim ; il tourne sur lui-même, il s'agite dans le cercle infernal de la concurrence avec la rapidité de l'écureuil dans sa prison circulaire ; ne lui dites pas qu'il pourrait ne pas se fatiguer ainsi, il n'a pas le temps de vous entendre ; s'il se distrayait un instant de son travail ingrat, il mourrait de faim le lendemain. Comme le naufragé qui s'est raccroché à un brin d'herbe, le malheureux sent que, privé de ce frêle appui, il se noiera infailliblement ; il ne comprend pas qu'en s'y cramponnant il ne fait que prolonger son agonie ; il enfonce ses ongles jusqu'à la racine dans son morceau de terre et rien ne saurait l'en détacher.

Allez donc tenir à cet homme qui va périr des discours de maître d'école, expliquez-lui donc l'injustice de la société qui l'entoure, les causes de sa position précaire, l'harmonie et le bonheur du monde futur ! autant vaudrait

prêcher dans le désert ou à l'institut des sourds-muets.

Aussi voyez comme le bourgeois accepte tout, comme il fait silence sur tout, comme il subit tout ce qu'il plaît au pouvoir de lui imposer!! Il a crié, selon les temps : Vivent les Bourbons!! vive Louis Philippe!! vive la République et vive Napoléon!! mais toujours, avant tout et surtout : Vive la corruption!!! Il a supporté toutes les humiliations, il s'est fait le complice de toutes les infamies, de toutes les hontes du pouvoir. Il a laissé faire la guerre d'Espagne et le démembrement de la Pologne. Partout où les peuples ont tenté de s'affranchir, partout où ils ont compté sur nous, le gouvernement bourgeois de la France a servi de gendarme au despotisme européen, plantant son drapeau sanglant, souillé de boue à Ancône, à Anvers, à Rome, abandonnant lâchement aux bourreaux du Nord Venise, Berlin, la Hongrie, l'Orient et l'Italie soulevés à notre voix. C'est dans une assemblée bourgeoise aussi que furent prononcées ces paroles sacrilèges : « *Le sang de ses enfants n'appartient qu'à la France* » par Casimir Périer, l'homme qui reproduisit le plus complètement, dans sa bilieuse personne, le cynisme, l'orgueil et l'étroitesse de conception de la bourgeoisie dont il fut l'idole, de la bourgeoisie qui indemnisa Pritchard.

Et la bourgeoisie qui, longtemps à l'avance, avait fait blanc de son épée n'a su faire autre chose, le moment de la preuve venu, que fermer les yeux, se voiler la face, se laver les mains, comme Pilate, en accusant le pouvoir du sang répandu au dehors, et au dedans aussi; au cloître Saint-Merry et dans la rue Transnonain.

Comme si des hommes qui pensent, qui veulent et qui sont puissants, n'avaient pas du fer, des pavés et des corps à opposer au despotisme!! Lorsque la tyrannie pèse sur un peuple, tout homme qui n'est pas suspecté ou persécuté par le pouvoir est un être lâche et dégradé, une bête de trait ou de labour; il est sujet, il n'est pas citoyen; il a oublié que le premier de ses droits, le plus impérieux de

ses devoirs est de combattre un pouvoir qui s'est insurgé contre la société.

Voyez, aujourd'hui encore : le bourgeois est toujours le même. Comme il a profité de l'exposition de Londres pour apporter en secret ses timides hommages à l'ex-reine de son cœur, alors que l'avenir était incertain!! Comme il s'en garderait maintenant!! Comme il reçoit complaisamment les coups de plat de sabre de M. Bonaparte!! Comme il rentre vertueusement dans ses foyers à dix heures du soir entre deux rappels de tambour!! Comme a soin de ne pas fréquenter les lieux réputés suspects!! Comme il évite de souiller ses lèvres vermeilles de refrains séditeux!! Comme il sait être enthousiaste et *patriote* à propos, à la cérémonie de Notre-Dame et à la fête du 10 mai!! Comme il regarde fusiller son enfant avec calme lorsque celui-ci a eu la folie de se sacrifier pour le peuple!! Comme il est lâche au moment du danger, sanguinaire lorsqu'il est sûr de l'impunité, insensible à tout noble instinct, incapable de toute grande initiative, vil, hypocrite, bigot, dénonciateur, hideux à voir!!!

Allons, bourgeois prostitués! il vous faut un mâle qui vous fouaille et vous roue de coups; tendez le dos, faites-vous servir par M. Napoléon!! Allons, grand boutiquier Charrière! faites la révérence et vous aurez la croix de la Légion d'honneur!!

O réaction bourgeoise! tartufe suranné, sorcière salie, ridée, ensanglantée par l'insulte et l'outrage, mendicante au dos flexible, aux doigts crochus, à la voix fausse, juive sans religion, jésuite sans austérité, marchande sans crédit, voleuse sans courage, comédienne fatigante : qui donc arrachera ton masque?

La bourgeoisie ne peut pas plus servir à la révolution *par le mal* qu'à la révolution *par le bien*. Il est dans la fatalité de sa position d'être toujours et partout socialement

neutre, qu'elle soit avec le gouvernement, qu'elle soit avec l'opposition. Il n'y a dans ses rangs ni un Louis Bonaparte ni un Robespierre ; — si elle est fille de Voltaire, elle est mère de M. Guizot ; — si elle est sortie de l'esprit de négation du XVIII^e siècle, elle ne veut pas entrer dans les idées affirmatives du XIX^e ; — si elle a renversé les jésuites et la noblesse, elle repousse le travailleur qui demande sa place au festin social. Ne comptez sur son appui pour aucun principe, pour aucune idée, dans aucune épreuve ; elle caressera tout le monde, elle se prêtera à toutes les fusions, à toutes les conciliations ; mais le lendemain de la victoire, elle sera toujours l'appoint du parti le plus fort. Et cela avec prudence, hypocritement, en craignant de s'engager.

C'est la nuit, à l'heure des chauves-souris, entre chien et loup, que des bourgeois se réunirent à l'hôtel Laffitte pour y disposer de la liberté d'un peuple qui avait conquis ses droits sans leur secours et contre leurs désirs ; c'est de là qu'ils portèrent en cachette à Louis-Philippe l'offre d'une couronne dont il n'appartenait même pas à la nation de disposer. C'est la nuit que le roi-citoyen entra, comme un repris de justice, dans la capitale d'un pays qu'il devait gouverner le lendemain ; c'est la nuit que les ministres de la monarchie bourgeoise préparèrent tous les votes Pritchard qui déshonorèrent les assemblées délibérantes et amenèrent leur ruine ; c'est la nuit aussi que L. Blanc et Caussidière furent *expédiés* par une assemblée bourgeoise constituée en haute cour de justice.

Au point de vue de la révolution, conservateurs et libéraux bourgeois se valent ; les premiers ne peuvent rétrograder jusqu'à l'extrême limite du passé, défaire 93 qu'ils ont fait et conclure à l'absolutisme ; les seconds ne peuvent avancer jusqu'au socialisme égalitaire ; ce serait refaire juin 48 qu'ils ont défait.

La pratique révolutionnaire serait plus facile, si, lorsque les hommes s'y préparent, on n'était pas obligé de tenir

compte des deux fractions de la bourgeoisie, et si la question pouvait être nettement posée entre l'aristocratie et le prolétariat, comme on peut l'établir sur le terrain théorique entre les deux termes absolutisme et socialisme. Mais cette position de la bourgeoisie, fautive au moment de la lutte, est naturelle à notre époque pendant le repos des sociétés.

Dans la société comme dans l'homme, ce n'est que lorsque l'antagonisme est arrivé à son plus haut degré de force entre deux principes et deux partis contraires, entre l'aristocratie et le prolétariat, entre l'exploitation et le paupérisme, entre l'autorité et la liberté, que l'élimination des intermédiaires, des partis bourgeois et des idées bourgeoises, se fait forcément, que les extrêmes se dégagent en face l'un de l'autre, se rapprochent et se heurtent, et que surgit de ce choc un ordre harmonique nouveau.

Quand viendra-t-elle enfin cette époque où le problème social de notre temps apparaîtra aux masses pauvres et ignorantes dans toute sa grandeur et dans toute sa simplicité, afin qu'elles puissent le comprendre et le résoudre par elles-mêmes et pour elles-mêmes?

En attendant, il faut nous sentir coudoyés, tutoyés, choyés, fraternifiés, embrassés par la bourgeoisie révolutionnaire, parce qu'elle a jugé à propos de s'appeler, comme nous, socialiste; parce qu'il a convenu aux hommes du *National*, lorsqu'en haut lieu leur ont manqué les places, de venir chercher dans nos rangs une contenance et un parti où ils pussent semer l'agitation et l'intrigue. Ces auxiliaires que nous avons eu la faiblesse d'accepter, lorsque entre eux et nous, comme l'a dit le général Cavaignac, il y avait un abîme creusé par les journées de juin, ce sont les dents de Cadmus que nous avons semées après nous et qui se relèveront, le jour venu, contre la RÉVOLUTION.

Comme le gouvernement, l'opposition, quand elle est organisée par la bourgeoisie, pivote sur le principe d'autorité; elle a ses agitateurs, ses chefs, ses fonctionnaires, ses ban-

quiers et ses fétiches. Au lieu de siéger aux Tuileries, ce gouvernement s'établit dans le bureau d'un journal. C'est là que sont discutés, convenus, enregistrés, signés, les décrets qu'on a le projet de rendre exécutoires plus tard ; c'est là qu'arrivent, c'est de là que partent les émissaires qui portent le mot d'ordre sur tous les points de la France ; c'est là que se centralisent la direction, l'argent, les intérêts, les correspondances, les archives et la police du parti. S'il faut des recommandations influentes et un dévouement bien connu du pouvoir pour devenir fonctionnaire public, il n'en faut pas moins pour entrer dans la rédaction d'un journal. De sorte que le jour où la révolution éclate, le nouveau despotisme est tout créé et les nouveaux gouvernants trouvés ; l'organisation souterraine de la veille — monarchique et bourgeoise au fond — peut s'étaler au grand jour ; il ne reste plus qu'à transporter le personnel de la rue Lepelletier dans les salons de l'hôtel de ville.

Peuple trop confiant ! esclave de la routine, enfant qui te laisses bercer sans rompre tes lisières ! tu as si peur de manquer de maître un jour que tu t'en crées d'avance en recueillant, en répétant avidement les noms que la réclame apporte le plus souvent à tes oreilles, en reproduisant les traits des ambitieux, en les adorant. Tu es si embarrassé de ta liberté, qu'aussitôt après l'avoir conquise, tu te hâtes d'accepter les gouvernements provisoires qu'on t'impose, et de te forger de nouvelles chaînes. Il te semble que tout est perdu si tu n'as pas un gouvernement qui te dise : Tu as le droit d'aller à la barrière le lundi, d'assister à la fête de la Constitution de 1848, au feu d'artifice le 10 mai, au sacre de l'empereur un de ces jours, pourvu que, comme Figaro, tu ne t'occupes pas de politique, que tu ne parles pas, que tu ne penses pas, que tu n'écrives pas, que tu ne commettes pas d'adultère, que tu ne te rassembles que sous l'œil et par l'ordre des autorités, et que tu aimes le seigneur Président et messieurs ses saints ministres de toute la puissance de ton

âme. S'il t'arrive pendant une seule heure, ô peuple tout-puissant! de jouir de cette souveraineté qui t'appartient toujours, tu as peur de toi-même, et tu te retournes pour voir si, d'aventure, les pavés ne se soulèvent pas, si les murs ne s'écroulent pas, s'il y a encore un mouvement, une loi, une direction dans l'univers.

Et cependant si tu repassais l'histoire de tes déceptions et de tes misères — et pour cela il n'est guère besoin de remonter plus loin que la durée de la vie d'un homme — tu verrais ce qu'ont fait pour toi ces gouvernements de la bourgeoisie, et leur conduite passée te ferait juger de leur conduite future.

Moi, qui ne suis pas sorcier, je te la dirai d'avance sans me tromper beaucoup.

Qu'aujourd'hui, que demain une révolution éclate, qu'elle tombe dans les mains de la bourgeoisie et voici, peuple, ce que fera pour toi cette révolution :

Elle proclamera la République, peut-être même la République démocratique et sociale.

Jusqu'ici, rien de mieux. Nous crierons tous : *Vive la République démocratique et sociale!!* Nous allumerons sur notre fenêtre le lampion de rigueur; nous entonnerons *la Marseillaise* et le *Chant des ouvriers*; nous planterons des arbres de liberté; nous fraterniserons avec la ligne, avec la garde nationale, avec les pompiers, avec les municipaux, avec M. Lacordaire ou le révérend Coquerel (Athanase) qui ne ne demanderont pas mieux; on ne verra plus le moindre tricorne de sergent de ville dans les rues de Paris, et nous mettrons un ruban rouge au lieu d'un ruban tricolore à notre boutonnière.

Très-bien encore; à coup sûr c'est très-innocent, et d'ailleurs c'est dans le programme de tous les lendemains de révolution.

Et puis après?... Quelles garanties de liberté et de bonheur te donnera, ô peuple! cette république bourgeoise?

Elle installera, après débats contradictoires :

- Un législatif ;
- Un exécutif ;
- Et un judiciaire.

Un législatif — c'est-à-dire une assemblée de délégués entre les mains desquels tu *alièneras* ta souveraineté *inaliénable* et à chacun desquels tu compteras cinq beaux écus par jour ; — laquelle assemblée, quel que soit son nom, constituante, législative, convention, sénat, conseil des 5, 6, 7 ou 800, chambre des députés ou chambre des pairs, te confisquera successivement tous tes droits par des décrets contre le travail, contre les rassemblements, les clubs, les réunions et les journaux et, pour en finir, par une bonne loi du 31 mai contre ta souveraineté même.

Un exécutif — c'est-à-dire un ou plusieurs commis et fonctionnaires supérieurs à tous les autres ; empereur, pape ou roi, directoire, comité de salut public, dictateur, conseil exécutif, conseil fédéral, président de la République ou président du conseil des ministres, qui lutteront contre l'Assemblée, lui reprendront un à un les pouvoirs populaires qu'elle a usurpés, l'humilieront, la dissoudront et la jetteront à la porte par une froide matinée de décembre.

Un judiciaire — par cela il faut entendre une série interminable d'hommes de loi, de procédure et de torture, debout on assis, depuis le greffier et le juge d'instruction jusqu'à l'avocat général.

On aura recréé ainsi, si je ne me trompe, ce dont tu ne veux plus à aucun prix et sous aucune étiquette ; le despotisme, la tyrannie, le droit de Dieu, de la majorité ou du sabre, la monarchie ou la présidence, en un mot le gouvernement de *tous les citoyens par un seul homme ou par un seul groupe* qui sera maître de la vie et de la liberté de chacun.

Et pour maintenir ces trois grands pouvoirs équilibrés,

balancés , pondérés et calés tant bien que mal l'un par l'autre, il faudra nourrir :

— Un personnel d'administration civile; employés de ministères, préfets, commis, commissaires, commissionnés, commissionnaires , inspecteurs , agents des finances, des droits réunis, des douanes, des postes, des travaux publics, de l'agriculture, du commerce, etc., etc.

— Une armée de quatre cent mille hommes recrutée par l'impôt du sang ou par l'achat de vendus, peuple d'esclaves fusillant les peuples libres, misère en livrée opprimant la misère en haillons , société exceptionnelle dans la grande société humaine contre laquelle on lui tient toujours le sabre au poing.

— Une police, des gendarmes, des geôliers, des mouchards et des bourreaux, l'exposition, la prison cellulaire, la déportation, le ponton, les casemates , le fer, le feu, la guillotine et la torture; instruments au moyen desquels l'iniquité des siècles maintient en coupe réglée les deux tiers de l'humanité.

Que ce gouvernement soit dirigé par M. Louis Blanc, par M. Barrot, par M. Guizot ou par M. Bonaparte ; — que cette armée soit sous les ordres de M. Charras, de M. Cavaignac, de M. Magnan ou du duc de Raguse ; — que cette police obéisse à M. Caussidière, à M. Gervais, de Caen, à M. Carlier ou à Fouché; — que tout cela s'appelle légitimité ou état serviteur, — garde impériale ou force ouvrière, — brigade de sûreté ou montagnards ; — tout cela ne sera rien autre chose, entre les mains du gouvernement, que moyen d'oppression et de servitude, et ne coûtera pas moins que par le passé.

Tu payeras donc, peuple économe ! pour être interdit, maltraité, battu !! Et cependant tu seras en République démocratique et sociale , avec une convention révocable, un président de ministère révocable , des commis du peuple révocables, une force ouvrière et une police protectrices.

Et le jour où il te plaira de révoquer toute cette armée d'exploiteurs et de faire tes affaires toi-même, on te mitraillera.

Ainsi, le gouvernement de la bourgeoisie sera redevenu maître de ton corps.

Et quand il en sera là, il aura bientôt raison de ton intelligence et de ton âme.

Il s'emparera du monopole de l'instruction qu'il fera exploiter par des titulaires d'une université démocratique et sociale. Cette université, comme ses devancières et comme les jésuites, aura son programme, son règlement, sa méthode, ses grands hommes, sa morale, ses principes et ses collèges. En dehors d'elle, il ne sera permis à personne d'enseigner ou d'apprendre.

Il subventionnera un culte de la Fraternité, de l'Être suprême, de l'Égalité, de la Patrie, du Dévouement, du Martyre, du Sacrifice, de la Pudeur, de la Vertu, de la Chasteté, que sais-je encore? — Il n'en coûtera pas plus pour cela que pour le culte catholique. — Ce culte sera reconnu par l'immense majorité des Français et les temples lui seront exclusivement réservés; à la place des prêtres nous entretiendrons des déesses de la Liberté, des théophilanthropes ou des couples saint-simoniens; et les autres cultes seront traqués, persécutés, exorcisés, excommuniés, annulés.

Quand le gouvernement aura ainsi asservi l'homme, il s'emparera de tout ce qui le fait vivre :

Sous prétexte que les banquiers, rentiers, usuriers et capitalistes prélèvent de trop gros intérêts sur les emprunteurs, il s'adjugera le monopole de la banque et les prélèvera lui-même.

Sous prétexte que beaucoup de propriétaires fonciers jouissent d'un droit d'aubaine exorbitant et injuste, il limitera ce droit; puis il distribuera révolutionnairement aux communes les terres révolutionnairement confisquées aux

ennemis de la démocratie ; il les fera valoir par des associations de travailleurs révolutionnairement formées qui travailleront d'après des méthodes révolutionnairement enseignées. En sorte qu'il jouira lui-même de l'aubaine pour le plus grand bien de son budget, de ses fonds secrets et de ses fonctionnaires ; en sorte que, du même coup, il aura confisqué la liberté des travailleurs enrégimentés, et attaqué, par une expropriation forcée, le droit d'aubaine qu'il reconnaît.

Sous prétexte que la concurrence des gros capitaux, les machines et le monopole industriel écrasent les petits travailleurs, il s'emparera des machines, il embrigadera les ouvriers ; les casernera dans des cités où ils soutiendront pour lui une concurrence ruineuse contre l'industrie privée, relevée au bout d'un certain temps des pertes occasionnées par la révolution.

Peuple impatient du joug ! que t'importe, en définitive, que ce soit l'État ou les particuliers qui t'exploitent ?

Sous prétexte que l'usure est un vol, il la réprimera : attaque à la propriété inutile puisqu'elle n'empêchera pas l'usurier de prêter en secret, sûrement et forcément tant que le capital rapportera intérêt et qu'on sera contraint de subir ses conditions.

Sous prétexte que le taux des rentes est trop élevé à 5, il opérera des conversions successives à 4 1/2, à 4, à 3 1/2, à 2 même, empiétant ainsi sur une partie plus ou moins grande du revenu assuré aux rentiers par le gouvernement précédent. En faisant cela, il attaquera donc encore le principe de propriété qu'il reconnaît, et cela inutilement, car les capitaux et la confiance se retireront de lui, ce qui le forcera à revenir sur la mesure prise ou à proposer de nouveaux emprunts à des conditions plus avantageuses. Et d'ailleurs la question du crédit ne sera pas plus résolue pour cela, car, la valeur fictive de l'argent ne s'estimant que par son cours général, et cette valeur ayant diminué partout, le

banquier prélèvera toujours sur le public un intérêt qui , bien que moindre, sera pour lui aussi avantageux.

Sous prétexte que la propriété est grevée, détruite par le capital, que l'emprunt ruine le fermier et le petit propriétaire, qu'ils payent l'argent 5 et que la terre ne leur rend que 2 $\frac{1}{2}$, il leur fournira, en instituant la banque hypothécaire, le moyen de se grever davantage et de se faire exproprier plus promptement et plus facilement : ce sera préparer le suicide de la propriété devant les exigences croissantes de la féodalité industrielle.

Sous prétexte que celui qui a plus doit plus, et que les impôts actuels portent presque exclusivement sur les classes pauvres, il décrètera l'impôt progressif : attaque à la propriété, injuste, puisque le riche ne jouit pas plus que le pauvre des travaux d'utilité publique, et inutile aussi, puisque, si le propriétaire ou le capitaliste doivent fournir plus au fisc, ils feront payer davantage au fermier. Comme il n'est rien de plus facile que de démontrer par des raisons péremptoires l'injustice de n'importe quel impôt, le gouvernement en changera tous les jours l'assiette et le nom selon qu'il sera plus fortement pressé par un parti ou par un autre. Aujourd'hui, il abolira la taxe personnelle et doublera l'impôt des portes et fenêtres. Demain, ce seront les boissons qu'il dégrèvera de tous droits en se couvrant par l'impôt du sel. Et ainsi de suite ; après le sel, ce seront le sucre, la poudre, le tabac, les voies de communication, le papier, etc., etc. ; les combinaisons et les considérants ne manqueront jamais au pouvoir pour dévaliser le travailleur.

Sous prétexte que la propriété doit avoir un contre-poids, il accordera au peuple le droit au travail : attaque à la propriété sans effet encore, puisque, de ces deux droits, le droit à la propriété, institution organique, sociale, l'emportera toujours, comme établi dans les faits, sur un droit nouveau inscrit dans une constitution sans avenir.

Sous prétexte que l'ouvrier est exploité par le patron,

que son salaire ne suffit pas à assurer sa subsistance, que son travail est excessif, que les femmes et les enfants, dont la main-d'œuvre coûte moins, chassent de l'atelier les travailleurs adultes, — il décrétera un minimum de salaires, une réduction des heures de travail, il défendra aux maîtres d'employer les femmes et les enfants plus d'un certain temps par jour. Encore une attaque à la propriété qui ne profitera en rien à l'ouvrier. Car le capitaliste forcé d'élever le salaire élèvera concurremment le prix des matières de première nécessité et se dédommagera toujours tant qu'il sera maître de l'argent, le *nerf de la guerre*. Ne pouvant exiger qu'un certain nombre d'heures de travail, il abaissera proportionnellement la rétribution, il ira plutôt jusqu'au chômage momentané, pour prendre l'ouvrier par la disette. Enfin il déjouera la loi relative au travail des femmes et des enfants en les occupant, — le croirait-on si on ne l'avait vu à Manchester et à Birmingham? — en les occupant dans des ateliers différents.

Sous prétexte que le luxe doit être réfréné, il décrétera l'impôt sur le luxe, la taxe des pauvres et le droit à l'assistance : attaques à la propriété aussi inutiles que toutes les autres, puisque ce sera sur le travail et la vie du pauvre que tout cela sera repris ; puisque les riches, pour se délivrer de ces taxes, auront recours à tous les moyens, à la dépopulation d'une contrée tout entière, à la conversion des terres arables en prairies, à l'*éclaircissement*, au *nettoisement* des campagnes, comme cela se pratique dans la malheureuse Irlande.

Sous prétexte que les fonctionnaires dépensent trop au budget, il en diminuera le nombre et rognera quelques appointements pour faire des économies insignifiantes et beaucoup d'oisifs de plus.

Sous prétexte que la protection tourne au profit des compagnies industrielles et au détriment des petits producteurs et consommateurs, il diminuera ou supprimera les

droits d'entrée sur les produits étrangers, principalement sur les matières premières : attaque à l'industrie protégée ou à la propriété, bien inutile encore, car si l'ouvrier paye moins les objets de première nécessité, le capitaliste abaissera d'autant son salaire, ce qui arrive en Angleterre, depuis la loi de sir Robert Peel sur la libre entrée des céréales étrangères.

Ils te diront, à toi, peuple, qui le sais mieux qu'eux, hélas ! que l'armée permanente est un instrument de compression, que la conscription est une iniquité, que la gendarmerie est une vexation, que l'uniforme des sergents de ville donne sur les nerfs des Parisiens, et, partant de là, ils réduiront l'effectif de l'armée permanente, ils feront des engagements comme en Angleterre, ils organiseront une *landwehr* prussienne, ils feront entrer tous les citoyens dans la garde nationale, et créeront un corps de *policemen* ou de *gardiens de Paris*, comme l'avait créé Caussidière. Et puis, au moindre rassemblement, au plus léger trouble, la garde nationale sera désorganisée, la *landwehr* dissoute, les engagés deviendront féroces comme des mobiles ou des décembrailleurs, à mesure qu'on haussera leur paye, et l'armée permanente, la conscription, l'état de siège, le bombardement et les assommades reviendront comme aux beaux jours de la monarchie.

Ils te diront que la souveraineté doit être étendue au plus grand nombre de citoyens possible, *qu'à cette règle il y a cependant, comme à toute règle, quelques exceptions, rares mais forcées* ; là-dessus ils adjoindront les capacités, ils abaisseront le cens, ils donneront même le suffrage aussi universel qu'ils peuvent le comprendre ; puis, si les électeurs se permettent d'être d'un avis opposé au leur, comme en mars et avril 1850, ils exigeront d'eux des conditions de domicile ou de cens qui excluront des listes la moitié des citoyens.

Il te diront encore que, dans le milieu actuel, le criminel

et la prostituée sont moins coupables que la société qui les punit, après les avoir faits victimes de sa propre iniquité; qu'il faut les plaindre, les amender, les traiter comme des malades; *que, cependant, il ne faut pas laisser la société désarmée contre le vol, l'assassinat et la promiscuité des sexes.* Et avec ces belles phrases-là, ils adouciront le régime des prisons, ils fermeront beaucoup de maisons publiques, ils établiront des colonies pénitenciaires, des institutions de correction et de repentance, ils feront disparaître du Code criminel les pénalités les plus sévères; peut-être même iront-ils jusqu'à abolir la peine de mort. Puis, comme le milieu social n'aura pas été complètement révolutionné, la prostitution, le vol, l'empoisonnement et l'homicide se reproduiront de plus belle; et alors, la sûreté publique leur forçant la main, ils remettront en vigueur les vieilles répressions correctionnelles, ils enrégimenteront d'autres vierges folles; et au lieu de tuer en une seule fois par le couteau, ils feront mourir à petit feu par les mauvais traitements, la nourriture insuffisante, la déportation, la cellule, la fièvre jaune, la nostalgie et les climats pestilentiels.

Ils te diront enfin que la monarchie de droit divin est contre tout principe, *mais que le gouvernement par le peuple et la justice effraye une partie notable de la population.* Et sur ce, ils te donneront quelque gouvernement bâtard comme *la meilleure des républiques* ou la *République honnête et modérée.* Et comme on arrive logiquement à exclure tous les hommes de leur droit de souveraineté dès qu'on en a exclu un seul; comme il n'y a de gouvernement tenable que celui qui s'implante par la force, par les hommes et par l'origine monarchique, ou bien celui qui se fait accepter par les principes, par la justice et par l'origine populaire; comme « tout pouvoir divisé périra, » ainsi qu'il est dit dans l'Évangile, il arrivera nécessairement, au bout d'un certain temps, que le gouvernement mixte de la bourgeoisie aboutira à la terreur de M. Bonaparte ou au contrat de Proudhon.

Et comme, d'autre part, la bourgeoisie, si le peuple n'intervient pas dans la question, aime encore mieux Bonaparte que le socialisme organique, nous serons ramenés à toute vapeur vers un despotisme absolu.

Voilà ce qui arrivera, avec l'accompagnement obligé des démonstrations, commissions, démissions, destitutions, nominations, dénonciations, clubs, journaux, bulletins, fêtes, revues, processions, pétitions, illusions, illuminations, réclamations, déclamations et proclamations d'usage pendant les premiers jours ; — plus tard, on procédera aux restrictions successives et à la confiscation des droits du peuple ; — plus tard encore, la constitution nouvelle ayant attaqué et protégé le droit de propriété, reconnu et renié le droit au travail, réactionnaires et progressistes la tirailleront dans un sens et dans l'autre jusqu'à ce que son élasticité finisse par ne plus pouvoir prêter du tout à leurs exercices diplomatiques. Alors se reproduira le choc éternel des deux partis ennemis dans de nouvelles journées de juin 1848 ou de décembre 1851. Puis, la comédie recommencera ; les bourgeois reprendront le cours de leurs évolutions tracassières et ramèneront le peuple au combat pour le tromper encore.

Il y a longtemps, beaucoup trop longtemps, que cela dure!! il faut que le peuple se rappelle toujours ce que les hommes de la bourgeoisie lui répètent sans cesse comme une injure : *Ceux-là seuls sont au service de la Révolution qui ont tout à y gagner et rien à y perdre*, qui sont chair à canon, à mitraille, à barricades et à potence, meurt-de-misère et meurt-de-faim. Là est la vérité, là est la différence entre le bourgeois et le prolétaire. La RÉVOLUTION vient, comme le Christ, pour guérir les affligés, les pauvres, les déshérités et les malades, tous ceux qui ont besoin de médecin. Ceux qui ne se sont pas compromis avec elle sont contre elle. Les bourgeois peuvent-ils donc travailler à modifier un état de choses qui leur assure le bien-être et la fortune?

Non certes ; quoi qu'en disent les néocatholiques et les philanthropes, Lamennais, G. Sand, M. Mazzini et les apôtres socialistes du sacrifice, sa personnalité, son moi, voilà ce qui dirige l'homme, et ce mobile sera bon quand l'intérêt de chacun se confondra avec l'intérêt de tous. En nos temps d'injustice, l'abnégation, le dévouement, la souffrance, l'apostolat, le martyre et le sacrifice peuvent servir de contre-poids à l'égoïsme, au culte exclusif des intérêts, au luxe meurtrier, à la débauche, au vol et à la sécheresse de cœur. Mais, à coup sûr, chacune de ces manifestations passionnelles contradictoires est la conséquence d'un contrat social injuste et disparaîtra avec lui.

Jusque-là, l'apôtre et le martyr seront deux êtres aussi déclassés, aussi malheureux, aussi malades que le prêtre et le bourreau.

Il serait facile de dire toutes les autres raisons qui éloignent la bourgeoisie d'un rôle efficace dans les révolutions futures ; mais cette énumération serait superflue.

L'égoïste ne caresse pas l'enfant qui lui sourit, il redoute l'attachement d'une femme, il ne respecte pas les vieillards ; tous ces êtres si chers aux autres le dérangent de sa propre contemplation. Ainsi la bourgeoisie, être collectif essentiellement égoïste, repousse le prolétariat naissant à la vie sociale, appuie son talon d'argent sur la gorge de l'aristocratie terrassée, et s'isole de l'humanité qui lui offre son fraternel amour.

Aussi, que lui voyons-nous faire de la dernière Révolution dont le malheur a voulu que les destinées lui fussent confiées ? Elle la remet aux mains d'un gouvernement provisoire qui impose le peuple de 45 centimes ; qui n'ose pas abolir entièrement la peine de mort ; qui organise la garde mobile, les ateliers nationaux, et rappelle l'armée dans Paris ; qui fait afficher le décret sur les rassemblements, battre le rappel contre le socialisme le 17 avril et le 15 mai ; qui le livre à la réaction, aux journées de juin 1848 ; qui, maître du

gouvernement et croyant à son rôle initiateur, se contente de lancer quelques bulletins insignifiants et quelques brochures timides, alors qu'il pouvait consacrer par des actes une révolution immense ; qui, officiellement, envoie de poétiques paroles aux peuples qui veulent s'affranchir, et qui, par-dessous main, pousse aux ridicules expéditions de Risquons-Tout, de Kehl et de Chambéry.

Honte et malheur sur nous ! car, avec l'extrême facilité de division et de mutation de la propriété et du capital, la majorité de la nation est devenue bourgeoise, sinon par position, au moins par dépendance, par direction des intérêts généraux et, ce qu'il y a de plus déplorable, par tendances surtout.

Quand M. de Rambuteau, ancien préfet de la Seine, affirmait, en s'appuyant sur la statistique officielle : « que le sol de la France était possédé par plus de cinq millions de propriétaires, chefs de famille, représentant vingt-deux à vingt-cinq millions d'hommes ; que, dès lors, c'étaient les prolétaires qui formaient la minorité et non la majorité de la population de notre pays, » il était dans le vrai au point de vue de la direction des intérêts. Pierre Leroux peut bien soutenir « qu'au point de vue des intérêts et des principes, il ne faut pas donner aux vingt millions d'hommes dotés, par tête, de 16 fr. 50 c. de revenu le même nom qu'aux 250 mille dotés d'un revenu plus que centuple. » Personne moins que nous ne conteste cela ; nous ne combattrions pas le principe de la propriété, si nous n'étions pas de son avis. Mais, s'il est évident que l'intérêt *bien entendu* de ces vingt millions de propriétaires meurt-de-faim, ruinés ou gênés, devrait les engager à attaquer la propriété qui les épuise et à défendre nos idées, il n'en est pas moins établi que leur intérêt, *comme ils l'entendent*, les pousse à s'armer jusqu'aux dents pour défendre ce qui les tue et pour nous résister jusqu'à la mort. « En fait de propriété, dit Proudhon, j'ai fait violence aux opinions, je n'ai rien obtenu sur les consciences ! » —

Depuis 1793 le paysan convoitela terre d'un regard avide, il la lui faut ; et comme la propriété seule s'offre à lui pour arriver à la possession du sol , il se précipite sur la propriété, il court à sa perte avec une rage insensée, semblable à cet homme qui se jette à la rivière après avoir écouté trop longtemps le bruit de l'eau qui passe sous le pont (1). — Tous ceux qui, parmi les prolétaires, sont ignorants et malheureux, — et c'est l'immense majorité, — aspirent à devenir bourgeois, c'est-à-dire à se procurer les jouissances, les commodités et le luxe qu'ils envient à leurs obèses patrons. — Les associations ouvrières elles-mêmes, quoique composées en général d'hommes instruits de leurs droits, se transforment, aussitôt qu'elles prospèrent, en ligues de petits bourgeois coalisés contre le petit prolétariat qu'elles contribuent à *écraser* encore, et qu'elles abandonnent aux jours de lutte, comme elles l'ont fait au 2 décembre.

— Les six millions de patentés, les deux millions de fonctionnaires publics, ecclésiastiques, soldats, commerçants, entrepreneurs, hommes d'affaires, savants, artistes, avocats, médecins, professeurs, etc., etc., qui exploitent, aux dépens de la société, leur capital, leur instruction, leur travail monopolisé ou leur position officielle, sont encore plus opposés que les autres citoyens à une révolution profonde.

Quoi d'extraordinaire dans toutes ces résistances ? Il est dans la nature de l'homme de chercher le bonheur, d'aspirer au bien-être, et, dans un milieu où le bien de chacun ne peut s'acquérir que par le mal de tous, il faut de toute nécessité devenir exploiteur, si l'on ne veut pas être exploité. Infernale société qui ne laisse d'autre alternative à l'homme que celle d'être voleur ou mendiant !!

Allez donc faire la RÉVOLUTION dans un pays où le culte de foi, l'amour exclusif des intérêts, une corruption effrénée

(1) Voir, dans *le Peuple* de M. Michelet, la saisissante peinture qu'il fait de l'amour du paysan pour *sa propriété*.

et l'absence de tout noble principe chez les grands; où l'ignorance et la dégradation par la misère chez les petits, vous rendent plus des trois quarts de la population hostile!! Oh! nous sommes loin des jours d'enthousiasme de 1793!

Et ce n'est pas seulement en France qu'il en est ainsi; les mêmes causes amènent les mêmes effets chez toutes les nations où la majorité des intérêts et des influences appartient à la bourgeoisie, à cette classe définie par L. Blanc « l'ensemble des citoyens qui, possédant des instruments de travail ou un capital, travaillent avec des ressources qui leur sont propres et ne dépendent d'autrui que dans une certaine mesure. »

J'ai habité pendant deux ans le pays de Vaud, qui, depuis sa dernière révolution, est mis au ban des diplomaties absolutistes comme entaché de communisme, et qui est gouverné par d'anciens correspondants de Cabet et de Proudhon; j'ai étudié avec le plus grand soin les institutions de ce canton qui passe pour le plus avancé de la République suisse (1). Eh bien! je suis persuadé que là, pas plus qu'en France, la révolution ne pourrait se faire par une liquidation intégrale. Par cette partie du pays jugez des autres. En Suisse, comme en France, la religion, la propriété et la famille réglementées, gouvernementalisées et monopolisées, sont l'objet d'un culte et d'une vénération qu'il serait puéril de chercher à détruire.

Écoutons maintenant ce qu'écrit M. de Tocqueville dans son ouvrage sur la démocratie aux États-Unis: « Je ne crains pas de dire que la plupart des doctrines qu'on a coutume d'appeler démocratiques en France seraient proscrites par la démocratie des États-Unis. » — Remarquez que ces lignes étaient écrites il y a plus de vingt ans et qu'une révolution d'une portée incalculable s'est opérée depuis dans

(1) Travail publié en collaboration de mon excellent ami L. Avril.

les idées sociales françaises. Comment les Américains, les *Anglais perfectionnés*, accepteraient-ils nos idées actuelles?

Ne se heurterait-on pas encore à une résistance beaucoup plus grande en Angleterre? Le dernier programme des chartistes — d'après lequel on est autorisé à juger assez exactement de l'opinion la plus avancée dans le Royaume-Uni — ne réclame guère que des réformes politiques; la question des réformes sociales n'y est que timidement effleurée, juste ce qu'il en faut pour ne pas paraître trop en retard sur les théories allemandes et françaises. En dehors du parti chartiste, il y a certes des ouvriers plus avancés, plus intelligents des besoins de notre époque, qui entrevoient la solution du problème de la misère, et qui s'organisent en grèves inquiétantes pour les exploiters. Mais ces hommes sont isolés, comme tout homme l'est en Angleterre; ils appartiennent à des associations dont quelques-unes prospèrent à l'abri du principe de la liberté illimitée de réunion, mais dont la plupart commencent, ne sont pas reliées entre elles et se font concurrence. Il sont d'ailleurs peu nombreux; ils naissent à la vie politique, et quand un différend s'élève entre eux et leurs patrons, ils prennent des lords pour arbitres.

La révolution a-t-elle beaucoup plus de chances d'aboutir dans l'Allemagne, divisée en trente-neuf États sur lesquels l'Autriche et la Prusse, préfectures de Saint-Pétersbourg, se disputent une prééminence despotique; dans un pays où toute l'influence appartient encore à une aristocratie foncière féodalement organisée, où la réforme politique ose à peine s'affirmer, où la réforme sociale n'a trouvé encore d'autre formule qu'un communisme autoritaire brutal, où les insurrections de 1848 et de 1849 ont échoué en naissant, malgré les plus héroïques combats, où deux influences religieuses rivales sont en présence, où chaque jour la Russie se crée des intérêts nouveaux?

N'en est-il pas de même en Belgique, en Piémont, en

Espagne, en Portugal, en Hollande, chez toutes les nations enfin où les classes privilégiées et bourgeoises dominent par l'influence qu'elles exercent sur le plus grand nombre ?

Que conclure de tout cela ?

Que ces peuples ont fourni leur rôle historique : la Suisse en 1508, et la Hollande en 1579, en faisant reconnaître la liberté des peuples ; l'Allemagne en 1517, en proclamant la liberté de conscience ; l'Angleterre en 1688, l'Amérique en 1790, la France en 1793, en cherchant à consacrer dans les faits le principe de la souveraineté du peuple ;

Qu'ils ont opéré les réformes politiques et sociales qu'ils étaient appelés à faire dans les conditions géographiques et ethnographiques au milieu desquelles ils vivent encore aujourd'hui ;

Que, dans l'état de division de l'Europe civilisée par des barrières, par des intérêts et par des passions qui empêchent les individus et les nations de communiquer librement entre eux et de se régénérer les uns par les autres, il n'y a de possibles que des émeutes, mais plus de révolutions ; — et qu'enfin, comme la RÉVOLUTION est la condition d'existence des sociétés, il faut que la société européenne soit bouleversée, remaniée, brassée, renouvelée de fond en comble comme hommes et comme institutions ; — que son cœur gangrené doit être passé par le fer rouge et que cette cautérisation, c'est l'incendie, la destruction, la liquidation du vieux monde.

Il y a dix-huit cents ans, l'empire romain se faisait vieux ; il se débattait dans les convulsions de l'agonie. Les secousses produites sur ce grand corps mort par les lances des barbares envahisseurs étaient impuissantes à le galvaniser. La dictature des Césars était tombée d'Auguste à Augustule. Le peuple-roi, conduit par des appétits matériels, par des instincts guerriers, demandait du pain et des spectacles ; il allait s'enivrer dans les cirques à l'odeur du sang des martyrs. Les classes patriciennes étaient envahies par le luxe et

la débauche. Le despotisme farouche des Tibère, des Néron, des Caligula parvenait seul à maintenir une cohésion sanglante entre les diverses parties du corps social gangrené; l'empire déclinant était menacé chaque jour d'une nouvelle usurpation militaire. La corruption, la vénalité des charges, le mépris des lois, l'absence de toute croyance s'étaient infiltrés partout.

Torpeur dans la misère, démente dans le pouvoir : tel était le tableau de l'empire romain croulant.

Germe d'une nouvelle phase de civilisation, le christianisme — rencontré par une avalanche de Barbares, organisations de fer, intelligences incultes, qui, la veille encore ignorés du monde, s'abandonnaient tout nus aux pentes des glaciers — se répandit sur le vieux continent.

Entre la société romaine de la décadence et les sociétés bourgeoises d'aujourd'hui, tout est semblable : même mépris d'une religion qui ne comprend pas les aspirations du siècle; même abaissement sous des despotismes sans gloire et sans sanction; mêmes richesses monstrueuses; mêmes misères navrantes; mêmes sentiments d'égoïsme et d'indifférence; même négation radicale du passé; mêmes explorations avides dans le champ de l'avenir; même majorité d'intérêts matériels contre les idées nouvelles; mêmes dévouements ardents, mêmes intelligences d'élite en minorité pour réaliser.

Mais c'est donc l'anéantissement, la ruine, le cataclysme, le jugement dernier, le chaos, que votre voix sacrilège appelle sur les sociétés modernes!

Oui, j'appelle tout cela; est-ce ma faute, à moi, si l'humanité est éperdue, tremblante, glacée sous le suaire d'argent qui la couvre, et si c'est en vain qu'elle demande sa route à ceux qui ont la prétention de la conduire?

Oui, j'évoque le chaos; et il faut l'appeler à notre aide, car une société qui végète, se traîne et agonise comme la nôtre, est une société décomposée!

Oui, j'évoque la mort ; au moins il y a de la chaleur, de la vie et tout un monde nouveau dans la putréfaction des tombeaux, tandis qu'il n'y a rien que l'immobilité, l'impuissance et des cadavres froids au milieu de la corruption et du scepticisme qui nous dévorent !

.
.
.
.

« Pour élever ses membres à la liberté et à l'égalité, dit Proudhon, la société commence par créer des rois. »

« Qui ne sait, écrit-il ailleurs, que les plus puissants parmi les souverains se sont illustrés en se faisant, dans la mesure des circonstances où ils vivaient, révolutionnaires ? Alexandre de Macédoine, qui ramena la Grèce à l'unité ; Jules César, qui fonda l'empire romain sur les ruines de la république hypocrite et vénale ; Clovis, dont la conversion fut le signal de l'établissement définitif du christianisme dans les Gaules et, jusqu'à certain point, la cause de la fusion des hordes franques dans l'Océan gaulois ; Charlemagne, qui commença la centralisation des alleux et marqua le point de départ de la féodalité ; Louis le Gros, cher au tiers état pour la faveur qu'il accorda aux communes ; saint Louis, qui organisa les corporations d'arts et métiers ; Louis XI et Richelieu, qui achevèrent la défaite des barons, firent tous, à divers degrés, acte de révolution. Il n'y a pas jusqu'à l'exécrable Saint-Barthélemy qui, dans l'esprit du peuple, d'accord en cela avec Catherine de Médicis, dirigée contre les seigneurs plutôt que contre la réforme, n'ait été une manifestation violente contre le régime féodal. C'en est qu'en 1614, à la dernière réunion des états généraux, que la monarchie française parut abjurer son rôle d'initiatrice et trahit sa propre tradition : le 21 janvier 1793 fut l'expiation de sa félonie.

« Il serait aisé de multiplier les exemples ; tout le monde, avec la moindre connaissance de l'histoire, y suppléera. »

La RÉVOLUTION frayant sa voie au moyen du despotisme, c'est ce que nous avons appelé la Révolution par le mal.

Quoi de surprenant que la société française du xix^e siècle, déchirée par mille partis contraires, hésitant entre mille solutions différentes, tourmentée par un désir insatiable de réformes, pressée par le besoin de vivre, toujours déçue dans les espérances qu'elle avait placées en ses prétendus libérateurs, se soit laissée tomber, elle aussi, aux mains d'un empereur ?

Le plus grand peuple du monde, le peuple romain, alors qu'il dominait l'univers, parmi les candidats de toutes nations qui se présentaient à ses suffrages, choisit pour empereur le Goth Maximin à cause de sa force et de sa taille colossale. C'était pourtant un barbare grossier, parlant à peine la langue des peuples qu'il gouvernait ; mais il excellait à conduire un char, à dompter les coursiers sauvages, à fendre les arbres, à réduire les pierres en poudre, à remplir plusieurs coupes de sa sueur.

Bonaparte a le courage de son rôle de conspirateur, et l'audace de l'action ; le peuple, d'ailleurs, aime les coups d'État comme les insurrections ; il applaudit à tout ce qui atteste la force et la témérité : à la proclamation de la République en février, à la prorogation indéfinie de Louis Napoléon en décembre.

On travaille mal avec des instruments ébréchés ; on n'élève rien sur des sables mouvants ; un cheval borgne vous conduit aux abîmes ; tous les serviteurs que la RÉVOLUTION a usés dans sa course sont mis à pied pour le reste de leurs jours ; MM. de Chambord, de Joinville, Mazzini, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Étienne Cabet, et les ex-représentants montagnards s'amusant à lancer encore des manifestes, ne font l'effet de bateleurs sans public qui s'exerce les poudrons pour ne pas en perdre l'habitude. Qu'ils fassent leur

acte de contrition ; ils se sont trémoussés, M. Bonaparte a agi.

« Il n'y a plus de possible en France, avons-nous dit ailleurs, que l'empire qui mate ou la liberté qui émancipe. »

Si c'est l'empire qui l'emporte, il doit être en uniforme et en livrée comme au temps de la décadence, avec des aigles, des prétoriens, des proscriptions, des meurtres, des faveurs scandaleuses et des disgrâces éclatantes ; des domestiques, des délateurs et des eunuques. Vous êtes injustes quand vous reprochez à Louis Napoléon d'être plus despote que son oncle ou que Louis XIV, plus cruel qu'Ivan IV ou que Nicolas, plus corrupteur que Louis-Philippe, plus pourri que Vitellius.

« La RÉVOLUTION se complique à mesure que la société marche ; » la réaction doit progresser de même et opposer à la précision de la logique la précision du coup de fusil.

Si la RÉVOLUTION pouvait recommencer une nuit du 4 août, elle ne se contenterait plus de poser le problème économique ; il lui faudrait proclamer bien autre chose que la souveraineté du peuple, l'égalité fictive, la liberté de l'individu, du culte et des opinions ; il ne s'agirait plus de mettre en vente les biens nationaux et de modifier l'assiette de l'impôt : il faudrait liquider.

C'est ce que sait, c'est ce que veut empêcher M. Bonaparte ; et tous ceux qui rêvent d'en faire autant réagiraient, comme lui, avec fureur, avec aveuglement, avec barbarie, jusqu'à la fin. Oui, tous les hommes qui croient encore aujourd'hui le gouvernement possible doivent admirer, bénir et glorifier M. Bonaparte. Chose étrange ! ce sont ces hommes-là, réactionnaires ou socialistes, qui sont ses plus grands ennemis ; à Venise comme à Claremont, à Bruxelles comme à Londres : jalousie de métier, sans doute !

Au surplus, la question sociale est posée de telle façon maintenant, les deux termes et les deux partis antagonistes sont si rapprochés, la lutte est devenue tellement inévitable

entre eux, que celui des deux qui bouge, quel qu'il soit, précipite fatalement la solution.

C'est en cela que M. Bonaparte seconde malgré lui la RÉVOLUTION. Cet homme est vraiment l'Attila des boutiquiers et des doctrinaires. Après avoir, à l'intérieur, pourchassé la bourgeoisie, *per fas et nefas*, partout où elle cherchait un refuge : dans ses comptoirs, dans ses palais, dans ses représentants influents et dans sa famille royale, il déploie contre elle, à l'extérieur, la même activité révolutionnaire. Il a beau protester de son amour pour la paix, on sait ce que valent ses serments, et partout on redoute un coup d'État contre la bourgeoisie libérale européenne ; partout on craint une invasion française en Suisse, en Belgique ou en Italie, ou bien encore un débarquement à Portland, de l'autre côté de la Manche, pour faire pendant et revanche à celui de Boulogne.

Aucun parti ne pourrait en faire autant ; la monarchie héréditaire, aristocratique ou bourgeoise, aurait contre elle tout le peuple ; la démocratie gouvernementale rencontrerait une opposition formidable dans les classes privilégiées ; son action extérieure — alors même que son principe ne lui interdirait pas de prendre l'offensive — serait entravée par la solution du problème social, par les tiraillements intérieurs des partis et par d'inextricables embarras financiers.

Pour se retailler un empire français sur la carte d'Europe, deux voies se présentent au neveu monomane. Il faut qu'il décapite le monde des marchands ou le monde des jésuites ; il faut qu'il arrive à Londres ou à Rome par quelque chemin que ce soit.

S'il porte ses premiers coups sur les puissances bourgeoises, qui donc retiendrait le prince président ?

Ce n'est pas la Suisse, cette vieille république de Tell, qui lui a donné l'hospitalité plus généreusement qu'à nous ; la partager serait l'affaire d'un coup de dent. Que feraient

quelques carabiniers de Neuchâtel ou de Genève, quelques citoyens de *Thurgovie*, qui chercheraient à se mettre en travers? Les Jésuites de Fribourg, les conseillers fédéraux, 150,000 baïonnettes françaises, autant de prussiennes et d'autrichiennes auraient bientôt raison de cette poignée de *factieux*.

La Belgique et l'Angleterre pourraient l'arrêter plus longtemps. Mais déjà la première est devenue préfecture française et s'empresse d'obéir aux injonctions des Tuileries. Ses bourgeois et la plupart de ses provinces ne repousseraient pas l'annexion à la France pour étendre le marché de leurs fers et de leurs charbons; et quant à la seconde, M. Bonaparte n'a-t-il pas profité de l'hospitalité qu'elle lui accordait pour étudier ses moyens de défense? N'a-t-il pas envoyé, ces deux années dernières, sous prétexte de missions scientifiques, des officiers du génie chargés de lever les plans des places fortes de la côte? Ignore-t-il que Wellington et Napier ont semé solennellement l'alarme au milieu du parlement et du peuple (1)? « L'Angleterre est sans dé-

(1) Ces déclarations ont fait trop de bruit pour que nous puissions nous dispenser de les citer ici :

« Dans l'état de défense où nous sommes, s'est écrié lord Wellington, notre « matériel n'ayant pas été suffisamment entretenu depuis 1815, nos flottes « seules étant impuissantes à nous protéger, nous ne pourrions pas tenir une « semaine après une déclaration de guerre.

« J'ai 77 ans passés dans l'honneur; fasse la Providence que je ne vive « point assez pour être témoin d'une tragédie dont j'aurai vainement engagé « mes contemporains à conjurer, par des mesures de salut, le honteux dé- « nouement! »

Dans la lettre qu'il adressa à lord John Russell en juin 1849, le major général Napier s'exprime ainsi :

..... « Lorsque Rome sera prise — ce qui aura lieu, je le crains — si nous proférons une menace, si nous prononçons une seule parole hostile, qui empêchera les Français de rassembler les mêmes navires à vapeur qui ont conduit l'armée française dans la capitale du monde catholique? qui les empêchera de transporter une armée dans la capitale du monde protestant? — On répondra peut-être qu'ils ont déjà les mains pleines et qu'ils sont occupés à se quereller entre eux? Mais, milord, quelle chose pourrait les réunir aussi promptement qu'un cri de guerre? Dans son discours, le président dit à la

fense, se sont-ils écriés, elle ne saurait résister longtemps à la France. »

Résistera-t-elle plus à la France contre-révolutionnaire, alliée de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse? à cette quadruple puissance formidable qui étendra une de ses grandes mains vers l'Europe et l'autre vers l'Inde et l'Orient? Résistera-t-elle avec son monde de colonies qui *la tue*, avec ses finances obérées, ses 22 milliards de dettes, son crédit artificiel, sa fameuse banque insolvable le jour où tombera le gouvernement actuel? avec l'Irlande, l'Inde et le Canada, vassales impatientes du joug, attendant en silence l'heure des représailles? Résistera-t-elle avec ses légions de prolétaires affamés, nation qui bouillonne dans la nation, comme la lave ardente aux entrailles du volcan? avec sa production et sa vente immenses paralysées d'un seul coup? avec son industrie, ses manufactures, ses fabriques, la ban-

France qu'elle a une armée de 450 mille hommes; elle a une marine à voiles presque égale à la nôtre et une marine à vapeur infiniment supérieure.

« L'armée semble attachée à ses couleurs, et si nous osions faire des remontrances, si nous osions murmurer une parole agressive, que le gouvernement ouvrit la main et prononçât le nom de l'Angleterre, en vérité, l'armée entière, les républicains rouges, tous, en un mot, lanceraient leurs chapeaux en l'air, courraient au rivage de la mer, juste comme les chercheurs d'or courent en Californie. Et ils trouveraient ici une plus opulente et plus facile moisson qu'en fouillant la terre!

« Et qu'avons-nous, milord, pour les en empêcher? Milord, s'il y avait un pont entre Douvres et Calais et que la France fût tranquille, retireriez-vous vos sentinelles? Encore bien moins devez-vous le faire quand Louis-Philippe est renversé de son trône et le pays en révolution. Il y a des ponts, milord, des ponts qui se meuvent; sur un de ces ponts, 50,000 hommes ont déjà passé de Toulon à Rome. Sur un autre une plus grande force encore peut passer de Cherbourg à Portland.

« On dira peut-être que je dévoile la nudité du pays. La lettre du duc de Wellington a déjà fait cela, mais la lettre de Sa Grâce n'était pas nécessaire. Le gouvernement français connaît tout aussi bien que nous la force de chaque navire de guerre en service, la condition de chaque régiment, le nombre de nos canons et, j'oserais le dire, le nombre de fusils renfermés dans nos arsenaux. On m'appellera peut-être alarmiste. Je le confesse; je suis alarmé de notre état de défense, et j'espère en Dieu que j'alarmerai le gouvernement, le parlement et la nation. »

queroute et la ruine? avec son Wellington, débris impotent d'une gloire contestée? avec ses parlements éperdus, évoquant l'inferral génie de Pitt sous les voûtes sonores de l'abbaye de Westminster?

Pour l'Angleterre, les craintes de Wellington et du major général Napier sont malheureusement trop fondées. Que le gouvernement français rappelle le souvenir de Waterloo; qu'il tende d'un crêpe noir la colonne Vendôme; qu'il illumine le tombeau de l'Empereur; qu'il fasse chanter *la Marseillaise* dans les théâtres les plus brillants et dans les communes les plus reculées; et il y aura, d'un bout de la France à l'autre, une immense acclamation, un tressaillement d'enthousiasme et des milliers d'enrôlements. La guerre à l'Angleterre sera proclamée *guerre sainte*; la Carthage britannique s'écroulera sans pouvoir se défendre sous ses richesses devenues inutiles; le Napoléon de Strasbourg aura accompli, le temps aidant, ce que n'avait pu faire le Napoléon d'Austerlitz!...

Ainsi se vérifiera une fois de plus la loi posée par Montesquieu : « La fortune des empires maritimes ne saurait être longue, car ils ne règnent que par l'oppression des peuples, et tandis qu'ils s'étendent au dehors ils se perdent à l'intérieur. »

Il y a bien par delà l'Océan la puissante république des États-Unis, dont l'alliance avec la Grande-Bretagne et les monarchies constitutionnelles de l'Europe pourrait opposer une redoutable barrière à l'envahissement de M. Bonaparte; il y a bien à Paris, à Berlin, à Vienne, à Rome, à Pesth, à Rastadt, partout, des citadelles de révolution et des pavés d'émeutes; mais quoi! le double ulcère de la liberté illimitée du commerce et de l'individualisme protestant ne s'est-il pas attaché déjà aux flancs de l'Union américaine, si exubérante de jeunesse et de vigueur? Les gouvernements constitutionnels d'Espagne, de Portugal, de Piémont et de Belgique voudront-ils et pourront-ils se débarrasser de l'in-

fluence toute-puissante des jésuites et du saint-siège ? N'y a-t-il pas, chez eux, de même qu'en Angleterre, d'ailleurs, une lutte à mort engagée entre les intérêts matériels et les intérêts spirituels, lutte qui les fera fatalement périr ?

Le pape Pie IX, Nicolas de Russie et ses lieutenants de Prusse et d'Autriche ne sont-ils pas avec Napoléon ? Qui pourrait, en dehors d'eux, rassembler sur le continent une autre armée capable de tenir la campagne contre les armées réunies de cette Sainte-Alliance nouvelle ? Qui pourrait la bénir, comme le souverain temporel de Rome ? Qui la commanderait comme les tigres d'Afrique, les Haynau, les Radetzki ?

Si la conspiration des Pitt et des Cobourg était encore possible, nous verrions l'Angleterre la renouveler aujourd'hui avec plus d'ardeur et d'opiniâtreté qu'elle ne le fit jadis ; nous la verrions chercher partout des ennemis à l'alliance franco-russe, solder partout la RÉVOLUTION, car pour prolonger son agonie d'un jour, il faut qu'elle continue de diviser les nations comme elle le fait depuis des siècles, car il y va de sa vie de s'opposer, par tous moyens, à la formation d'une unité monarchique ou républicaine sur le continent. Qu'importe le drapeau que porterait cette confédération ? Son premier coup de canon serait le glas de mort de l'Angleterre, et elle le sait (1)!!

Napoléon l'avait bien compris, lui qui succomba dans sa guerre acharnée contre elle et qui avait dit : « Quel est aujourd'hui l'état de l'Europe ? L'Angleterre d'un côté ; elle possède par elle-même une domination à laquelle, jusqu'à présent, le monde entier a dû se soumettre ; de l'autre, l'empire français et les puissances continentales qui, avec

(1) C'est pour cela qu'en 1834 elle chercha, de concert avec Louis-Philippe, à établir, avec la France, l'Espagne et le Portugal, ce traité de la quadruple alliance qui ne tint pas et qui avait pour but de rallier autour du lion britannique les dynasties constitutionnelles de l'Occident contre les puissances absolutistes du Nord.

toutes les forces réunies de leur union, ne peuvent s'accommoder du genre de suprématie qu'exerce l'Angleterre. Ces puissances avaient aussi des colonies, un commerce maritime, elles possèdent en étendue de côtes bien plus que l'Angleterre; elles se sont désunies; l'Angleterre a combattu séparément leurs marines; elle a triomphé sur toutes les mers; toutes les marines ont été détruites. La Russie, la Suède, la France, l'Espagne, qui ont tant de moyens d'avoir des vaisseaux et des matelots, n'osent pas hasarder une escadre hors de leurs rades. »

La tradition de M. Bonaparte ou, pour mieux dire, sa vendetta, son instinct antibourgeois, et aussi la corde anti-anglaise du chauvinisme français, la plus sensible de toutes lorsqu'on sait la faire résonner, doivent le pousser tout d'abord contre l'Angleterre et les pays constitutionnels.

Mais la tentation est double pour sa soif de renommée. — L'écu qui achète est plus fort aujourd'hui que l'eau bénite qui se vend, et il y a moins de danger immédiat à attaquer le pape que la reine Victoria, outre que ce dernier procédé serait peu galant.

M. Bonaparte pense sérieusement sans doute à une nouvelle expédition de Rome, bien différente de la première. Ce n'était pas la bonne intention qui lui manquait lorsqu'il adressa à son aide de camp Edgar Ney la lettre dont on a tant parlé. Mais alors l'Assemblée était encore puissante, et il eût fallu que le poulx du pays battît bien fort pour qu'on se décidât à rompre avec elle. Et le poulx du pays, quoi qu'on en dise, n'est jamais que très-légèrement impressionné par la question de la solidarité des peuples.

Notre bon président a peu d'idées; c'est pour cela qu'il tient tant à celles qui lui viennent. Il n'a pas abandonné sa marotte italienne. Sans cela, pourquoi accueillerait-il si bien les proscrits italiens, alors qu'il expulse les autres? Pour-

quoi cette grande amitié avec M. Canino ? Pourquoi ces prétentions au royaume de Naples, si impudemment affichées par M. Lucien Murat ?

Cette fertile Italie resplendit encore de toute la grandeur de l'Empire ; il y avait là un royaume de Rome, un royaume de Naples, un grand-duché de Toscane, des principautés de Bénévent, de Montebello, de Raguse, d'Otrante, de Piombino, de Reggio, etc., etc. — C'est bien tentant !

On exalterait l'orgueil national, — qui n'a pas besoin de l'être d'ailleurs, — aux glorieux souvenirs de Lodi et d'Arcole. La haine du prêtre aidant — et elle ne fait pas défaut en France — le président serait suivi avec enthousiasme. Il faudrait bien un prétexte pour renverser le pape et chasser les Autrichiens... Qu'à cela ne tienne : M. Bonaparte parlerait, au nom de la liberté, de la république, du droit d'examen ; il congédierait le grand sacristain Montalembert et ses amis, comme il a congédié l'Assemblée, et ferait des siennes. Qu'importe au soleil s'il convient à ses satellites de graviter autour de lui ?

Mais, direz-vous, il rencontrerait de l'autre côté des Alpes une résistance formidable ? Non pas, au premier moment ; et M. Bonaparte est l'homme des coups d'État et des faits accomplis. Il aurait avec lui la noblesse italienne, révolutionnaire de l'indépendance, la jeunesse des écoles, les classes moyennes, les républicains mazziniens, antisocialistes, qui ont toujours conspiré avec les princes, tantôt avec le duc de Modène, tantôt avec Charles-Albert. Les dragons du pape, le sacré collège, le sénat des Arcades, et le saint-père lui-même s'enfuiraient en toute hâte à Gaëte, d'où personne n'irait les tirer cette fois. Le peuple, excité sous main par l'Autriche qui lui promettait les terres de ses seigneurs révoltés, ne répondrait pas à cet hypocrite appel et sauverait son indépendance. L'empereur de Russie hésiterait à prendre parti, lui, souverain pontife d'un culte, pour le pontife souverain d'un autre culte. Les pays protestants battraient des

maines. Il resterait l'Autriche, réduite à ses propres forces, contre la *furia francese*, dans les plaines de Marengo.

Que la lutte s'engage en Europe, et tout porte à croire qu'elle sera d'abord favorable à Louis Bonaparte. Admettons qu'il en soit ainsi ; supposons l'Angleterre battue ou l'Italie délivrée, ce qui veut dire ayant changé d'oppresses, ce n'est encore qu'un acheminement à la grande solution.

L'Angleterre succombant en effet, la mer et l'empire du monde restent vacants ; la France et la Russie se précipitent pour s'en emparer : c'est la question d'Orient plus pressante.

L'Italie ravie à l'Autriche, c'est l'équilibre européen rompu ; c'est la domination de l'Europe à disputer, encore entre la France et la Russie.

Par terre ou par mer il faut toujours en arriver là ; il n'y a pas à sortir de ce dilemme terrible. Il n'y a que deux grandes centralisations en Europe ; l'une au Nord, l'autre au Midi : la première oscillation dans l'équilibre européen les met inévitablement aux prises (1).

(1) On l'a vu par la question d'Orient, le fameux équilibre européen est bien instable, dépendant qu'il est de la foi anglaise, et dansant sur la pointe de l'épée russe. Pour le rompre, il suffirait de la cause la plus légère. Nous croyons que cette cause déterminante sera l'ambitieuse monomanie de L. Bonaparte ; ce peut être aussi une Jacquerie victorieuse en France. Ce n'est pas dans un aperçu général sur la révolution dans l'humanité que je puis examiner cette dernière hypothèse, qui me paraît la moins probable, pour causes qui seront développées ailleurs. Encore la Jacquerie triomphante ne serait-elle que le prologue de la lutte générale et ne préjugerait-elle en aucune façon son issue ? La Révolution universelle ne peut être due qu'à la brutale initiative d'un peuple initiateur qui vienne prendre nos idées chez nous. On ne porte pas les doctrines avec la conquête et le canon ; les peuples qui subjuguent par la force sont subjugués par l'idée.

Les Cosaques en sont encore aux guerres de conquête ; avant peu, les peuples civilisés, au contraire, ne pourront même plus faire de guerres nationales, divisés qu'ils sont, dans leur propre sein, entre les deux principes Autorité et Liberté. Le temps est proche où, une guerre étant déclarée entre deux nations civilisées, il s'établira entre les privilégiés et les socialistes des deux peuples une alliance qui rendra la guerre nationale impossible.

Pour pénétrer au cœur du chène il faut à la volonté de l'homme un coin de

Et il est impossible que cette secousse ne se fasse pas sentir tôt ou tard ; l'humanité ne vit pas immobile. Reste à déterminer le temps. C'est une affaire d'appréciation, un calcul de probabilité ; nous dirions presque que c'est demain.

Une des deux puissances maîtresse de l'Europe, c'est un despotisme universel monarchique ou républicain ; un pas de géant fait par la RÉVOLUTION. — L'unité dans la tyrannie dure peu.....

La guerre entre la France et la Russie, voilà la seule action réellement révolutionnaire qui s'engagera de notre temps. Tout mouvement d'armées, tout bruit de canon, tout pavé soulevé, toute agitation d'hommes ou de partis, tout changement de drapeaux ou de couleurs, doivent forcément aboutir là.

C'est la question. — Elle est inéluctable ; il faut dès à présent sérieusement y songer, et savoir quelles seront, dans la Révolution prochaine, les rôles de la Barbarie et de la Civilisation.

Comme les plus grands hommes, les plus grandes nations

fer sur lequel il martèle sans craindre de le disjoindre. Ainsi , à la voix d'un empereur ambitieux , — Nicolas ou tout autre , — la Russie, *seule nation disciplinable encore*, envahira de vive force l'Europe et l'Asie divisées par mille intérêts divers , et remplira le rôle rêvé pour elle par Pierre le Grand et Catherine.

Suivez les accroissements de ce géant né d'hier ; rien n'assouvit sa faim.

L'empire turc y a passé tout entier : Tartarie, Crimée, Moldo-Valachie, littoral et domination de la mer Noire, commerce de la Perse ; le sultan n'est plus rien que l'obéissant porte-clefs de Nicolas à Constantinople.

La Pologne a cessé d'exister ; la Suède, la patrie des Charles XII et des Gustave-Adolphe, ne compte plus parmi les nations importantes et s'est vu successivement dépouiller de la Finlande, de la Livonie, de la Courlande, d'une grande partie de la Poméranie, de son ancienne prédominance sur les mers du Nord.

L'Allemagne est soumise dans ses conseils à la haute influence de l'Autriche et surtout de la Prusse, entièrement allemande et protestante, et les cabinets de Vienne et de Berlin sont les antichambres du cabinet de Pétersbourg.

L'Angleterre elle-même, dans la question d'Orient, n'a rien pu faire sans la coopération et si ce n'est à l'avantage de la Russie, qu'elle a cherché à combiner avec le sien.

ne vivent pas une heure de plus que les autres. La destinée de Napoléon fut prodigieuse d'activité et de gloire; il n'en mourut pas moins, à son heure, au ban de l'Europe, sur un rocher; comme meurt, au coin de la borne, le chiffonnier mis au ban de la société. Dans la Civilisation moderne, la France a brillé entre toutes les nations; elle a été le cœur de l'Europe, faisant circuler partout des idées, des découvertes et une langue qui sont devenues universelles.

Quand une crise d'accroissement s'opère dans le corps humain, elle ne porte d'abord que sur un système d'organes, et l'action de ce système domine pour un temps la scène : les fonctions génératrices, par exemple, à l'époque de la puberté. Puis il faut de toute nécessité que les autres parties du corps arrivent au même degré de développement. L'équilibre, un instant troublé, se rétablit alors; par cette crise, l'homme a gagné une fonction de plus.

La France, au point de vue de l'élaboration des doctrines sociales, est incontestablement en avant des autres nations; elles l'avouent. Il faut que celles-ci la rejoignent. Alors seulement reparaitra l'harmonie momentanément détruite, et par cette Révolution l'humanité aura acquis une force nouvelle.

La semence ne germe au sillon que lorsque le champ a été nivelé, labouré et hersé.

Dès que l'homme est devenu père, qu'il a été générateur et généralisateur de son espèce — ces deux termes sont synonymes — il ne vit plus en lui seul, il vit dans sa famille.

De même la nation. C'est parce que la France grandit et se dissémine dans l'humanité comme pensée, qu'elle perd de sa force comme nationalité. Ce n'est donc pas par son action nationale qu'elle contribuera au grand mouvement révolutionnaire qui se prépare, mais bien par sa puissance intellectuelle et propagandiste, par son âme, c'est-à-dire par sa minorité opposante.

Tel est le rôle qu'elle jouera, quels que soient les efforts de ses gouvernants abrutis, de ses chauvins épileptiques, pour étouffer la voix de ceux qui placent les grands termes d'Homme et d'Humanité, au-dessus de ces mots de Citoyen et de Patric, profondément faux aujourd'hui parce que les délimitations qu'ils expriment — naturelles d'ailleurs au point de vue absolu — sont à refaire au XIX^e siècle.

Cette influence n'est-elle pas assez vaste ? Pourquoi rêver, dans notre ambition chauvine, de cumuler deux fonctions révolutionnaires : celle du cerveau et celle du bras ? Si nous comprenons le principe de la division du travail, il faut l'étendre à tout. Qu'on soit ce qu'on est ; une bête à deux fins a toujours mauvaise allure ; l'homme qui serait à la fois athlète, musicien et poète pourrait être un perfectionnement économique, au même titre que l'orgue de Barbarie ; il fatiguerait autant.

Sachons nous contenter de la fonction du cerveau. La France n'opérera pas la fusion ethnographique qui doit précéder la Révolution, parce qu'elle est trop vieille pour reproduire ; parce qu'elle est épuisée de forces autant qu'une nation puisse l'être ; parce que tous ses intérêts, tout son rouage social, pivotent sur des principes faux qui isolent et opposent les hommes, les corrompent et les affaiblissent. Nous n'avons pour nous sauver propriétairement ni les forêts vierges de l'Amérique, ni les mines de l'Australie ; l'avidité propriétaire a défriché le roc et fait argent des immondices... Il n'y a plus même à glaner.

Nous nous sommes assez longuement étendu, dans ce travail, sur la désharmonie qui déchire les sociétés bourgeoises ; nous n'y reviendrons pas.

Seulement, comme il ne fait pas bon d'être seul quand on s'attaque au nationalisme, je vais m'appuyer de l'autorité d'hommes dont le peuple écoute la voix avec confiance :

« La France, regardez-la de près, dit Proudhon, elle est

épuisée, finie. La vie s'est retirée d'elle : à la place du cœur, c'est le froid métallique des intérêts ; à la place de la pensée, c'est un déchaînement d'opinions qui toutes se contredisent et se tiennent en échec. On dirait déjà la fermentation vermineuse du cadavre. Que parlez-vous de liberté, d'honneur, de patrie ? LA FRANCE EST MORTE : Rome, l'Italie, la Hongrie, la Pologne, le Rhin agenouillés sur son cercueil récitent son *De profundis*. Tout ce qui fit autrefois la force et la grandeur de la nation française, monarchie et république, église et parlement, bourgeoisie et noblesse, gloire militaire, science, lettres, beaux-arts, tout est mort ; tout a été fauché comme une vendange et jeté dans la cuve révolutionnaire. GARDEZ-VOUS D'ARRÊTER LE TRAVAIL DE DÉCOMPOSITION, n'allez pas mêler avec la boue et le marc la liqueur vivante et vermeille. Ce serait tuer une seconde fois Lazare dans sa tombe. »

« Et puis ils (les journalistes) disent à la nation, sur mille et mille tons, s'écrie Considérant, qu'elle est belle, qu'elle est glorieuse, qu'elle est riche, qu'elle est éclairée, qu'elle est sage et intelligente ; et sur mille tons et mille modes, ils en ont menti !

« Car elle n'est pas riche, mais pauvre, puisqu'elle a vingt-deux millions de meurt-de-faim à six et sept sous par jour et quatre millions à onze sous ;

« Car elle n'est pas glorieuse, puisque l'esprit mercantile a usé tout ce qu'il y avait de noble dans l'esprit français et puisque la nation française est aujourd'hui la plus ridicule et la plus bafouée de l'Europe ;

« Car elle n'est pas belle, la France, puisqu'elle est hideuse de misère dans ses villes et dans ses campagnes ;

« Car elle n'est pas éclairée, puisqu'elle a vingt-six millions d'habitants qui ne savent pas même lire et écrire ;

« Car elle n'est ni sage, ni intelligente, journalistes, mais bien folle et absurde, PUISQU'ELLE EST TOUJOURS PRÊTE A VOUS

ÉCOUTER, malgré les horions qu'elle y a déjà gagnés, malgré les INEPTIES, les déceptions et les maux sans nombre qu'ont toujours recélés et engendrés VOS PAROLES DORÉES, VOS PROMESSES MENTEUSES.

« Sauf votre respect, Messesseurs, voilà mon avis. »

M. Mazzini n'a-t-il pas dit dans tous les *meetings*, n'a-t-il pas écrit dans tous les journaux, n'a-t-il pas répété à qui voulait l'entendre, que le rôle révolutionnaire de la France était fini? Ne vient-il pas revendiquer pour l'Italie — anachronisme incroyable! — l'initiative qu'il refuse à notre pays?

Et M. Ledru-Rollin, qui a analysé avec tant de logique et de talent les causes de la décadence de l'Angleterre, ne doit-il pas reconnaître que la France est menacée de la même mort, dévorée par les mêmes maux, épuisée par la féodalité mercantile, l'indifférence du laissez-faire et la guerre des intérêts (1)?

(1) Comme pensée, comme chiffres et comme style, nous ne savons aucune réfutation plus éloquente à opposer à M. Ledru-Rollin que les passages suivants de la *Ploutocratie* de Pierre Leroux :

« Nous lisons aujourd'hui dans le *Constitutionnel* un article où, après avoir retracé l'affreuse misère du peuple anglais, le rédacteur fait un retour sur la France et conclut ainsi :

« Voilà ce qu'on ne trouve dans aucune de nos villes manufacturières ; voilà « ce que Lyon, Rouen, Saint-Étienne n'ont pas à déplorer. Paris, avec son million d'habitants, ne présente dans la classe ouvrière aucun de ces hideux « spectacles qui soulèvent le cœur, etc., etc. »

« Les ploutocrates du *Constitutionnel* en parlent fort à leur aise ! Ils n'ont donc jamais lu les circulaires que les autorités des quartiers pauvres de Paris adressent chaque année aux âmes charitables ?...

« Ils n'ont donc jamais réfléchi que, si le tiers de la mortalité à Paris a lieu dans les hôpitaux, c'est qu'il y a à Paris un indigent véritable sur trois habitants ?...

« Logés qu'ils sont à la Chaussée-d'Antin, ils n'ont donc jamais visité seulement la place Maubert ?

« Ils ignorent que, dans le douzième arrondissement, par exemple, on meurt plus de deux fois aussi vite que dans le deuxième.

« Ils ignorent que l'administration elle-même déclare un indigent sur douze

RÉVOL.

Il est incroyable que la soif de renommée et le préjugé national aveuglent à tel point deux hommes qui proclament la République universelle, qui se sont assis ensemble dans

habitants à Paris. Mais il s'agit d'indigents secourus par les bureaux de charité; les hôpitaux et les prisons fournissent encore d'autres secours.

« Ils ignorent que, dans les quartiers pauvres, ce n'est plus un indigent secouru sur douze habitants que l'on déclare officiellement, mais un sur six.

« Ils ignorent que, dans le département du Nord, on compte, comme dans les quartiers pauvres de Paris, un indigent officiel sur six habitants; dans le Rhône, un sur neuf.

« Ils supposent que nos villes manufacturières présentent, comme leur Paris à eux, un ravissant spectacle. Ah ! ils n'ont jamais vu nos villes manufacturières.

« Ils ignorent que les probabilités de la vie, qui sont pour les enfants de négociants et de gens aisés de 29 ans environ, ne sont que de 2 ans pour les enfants de l'industrie cotonnière.

« Ils parlent de Lyon, de Saint-Étienne : ils ne se rappellent donc pas que deux fois Lyon et Saint-Étienne se sont soulevés pour les salaires depuis dix ans?

« Ils parlent de prostitution dans les villes manufacturières d'Angleterre !!.....

« Le Constitutionnel ignore même peut-être qu'il existe des mendiants en France. Il est vrai que quand un mendiant se présente sur le boulevard Montmartre, les agents de police le conduisent en prison.

« Que le Constitutionnel se donne la peine de jeter les yeux sur la *statistique officielle de la France*; il verra qu'outre les six ou sept millions de maisons et bâtiments imposables, le fisc, ce fisc impitoyable, en reconnaît lui-même environ cent mille non imposables. Cent mille maisons ou cabanes qui ne sont pas imposables, qui ne rapportent pas même au fisc les 75 centimes des cabanes des paysans corses. Qui habite donc ces cent mille maisons privilégiées? Apparemment des mendiants.

« Il y a une réflexion bien simple que ces savants publicistes devraient faire et qu'ils ne font pas.

« Ils disent que l'Angleterre est sur des charbons ardents, mais que la France est sur des roses : comment cela se peut-il, puisque nous suivons la MÊME VOIE ÉCONOMIQUE ET INDUSTRIELLE QUE L'ANGLETERRE ?

« *A priori*, il est évident que le paupérisme français doit être égal au paupérisme anglais, sinon pour l'intensité de la misère, du moins pour le nombre des indigents.

« Voici le parallèle :

« En France 4,700,000 indigents ou mendiants sur 34 millions et demi.

« En Angleterre 1,600,000 indigents ou mendiants sur 16 millions.

le COMITÉ DÉMOCRATIQUE EUROPÉEN, et qui ont adressé aux nations de si interminables palabres.

La France ne peut tomber que de fièvre en chaud mal. Son sol, morcelé par d'insatiables convoitises, se crevasse et s'effondre sous le pied des hommes qui voudraient la sauver par l'association!

Il n'y a plus d'énergie, il n'y a plus d'honneur, dans le pays qui se laisse tailler, piller, égorger à merci et miséricorde par une poignée de bandits, et qui regarde passer, avec indifférence, entre des haies de prétoriens ivres, les défenseurs du droit livrés, trahis, vendus par ceux qui se disaient leurs amis, dégradés par leurs ennemis comme des animaux immondes!!

Il n'y a plus de sens moral chez le peuple qui sanctionne par un vote général, même forcé, l'assassinat, la torture et le brigandage!!!

Il n'y a plus de sensibilité, il n'y a plus de cœur, chez la nation qui laisse fusiller femmes, enfants et vieillards et qui prête serment à un fou furieux et aviné!!!!

Il n'y a plus ni haine, ni amour, ni indignation capables de dépaver une rue dans la ville capitale où les prolétaires courbent la tête et vont s'étourdir à la barrière ou aux feux d'artifice!!!!

« Le rapport pour la France est 7,40; pour l'Angleterre 10.

« C'est-à-dire qu'en France, sur 7 à 8 habitants, il y a un indigent officiel ou mendiant, tandis qu'en Angleterre il n'y en a que 1 sur 10.

« Voici la misère officielle. Quant à la misère réelle, nous ne savons ce qu'il en est pour l'Angleterre; mais la vérité est qu'en France il y a un indigent réel sur quatre ou cinq habitants. C'est le rapport vrai de l'indigence, vrai pour la population des villes et bourgs au-dessus de cinq mille âmes, vrai encore pour la population des villages.

« C'est donc abuser cruellement de ce que notre ciel est plus élément que celui de l'Angleterre, et de ce que notre territoire, par la nature de ses productions, permet à l'indigent de se trainer plus lentement vers la mort, *que de raisonner sur ce sujet comme raisonne le Constitutionnel.*

« Si le *Constitutionnel* s'imprimait à Naples, il serait de force à nier l'existence des *lazzaroni*. Les *lazzaroni* ne figurent sur aucun budget officiel du paupérisme. »

Il n'y a plus de sang dans les veines d'une population qui tend le cou au couteau, les mains aux menottes, le dos au plat du sabre, et qui laisse baver sur son honneur les plus ignobles libations de l'orgie!!!!!!

Il n'y a plus d'élan, il n'y a plus d'élasticité dans les fibres des masses, lorsque l'odeur du sang leur monte aux narines et qu'elles ne bondissent pas, et qu'elles ne rugissent pas, et qu'elles ne se vengent pas!!!!!!

Vous dites que le droit de revendication ne périmera jamais!... Quand donc le peuple l'exercera-t-il?... D'où surgiront les vengeurs?... Appliquez votre oreille sur quelque point que vous vouliez de cette terre de France, teinte de sang et détrempée de larmes, et cette terre, dont les rochers devraient se soulever et les arbres s'entr'ouvrir pour pulvériser l'INFAME qui la souille, cette terre ne frémit même pas.

Où donc sont ces rumeurs terribles qui présagent les Révolutions? Où donc y a-t-il un souterrain que fasse résonner la crosse du fusil? Où donc un réduit d'où s'échappe l'odeur de la poudre qu'on fabrique ou du plomb fondu? Où donc une forêt dont le silence soit troublé pendant la nuit par des hommes sans peur conspirant sous le regard de Dieu? Où donc une opinion publique, une émotion puissante, un homme attaché à ses principes ou à ses couleurs, une conscience qui ne puisse être achetée, une intelligence qui ne soit faussée, un corps que n'ait pas infecté un virus contagieux?.....

Et maintenant, que les rois et les empereurs préviennent les desseins de M. Bonaparte; qu'ils prennent l'offensive et se réunissent, d'un bout de l'Europe à l'autre, dans leur commune haine contre cette France dont le nom seul les effraye, parce que, dans leur esprit, il est synonyme de révolutions et de tempêtes; qu'ils s'inquiètent du socialisme qui marche, marche toujours; de l'ambition du Corse qui menace; qu'ils mettent un terme aux intrigues, aux discus-

sions, aux questions de prépondérance qui ne les divisent que très-superficiellement... et la France se trouvera renfermée dans un cercle de feu qu'entreteindra un million de soldats ennemis, amenés à toute vapeur par les voies fluviales et terrestres. Avant que nous n'ayons eu le temps d'organiser une résistance imparfaite, avec des légions de docteurs, de pauvres, d'ignorants, de traîtres, d'espions, de délateurs et de bourgeois, commandées par des généraux d'escarmouche, vaincus d'avance, — nous sommes envahis.

Tout le monde a pressenti l'invasion prochaine, et je me rappelle que M. Cabet lui-même s'est arraché à ses contemplations icariennes pour nous faire part, depuis Nauvôo, de ses patriotiques appréhensions.

« En chimie, avons-nous dit ailleurs, c'est par l'intervention d'un puissant réactif que les corps en dissolution se précipitent sous une forme nouvelle; il ne saurait en être autrement dans le creuset social.

« Les éléments de la civilisation sont dissociés, une force immense et nouvelle doit intervenir pour produire l'ordre que nous attendons.

« Le socialisme s'est élevé du sein des nations civilisées. Le christianisme avait pris naissance dans une étable du monde païen.

« Dans la société païenne qui le persécutait, le christianisme n'eût jamais grandi; il fallait que le monde romain fût bouleversé par l'invasion des barbares. Dans la société civilisée qui lui est hostile, le socialisme périrait et il ne peut périr. »

J'ose fixer le Nord, au lieu de détourner mes regards des nuages qui s'y condensent, de la foudre qui gronde, de cette puissance russe qui nous accable de tout son poids, et je dis : IL N'Y AURA PLUS DE RÉVOLUTION TANT QUE LES COSAQUES NE DESCENDRONT PAS.

Sous le ciel crépusculaire, dans l'étape de glace qui s'appelle la Russie, campent cinquante-deux millions d'hommes,

courbés sous la toute-puissante volonté d'un seul. Ils sont forts comme des cœurs de chêne, habitués aux privations comme le soc de la charrue aux égratignures des pierres, rompus au despotisme comme le bœuf au joug; égaux par la terreur comme les têtes détronquées dans le panier du bourreau; muets, pleins de ruse, comme les renards des forêts; avides de dépouilles comme les vautours et les hyènes. Jamais peuple ne supporta avec plus de patience les besoins et les fatigues de tous genres; jamais nation ne s'agenouilla si bas sous la hache du despotisme, pour la bénir. Ils se trouvent à l'étroit dans leurs steppes immenses, car leurs mœurs sont celles des oiseaux voyageurs. La vue monotone de terrains incultes, de bouleaux rabougris, d'une nature désolée par les frimas, les amoindrit et les attriste; ce n'est qu'à coups de knout qu'ils se laissent conduire dans les déserts de Sibérie, qu'ils ne peupleront jamais. Comme l'enfant sort de son berceau quand il est devenu fort, ainsi le peuple géant et majeur veut déborder sur l'Europe; il est fils des Slaves et des Mogols; il vient de l'Asie, la grande pépinière d'hommes.

Celui qui leur commande est plus que Dieu pour eux; ils peuvent le voir et le toucher, ils peuvent sentir leurs os craquer sous son poids de fer. Il tient dans sa main les corps, les âmes et les biens de ses peuples, car il est à la fois le czar oint du Seigneur, et le grand prêtre de toutes les Russies. Au froncement de ses sourcils, à un mouvement de sa tête, le troupeau de ses sujets se prosterne dans la poussière, avide d'esclavage, offrant à la force sauvage des libations de sang. C'est le père dont ils préfèrent la domination à celle du seigneur rapace; c'est lui qui les défend contre les boyards, et qui leur permet de s'organiser en communautés. Ils ne se demandent pas quel motif le fait agir ainsi; le fait leur suffit: ils bénissent Nicolas.

Quand le soleil se lève à l'orient, c'est un point rutilant, perdu dans l'espace, condensant en lui-même toute la puis-

sance de ses rayons. C'est qu'il a besoin de toute sa force pour disperser plus tard les ombres et les nuages de la nuit, pour essuyer la rosée de la terre, pour répandre dans l'air les parfums des fleurs. Puis le point grandit. Les rayons émergent du globe embrasé, chassant devant leur poussière d'or les vapeurs du matin; ils envahissent les cieux qu'ils inondent de lumière, et toute la nature resplendit comme l'armure d'un guerrier avant le combat.

Puis les rayons resserrent de plus en plus leur cercle; l'ombre s'abaisse sur tous les objets. Enfin l'astre disparaît, illuminant le couchant de son dernier regard, se reflétant au loin sur les cimes des monts et le cristal des lacs qu'il couvre d'une nappe de sang.

Ainsi se lèvent, passent et déclinent les nations.

Qu'il étende sa droite vers l'Occident, le père des esclaves cosaques, qu'il leur montre l'empire du monde promis à leurs efforts, qu'il leur dise qu'ils trouveront dans nos villes des femmes et du butin, toutes les richesses de la nature, tous les luxes et toutes les joies de la civilisation, qu'il leur fasse entrevoir de lointaines conquêtes pour la religion grecque..., et tout un monde de *mugics* partira de Saint-Pétersbourg, la ville française, et se précipitera sur l'Europe « la lance au poing, ébranlant de ses hourras sauvages les glaciers des Alpes, les vieux châteaux du Rhin, les échos de Versailles et la ville aux sept collines. »

Ce n'est pas sans desseins ultérieurs que Dieu accumule au milieu des glaces et des sables mouvants tant de têtes d'hommes; ils se lasseront un jour de lutter sans cesse contre les éléments. Ce n'est pas au hasard qu'il leur a donné le calme, la discrétion et l'opiniâtreté qui préparent les conspirations formidables.

Le peuple qui fait rôtir ses seigneurs à la flamme de leurs châteaux est bien près d'incendier l'Europe. Quand ils seront déchainés sur les champs de bataille, quand un mot de justice et de liberté aura résonné à leurs oreilles, ces mil-

lions de paysans barbares auront plus facilement raison d'une poignée de boyards que le prolétariat français de la masse des intérêts bourgeois qui s'opposent à son émancipation. C'est alors que l'asservissement des siècles se rachètera par des représailles d'une cruauté inouïe ; c'est alors que les idées, les tendances si longtemps comprimées et muettes, éclateront avec fracas dans la Babel moderne, et que le cynisme de la servitude opulente fera place à une soif inextinguible de liberté.

C'est alors que la barbarie et la civilisation, ces deux filles de Satan, s'étoufferont dans une dernière et mortelle étreinte, et que la tempête déchirera sur mille points à la fois la surface de cette mer de peuples, si unie, si calme en apparence, sous la tyrannie.

Quel nouveau Josué aura le pouvoir de commander à ce soleil naissant de suspendre sa course ? Qui fera remonter aux plateaux de l'Asie ces vagues de Tartares débordées ? Qui dira aux flots humains : Vous n'irez pas plus loin ?....

Il faudra qu'elle passe, la société colosse, et qu'on se range sur son chemin comme sur celui d'une avalanche ; il faudra qu'elle hume le soleil et l'air ; qu'elle s'étende tout de son long sur les plaines fertiles ; qu'elle place sous sa tête les merveilles des cités-reines, et qu'avant de se remettre au travail, elle se repose des fatigues de la guerre.

Et quand descendront sur eux ces invasions successives, innombrables, les civilisés éperdus se demanderont quels sont ces hommes, quelle force les pousse, comment ils se nomment, et quel pays les a vus naître ...

Et ils répondront : — Vous avez connu nos pères ; par deux fois ils vous ont envahis ; par deux fois, vos généraux repus, vos fonctionnaires valets, vos femmes prostituées et vos académiciens esclaves ont baisé leurs genoux et célébré leur gloire. Il n'y a plus d'étrangers, il n'y a plus d'intrus dans la famille humaine ; nous sommes tous frères !

Et pendant un temps, art, science, philosophie, littéra-

ture seront oubliés ; le monde savant sera couvert d'un linceul....

Puis, quand les vents auront balayé les cendres de plusieurs générations ; quand la tradition aura été perdue et retrouvée encore ; quand la civilisation aura été exécutée ;... la barbarie conquérante , préparée à la conversion par son déplacement, se mêlera aux nations conquises, leur infusera son sang neuf, en échange de leur science mûrie par le temps et la méditation ; elle sera l'os de leurs os et la chair de leurs chairs.

Et tous, barbares et civilisés, gagneront à cette transplantation universelle ; cette transformation immense sera pour tous une résurrection véritable, et le principe qui se tiendra debout sur les ruines de tant de révolutions s'appellera... **SOCIALISME.**

Le vieux Saturne ralentira pour un instant sa marche éternelle, et le guet Laquedem qui s'essouffle à le suivre, criera à haute voix :

« Peuples ! levez-vous ; affligés ! voici l'heure de la joie.

« Esclaves ! rompez vos chaînes ; enfoncez leurs tronçons de fer dans les crânes des rois !!

« L'heure du socialisme a sonné !.. »

Et de cœur à cœur, de peuple à peuple, d'un continent à l'autre, les hommes, en s'éveillant, s'écrieront aussi :

« L'heure du socialisme a sonné !... »

Oui, j'en jure sur le progrès de tous les temps, sur la conscience de tous les peuples, l'Europe ne sera un instant cosaque que pour devenir socialiste. Napoléon se trompait quand il pensait qu'elle pourrait rester russe ; son intelligence de despote ne comprenait pas la nécessité de la **RÉVOLUTION.**

La négation de la nationalité par la force russe précédera l'affirmation de l'humanité par le principe français de liberté.

Vienne maintenant la guerre !! Que le prince Bonaparte

promène en Europe des canons français, des pantalons rouges et des aigles impériales ; et son crime de décembre aura été utile à la RÉVOLUTION.....

Que celui qui n'aurait pas le courage d'appeler sur nous cette épreuve terrible s'enfonce jusqu'au cou, à pieds joints et les yeux fermés, dans l'intarissable bourbier de la civilisation ; qu'il désespère et qu'il meure : il n'est pas révolutionnaire universel.

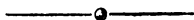
Ah ! si les royalistes, les exploiters, les parasites, les oisifs et les bourreaux comprenaient la révolution, ils sauraient que les Cosaques recevront les premiers le baptême socialiste, ils ne les appelleraient pas, ils ne leur demanderaient pas de les sauver ! !...

Pour moi, je n'ai pas hésité à dire comment m'apparaissait la RÉVOLUTION dans l'avenir ; je n'ai pas craint d'affirmer que les nations bourgeoises étaient en pleine décadence, et que les Russes seraient appelés un jour *les fils aînés du socialisme*. J'ai fortifié mon âme contre le concert de malédictions patriotiques qui va m'assaillir : j'aime mieux la cautérisation que la mort ; — la révolution que la nationalité ; — l'humanité que la France ; — j'ai pris au sérieux ces deux mots : RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE.



ÉPILOGUE.

L'EXIL.



I

Que les aristocrates se réjouissent du nord au midi de la France asservie !

Que les bourgeois tremblent leur peur dernière ! Que les fonctionnaires s'humilient ! Que les soldats fusillent ! Que les prêtres blasphèment !!

Que des juges cent fois parjures frappent sans danger et sans pudeur des ennemis abattus !!!

Que les citoyens se fassent impudemment délateurs, espions et cannibales !!!!

Que M. Bonaparte serve d'instrument à toutes les rançunes ! qu'il élève son perchoir impérial sur des cadavres !!!!!

Que les fourgons roulant sur le pavé des villes, que la poussière des routes soulevée par les pieds des chevaux, étouffent la voix de la démocratie expirante !!!!!

Que l'on n'entende plus, la nuit, le long des rues désertes,

que les sanglots des femmes et les éclats de rire des soldats!!!!

Et tant mieux pour la RÉVOLUTION!...

II

Que des milliers de républicains soient tombés dans la lutte glorieuse !

Que des milliers d'autres soient déportés sous des cieux meurtriers !!

Qu'ils errent innombrables sur les chemins de l'exil, arrachés aux familles qu'ils soutenaient et qu'ils ne reverront plus!!!

Que, sans distinction, paysans, ouvriers, orateurs, journalistes, tous ceux qui travaillent et tous ceux qui pensent, soient contraints de chercher asile en pays étranger ! qu'ils s'y confondent avec les peuples qui les accueillent ! qu'ils se fassent aimer, respecter et comprendre ! qu'ils répandent partout la *bonne parole*!!!!

Et tant mieux pour la RÉVOLUTION!.....

III

Le monde est grand, les hommes nombreux, les besoins pressants, la misère effrayante, les ennemis armés, la RÉVOLUTION inéluctable : que d'attraits dans cette lutte gigantesque ! !

Quelque langue qu'ils parlent, quelque Dieu qu'ils adorent, à quelque préjugé qu'ils sacrifient, les hommes de tous les pays sont nos frères, et tous ceux qui souffrent nos alliés. Tendons-leur la main, nous qui croyons à la fraternité des peuples ! !

Proscrits ! peuple de tous les peuples, n'emportons pas le sol natal à la semelle de nos souliers, ne consacrons pas

notre cœur *au culte exclusif de la PATRIE* : L'HUMANITÉ est plus grande que la plus grande des nations !

Sur la terre, où le sort nous a jetés, Angleterre, Belgique, Suisse, Espagne ou Amérique, nous ne sommes plus Italiens, Allemands, Hongrois ou Français, nous sommes HOMMES, hommes comme les Juifs, comme les Polonais, les deux peuples errants.

Il faut dépouiller le vieil homme, le vieux costume, la vieille langue, les vieilles habitudes de la vieille nation. Nous avons à constituer des nationalités nouvelles sur la terre régénérée. Il faut abjurer le chauvinisme, et, si nous croyons à la RÉVOLUTION, la pousser à toute vapeur à travers l'humanité.

Pour nous, la vie est à ce prix.

IV

C'est plus particulièrement aux Français que je m'adresse, puisque le hasard de la naissance m'a fait leur compatriote, et je les supplie de rompre pour toujours avec cette tradition de vanité nationale intraitable, égoïste, oppressive, vantarde et fausse qui nous abaisse dans l'esprit des autres peuples.

Il n'y a pas de nation qui n'ait souffert de notre soif de renommée ; il n'en est pas une que nous n'ayons couverte de ruines pour élever un piédestal à notre humeur batailleuse. A toutes nous avons donné le droit de suspecter notre amitié ; il faut regagner leur confiance.

Faisons oublier à l'Europe que les hommes de 93 lui ont imposé, au nom de la *liberté*, des républiques de *terreur* et de *violence* ; qu'ils les ont implantées, comme les Anglais, comme les Autrichiens implantent, partout où ils passent, des vice-royautés de pillards. Faisons-nous pardonner les boucheries de Napoléon, l'expédition d'Espagne, les crimes d'Afrique, les sièges d'Ancône, d'Anvers et de Rome, les

hontes de Louis-Philippe et les assassinats de Louis Bonaparte.

Fussions-nous assez forts pour la lui imposer, l'Europe repoussera la République universelle si elle lui est présentée à la pointe des baïonnettes, si elle est prêchée par la gueule des canons, proclamée au roulement des tambours et flanquée de tirailleurs de Vincennes. Que lui parlerez-vous de Liberté, si vous agissez comme des despotes? Les libérateurs qui leur apportent une intervention armée, les peuples les flétrissent du nom d'opresseurs.

Et les peuples ont raison.

V

Quand les Français parlent de la RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE, ils se la figurent en uniforme, se généralisant en Europe par leurs batailles gagnées, parlant la langue française, faisant de la politique, de la littérature, de la science, de l'art français; ils se la figurent répudiant, pour les nôtres, toutes les traditions, toutes les gloires nationales.

Au fond, ils ne sont républicains universels que par ce besoin dévorant de suprématie et de gloire qui les poursuit toujours; ils veulent bien se sacrifier pour les autres nations, mais à la condition qu'elles se laisseront *conduire et affranchir* par eux. Dites-leur que la RÉVOLUTION sera accomplie par un autre peuple, ils crieront à l'étranger, au Cosaque, et ils renieront plutôt l'idée.

Brûlons donc l'histoire, nions Poitiers, Crécy, Azincourt, Waterloo et le souvenir des deux invasions; nous sommes le plus guerrier, le plus vaillant des peuples; jamais nous n'avons été vaincus.... Je le veux bien.

Mais qu'une lutte générale s'engage en Europe, entre la Révolution et le passé, entre le vieux et le neuf, je pense qu'il est bien permis de dire qu'ayant contre elle toutes les forces et tous les intérêts coalisés, la France a autant de

chances qu'une autre nation de succomber à la fin sous le poids et le nombre. Le Dieu des batailles distribue indistinctement les succès et les revers à tous les peuples ; je n'en sache pas un qui puisse justement réclamer le monopole de la victoire.

Non, il n'y a pas de peuple duc de la Victoire, pas de peuple sacré, pas de peuple César.

Malheur à celui qui afficherait au milieu de l'humanité des prétentions impériales !

VI

Ne dites pas aux nations — ce serait leur mentir — que le peuple de France n'exècre pas l'étranger, l'Anglais et le Cosaque ; qu'il a su détacher son esprit du point d'honneur patriotique ; ne leur dites pas qu'il est revenu de son grand fétiche impérial ; ne leur dites pas, enfin, que la France est le Christ des nations : le Christ ne frappait pas les autres hommes, ne payait pas, n'exaltait pas ceux qui les torturaient.

Dites-leur que, dans notre pays, une imperceptible minorité de citoyens a toujours combattu pour la solidarité des peuples ; dites-leur que Lafayette, Carrel, Laviron, Barbès et Raspail, pour n'en pas nommer d'autres, furent les soldats de ce principe ; dites-leur que les manifestations avortées du 15 mai et du 13 juin ont été entreprises pour soutenir cette idée, et vous serez dans le vrai.

Et si nous voulons suivre la voie que nous ont tracée ces hommes libres, mettons fin à ces scandaleuses compétitions d'initiative révolutionnaire en faveur d'une nation.

Si nous avons la ferme intention de combattre pour l'humanité opprimée, pourquoi exhiber sans raison des certificats contestables de dévouement et d'abnégation passés ?

Il ne nous manquera pas d'occasion dans l'avenir.

VII

De l'exil où nous sommes, nous ne pouvons rien pour la Révolution en France, nous pouvons tout pour la Révolution dans l'humanité.

Avant le 2 décembre, les représentants montagnards, les journalistes, les hommes de toutes influences dans le parti démocratique, avaient habitude de dire, en parlant des exilés : *Ils sont morts pour la Révolution française ; que nous parlez-vous des revenants ?* Ce jugement qu'ils portaient sur nous était profondément vrai ; mais voyez comme l'amour-propre humain est ingénieux ! Maintenant que ces mêmes hommes partagent notre proscription, ils ne peuvent se figurer qu'ils partagent aussi notre mort. C'est toujours la vieille histoire de la paille et de la poutre ; dans *notre parti* comme dans les autres, on regarde toujours dans l'œil de *ses frères* pour y découvrir un fêtu.

Ne gaspillons pas dans de vaines querelles, dans des divisions intestines, dans des unions condamnées d'avance, nos forces et nos intelligences, si nécessaires ailleurs.

Quand un arbre vieillit et se dessèche, il envoie dans toutes les directions de jeunes rejets qui prennent racine dans le sol qu'ils traversent. En vain tenteraient-ils de rendre au tronc qui meurt la vigueur qui les fait croître : la force vitale ne remonte pas.

Nous sommes ces rejets dispersés partout où nous a semés la France décrépète et corrompue. Il en est des sociétés comme des arbres, comme de tout dans la nature : la vie ne se retire d'un être que pour rentrer dans un autre.

Quand un nouvel ordre social doit s'élever, l'humanité s'y prépare par une transfusion de sang, par de grandes migrations de peuples. Les proscrits sont les précurseurs qui annoncent le verbe et généralisent l'idée.

Quarante jours après la mort du Christ, « l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres sous forme de langues de feu, et ils commencèrent à parler des langues étrangères selon qu'il les inspirait. Et ils allèrent par toute la terre, instruisant les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Quand la Réforme proclama la liberté de conscience et d'examen, il y eut aussi des luttes sanglantes, des persécutions et des hommes errants par les chemins.

La Révolution de 93, qui affirma la liberté politique, promena ses armées par toute l'Europe, proscrivit, exila, semant au milieu des nations des levains d'indépendance.

Tous ces germes se développèrent ensuite sur le sol où les avait déposés la vengeance ; avec eux grandirent le Christianisme, la Réforme et le Constitutionnalisme moderne, conquêtes successives de l'humanité. Car rien ne peut entraver la marche de la Liberté ; refoulée sous une forme, comprimée dans un pays, elle éclate dans un autre pays et sous une autre forme : c'est la Méduse antique dont le regard foudroie ses adversaires tremblants.

Il faut que la Révolution sociale entraîne aussi sa dépopulation. Et déjà depuis quatre ans ses défenseurs proscrits se sont rencontrés sur tous les points du monde, se sont serré la main, ont associé leurs pensées et leurs efforts pour le triomphe de la cause commune. Polonais, Allemands, Français, Russes, Italiens, Hongrois et Slaves se sont reconnus frères de l'exil, ici sur le pont d'un vaisseau partant pour l'Amérique, ailleurs devant une tombe.

VIII

C'était sur les bords de la Tamise, au mois de février, par une matinée sombre et glaciale.

Un crêpe de brouillard gris était tendu sur le ciel, et la

neige qui tombait épaisse parsemait de ses larmes d'argent la terre des Cyclopes modernes noircie par la poussière du charbon.

On eût dit que la nature était décorée pour une cérémonie funèbre.

Au loin, du milieu des brumes fumeuses, Londres endormie sur ses trésors dégageait des clochers d'églises, des gueules d'usines et des aiguilles de paratonnerres. Un bruit confus, immense, s'échappait de son sein, pareil au bâillement d'un Titan qui s'éveille.

L'*Ocean's Queen*, vaisseau de commerce anglais, mouillait dans les eaux du fleuve fangeux, attendant les passagers qu'il devait transporter aux États-Unis.

Nous nous hâtions vers *Saint-Catherine's dock* pour conduire au navire soixante de nos compagnons d'exil qui allaient chercher sur la libre terre d'Amérique un asile moins précaire.

Dans les actes solennels de la vie, les larmes qui viennent du cœur forcent leur passage à travers les froides considérations de la créature raisonneuse. L'homme revient alors à ses beaux jours d'enfance, à sa sensibilité première ; tout son être frémit comme s'il allait se briser, et, jusque dans la tristesse qui s'empare de lui, il y a du bonheur.

Nous eûmes une de ces heures d'attendrissement si rares pour ceux que roule le tourbillon politique, lorsque nous nous séparâmes de ceux qui, pendant plus de deux ans, avaient partagé notre exil, et qui emportaient, sur des rivages lointains, un des deux drapeaux de notre société de Londres.

Quand nos frères qui sont en Amérique le rapporteront-ils?...

Quelle fatale démence pousse donc les gouvernements à la ruine et au déshonneur ? La terre d'Amérique n'avait pas encore reçu la mortelle semence du poison socialiste, et voilà que M. Bonaparte, pour sauver son repos, déchaîne

sur le nouveau monde un détachement de l'armée des *bandits*.

Pourquoi inoculer le poison qu'on rejette à cette société pleine de vie? Pourquoi commettre une semblable lâcheté, quand on représente le grand parti de *l'Ordre*, partout et toujours?

Pourquoi?... Demandez à Louis XIV, à Charles I^{er}, les grands proscripteurs!... Demandez à Dieu pourquoi il a fait les hommes solidaires! Et pourquoi aussi, quand une idée s'est produite chez un peuple, il veut qu'elle soit répandue chez les autres par les intelligences persécutées dans la nation initiatrice! Demandez aux vents pourquoi ils emportent dans des îles désertes, sur des plages abandonnées, à travers l'Océan, la graine ailée qui produira des plantes semblables à celle qui lui a donné naissance!

Qui donc les poussait à la recherche d'une nouvelle patrie, ces défenseurs de la cause humanitaire et de la justice absolue? Leurs bras étaient-ils moins forts, leurs convictions moins profondes parce que le nuage de décembre avait éclipsé pour un temps le soleil de la démocratie? Partaient-ils dévorés par le doute ou par l'indifférence, effaçant derrière eux la trace de leurs pas? Artisans sans travail, intelligences déclassées, cœurs privés de sympathie sur le sol européen, avaient-ils désespéré de l'avenir?

Oh! non, ils avaient trop de fois offert leur vie au peuple, pour faiblir à la perspective de combats nouveaux! Ce qui les guidait en Amérique, c'était une ardeur non employée, la soif de la lutte, la noble intuition d'une grande œuvre à accomplir. Ils sentaient que l'idée qu'ils emportaient avec eux, du milieu de la corruption, grandirait dans un pays vierge, protégée par la liberté.

En mettant le pied sur le pont du navire, ils s'écrièrent : Vive la République universelle! Ils pardonnèrent à la France qui leur avait prodigué la persécution et l'outrage; ils savaient qu'elle souffrait plus qu'eux!....

IX

Ici, cependant, le soleil est radieux, le ciel pur, l'air vivifiant, la nature sauvage, les Alpes hautes, les lacs profonds, les torrents sans lit, le pays libre et républicain : nous sommes en Suisse au printemps de 1850.

Pourquoi donc ce cercueil ? Pourquoi ces hommes de tous les pays qui le suivent en silence, les larmes dans les yeux ? Pourquoi cette population indifférente, hostile presque, qui se détourne de leur passage comme s'ils étaient pestiférés ?

Hélas ! ce sont des proscrits. Et jusqu'à ce jour, au milieu des nations qu'ils traversent, les proscrits ont été redoutés, séquestrés, comme si leur haleine donnait la mort.

La calomnie les a précédés partout ; le travail a fui leurs mains qui le recherchaient ; tous les gouvernements, toutes les polices du monde ont pu les traquer comme des chiens perdus, sans que la voix des peuples s'élevât en leur faveur. Ils sont morts au monde ; ils ne sont plus citoyens, ils ne sont plus hommes même ; et, comme des animaux, comme des marchandises, on les expédie, on les exporte là où ils gêneront le moins.

Les restes que recouvre le suaire sont ceux de Smith, ouvrier badois, réfugié depuis quelques années à Lausanne, où son caractère affable, sa conduite exemplaire l'avaient fait aimer et estimer de tous. Compris dans un arrêté d'expulsion brutal, — arraché par les gouvernements absolutistes à la faiblesse du gouvernement fédéral suisse, — le pauvre Smith sentit faiblir son courage. Qui n'eût désespéré à sa place ? S'il rentrait en Bade, la mort par le fusil l'attendait ; s'il errait en pays étranger, c'était la mort par la faim, pour lui et pour sa famille. Le malheureux préféra succomber seul.... Il se pendit !....

Au nom de la République universelle, chacun de nous jeta

une poignée de terre sur ses dépouilles, et la corde encore sanglante avec laquelle il s'était délivré de la vie fut envoyée à M. Druey, président du Conseil fédéral (1).

Hier encore — ce mois est néfaste pour la démocratie — le 24 juin nous trouvait réunis dans un cimetière anglais. Nous portions en terre un Français, cette fois, Goujon, de la Côte-d'Or, laissant une veuve et cinq enfants sans ressources.

Plaise à Dieu que nous n'ayons pas souvent à témoigner devant une fosse de notre amour pour la République universelle!!...

X

Hommes de l'exil ! nous ne sommes pas dans des circonstances normales ; il faut les étudier et en tirer parti d'une manière sérieuse.

Bien différente de la force matérielle, la puissance d'une idée est généralement d'autant plus grande que moins d'esprits l'ont proclamée d'abord.

Il est certain que tous les hommes ont une égale virtualité de facultés ; il est indubitable que le niveau intellectuel tend à s'établir à mesure que l'humanité marche. Nous pouvons dès aujourd'hui prévoir le temps où des aptitudes équivalentes se manifesteront chez chacun d'après un mode spécial. Mais pour le présent, au point de vue du dévelop-

(1) M. Druey, l'ennemi le plus acharné des proscrits, sorte de paysan nettoyé, un peu trop gros pour danser légèrement sur la corde et dont la Suisse a fait un homme d'État, un orateur et un diplomate ; communiste, cabétiste, fouriériste, socialiste, proudhonien, anarchiste et enragé, à tort et à travers ; donnant la main droite en public aux ambassadeurs de Russie, d'Autriche et de France, et la main gauche dans un cabanon à nos amis qu'il expulse ; employant tous les moyens pour déshonorer les hommes les plus éprouvés de la démocratie européenne ; bavant de sales calomnies sur notre brave camarade Boichot, et puis cherchant à se disculper en rejetant sa faute sur tout le monde : au demeurant très-honnête homme et le plus habile préfet de police du monde.

pement intellectuel, il y a de grandes différences entre les hommes; est-il possible qu'il en soit autrement avec la monstrueuse inégalité des fortunes, des éducations et des positions sociales?

L'humanité ne peut pas révéler; elle ne peut qu'examiner, rejeter ou admettre les vues initiatrices. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, il y aura des révélateurs, de moins en moins glorieux, de moins en moins martyrs, de plus en plus utiles, il est vrai, mais toujours hommes exceptionnels et spéciaux.

Pensez-vous qu'une société uniquement composée d'initiateurs révolutionnaires fût normale et possible? Non, une société est un orchestre dans lequel l'harmonie résulte de la diversité des instruments. Quelque petits que nous soyons, nous proscrits, nous sommes, par rapport au nombre immense de nos frères, déprimés par l'ignorance et la misère, des initiateurs. C'est-à-dire que les circonstances nous ont rendus plus affectables, plus rêveurs, plus perspicaces, plus analystes, plus causalistes que les autres, et que la Révolution nous emploie au travail de pionniers.

Et c'est précisément parce que nous ne sommes que des éclaireurs que nous ne pouvons pas faire un peuple diversifié à l'infini, susceptible d'engrenage, et par conséquent complet. Tant que nous nous obstinerons à n'agir que sur nous-mêmes, nous consumerons notre énergie en luttes stériles, en chocs d'ambition dont notre dignité souffrira. Nous nous convertirons en inquisiteurs, nous nous fouillerons jusqu'au plus profond de notre âme et de notre vie, dans l'espoir d'en faire jaillir un scandale; nous incriminerons l'acte le plus insignifiant, jusqu'au geste, jusqu'au regard.

Et pourquoi faire? grand Dieu! Voilà trois ans que j'entends répéter toutes les vieilles ritournelles de travail pour la cause, d'amour de la cause, d'intérêt de la cause, de salut de la cause, de dévouement à la cause, de sacrifice à la cause; voilà trois ans que certains hommes tiennent,

tous les trois mois, une révolution dans leurs mains, et qu'elle ne s'en échappe jamais. La plupart courent à l'action ou à la propagande, comme les écoliers au collège; ils savent très-bien qu'ils ne travaillent pas pour la démocratie : qu'importe, pourvu qu'au bout de quelque temps les mouchards découvrent le *grrrand complot* et que les journaux retentissent de noms illustres?

XI

Je dis que l'union est impossible dans une société de proscrits, de prisonniers ou d'initiateurs. Je vais plus loin; je soutiens que, s'il se trouvait des hommes assez esclaves de je ne sais quel devoir stupide pour essayer de la maintenir envers et contre tous, ces hommes-là nuiraient à la Révolution.

Nous ne sommes pas plus mauvais que d'autres; nous sommes même meilleurs que beaucoup de gens, puisque nous comprenons les misères du peuple, et que nous y cherchons un remède. Cependant, à quoi ont abouti jusqu'ici nos tentatives d'union?..... L'épreuve n'est-elle pas suffisante? Faudra-t-il la renouveler tous les jours pour comprendre qu'il y a, à cette division qui nous semble désastreuse, une cause profonde, providentielle, heureuse?

Nous sommes une armée de chefs se disputant un commandement suprême : c'est la guerre des généraux d'Alexandre. Pourquoi donc fermer les yeux, se refuser à l'évidence, attribuer cette désunion tantôt à l'un, tantôt à l'autre, la nier surtout?

Il n'est pas une vérité qui n'ait coûté de pénibles discussions à ceux qui ont travaillé à sa conquête; pas une doctrine qui se soit développée sans des inimitiés éclatantes entre ses chefs les plus renommés. Les textes évangéliques ne démontrent-ils pas combien les apôtres différaient d'opi-

nion entre eux? — Luther, Zwingle, Calvin, OEcolampade pensaient-ils de même? — Rousseau, Voltaire, d'Alembert, Diderot et les encyclopédistes étaient-ils parfaitement d'accord? — Robespierre, Marat, Danton, Desmoulins, la Montagne, la Gironde et les Thermidoriens ne se faisaient-ils pas couper réciproquement la tête, après s'être donné le baiser-Lamourette? Nous avons tous, plus ou moins, approfondi les questions sociales de notre temps, tous nous en avons cherché la solution; nous tenons à notre opinion, parce que nous la devons au travail.

Divisons-nous donc et nous aurons servi la RÉVOLUTION. Nous unir dans une même société, dans une même pensée, — habituons-nous à appeler les choses par leurs noms, — ce serait renouveler le parlementarisme et le journalisme, l'absolutisme Dupin et Girardin; ce serait abdiquer sa liberté individuelle pour reconnaître un roi.

Accepte qui voudra ce rôle! Je m'insurge contre de toute ma liberté; je le crois profondément humiliant pour l'individu, profondément nuisible pour la Révolution.

XII

Mais la France qui gémit sous le despotisme, dites-vous? Mais la Révolution à faire avant tout, sauf à nous entr'écogorger après? Mais l'action?...

Raisonnons un peu :

Si la France subit sans se plaindre son humiliation, c'est qu'elle la ressent assez peu vivement pour s'y trouver à l'aise. Aurions-nous la prétention de refaire en quelques mois le sens moral de trente-trois millions d'hommes? Le jour où il plaira à la France de s'affranchir, son sort sera décidé avant que nous ayons eu le temps d'apprendre la nouvelle. Le 2 décembre ne nous a donc rien appris! Modérons nos impatiences. La génération d'hommes actifs

décimés en juin 1848 a subi décembre; elle subira tout; il faut qu'elle passe.

Renverser le gouvernement actuel, restaurer la République et puis s'entr'égorger? M. Guizot l'avait dit avant vous. Les politiques et les doctrinaires se ressemblent tous! Que les royalistes tiennent un pareil langage, cela se conçoit; ils ont leur programme en poche depuis Abel, le premier despote; mais vous... êtes-vous parvenus à juxtaposer tous les morceaux de votre jeu de patience?

Action! criez-vous à tue-tête, — action partout, — action toujours; — action le jour, — action la nuit, — action sur terre, — action sur mer, — action en Italie, en Allemagne, en France, en Amérique, en Afrique! — action ou la mort!!

Action pour qui? Pour M. Mazzini? — pour M. Ledru-Rollin? — pour M. Louis Blanc, M. Cabet ou tout autre dieu? — Action pour quoi? pour amener des réformes bourgeoises ou une terreur socialiste comme jamais la France n'en subit de pareille?

Et cette action, — en admettant même qu'elle eût un autre but qu'un replâtrage, — avec quoi la feriez-vous? Où sont vos capitaux? vos bâtiments? vos soldats? vos chefs de barricades? vos arsenaux? vos munitions? vos plans d'attaque? vos complices? — Où est votre influence? Avez-vous sur la côte un douanier, un gendarme, un seul garde champêtre gagné à votre cause? Voulez-vous que l'histoire vous réserve la page qui suivra celles de Boulogne et de Quiberon?...

XIII

Est-ce à dire qu'il faille regarder passer tranquillement cette descente de Courtille de la réaction? Devons-nous rester inactifs pendant qu'autour de nous le vieux monde s'écroule sur ses assises vermoulues?

Oh! non, abdiquer dans un pareil moment, ce serait

croire à la fatalité, à l'éternité du mal ! ce serait refuser à l'initiative humaine sa part d'influence sur les événements d'ici-bas !

Jusqu'ici, notre exil fut sans éclat, il dépend de nous de le rendre glorieux. Entre l'action comme nous l'avons entendue et l'action nécessaire à la Révolution humanitaire, il y a un abîme.

A l'heure qu'il est la RÉVOLUTION n'agit pas plus la France que toute autre nation ; elle monte, elle grandit, elle se propage dans tous les pays. Pourquoi donc toujours tourner nos regards du côté de la France ? Pourquoi ne voir de possibilité d'action que sur elle, lorsque nous en sommes séparés par la mer et que nous ne pouvons y faire circuler une idée ?

Ne vivons-nous pas au milieu d'hommes qui souffrent, qui réclament, qui nous éconteraient ? Ne dites pas qu'ils sont étrangers ; ce mot a fait son temps. Je vous répondrai qu'ils sont sociables, aimants et intelligents comme nous, qu'ils sont hommes et qu'ils sont nos frères.

A celui qui veut l'égalité, la justice, la liberté sur terre, je ne demande pas son pays ; nous nous entendons mieux en langue socialiste qu'en langue française.

Que l'homme ne craigne pas de s'universaliser, de voir d'autres pays et d'autres hommes, de parler leur langue, de s'habituer à leurs mœurs. Il grandit et se centuple ainsi. Dans les faits comme dans le langage, GÉNÉRATION, GÉNÉRALISATION, GÉNÉRALITÉ, GÉNÉROSITÉ, GENRE, tout cela signifie augmentation de la puissance de l'homme par ses semblables.

Mêlons-nous donc aux nations ; soumettons-leur nos idées ; étudions les leurs ; travaillons, révolutionnons avec elles, chez elles et pour elles ; c'est toujours travailler pour l'humanité ; c'est toujours travailler pour nous.

Adressons un manifeste aux peuples au milieu desquels nous vivons, préparons la langue universelle. — Le temps fera le reste.

Oh ! pourquoi la stupide délimitation des territoires ne nous permet-elle d'être citoyens que d'un pays?... Eh bien, c'est une raison de plus. Il faut que les peuples sachent ce que nous avons fait, qui nous sommes, et où nous voulons arriver ; il faut qu'ils apprennent la langue que nous parlons, celle de la justice, qu'on comprend partout ; il faut qu'ils saisissent la main que nous leur tendons, celle du droit, qu'on embrasse partout ; il faut qu'ils s'habituent à cette appellation d'HOMME applicable partout, et qui ne permet plus de distinctions.

Un principe n'est vrai et fécond qu'autant qu'il peut recevoir son application partout, avec les modifications de détail nécessitées par les lieux et les mœurs. Tout homme qui appartient exclusivement à un pays, à une secte, à un parti ; tout systématique, tout patriote, est mort pour la RÉVOLUTION.

XIV

L'histoire a une éclatante réparation à faire un jour, et comme c'est un besoin impérieux de revendiquer pour la justice, je viens dès aujourd'hui, moi démocrate, accuser les historiens contemporains d'avoir calomnié les *émigrés* royalistes de la première révolution en faisant de ce mot d'*émigré* le synonyme de lâche et de traître (1).

Les *émigrés* ne furent pas lâches, puisqu'ils combattirent toujours avec les hommes qui soutenaient leurs principes, puisqu'ils répandirent leur sang avec la même profusion qu'eux sur tous les champs de bataille.

(1) Chateaubriand lui-même écrivait d'eux : « Malheur à qui insulte son pays ! Que la patrie se lasse d'être injuste avant que nous ne nous lassions de l'aimer ; ayons le cœur d'être plus grands que les injustices. »

Sublime de poésie et de chauvinisme !! Demandez aux industriels de tous les pays ce que sont justice et patrie, et ils vous répondront : La justice, c'est le gain ; la patrie, c'est le marché.

Ils ne furent pas traîtres puisque, partant de la légitimité du droit divin, ils défendirent la monarchie contre la république, les Bourbons contre l'usurpateur corse, la Sainte-Alliance des princes contre la France démocratique.

Ils pratiquèrent entre ennemis de l'humanité une solidarité détestable, mais logique, mais courageuse, et nous en sommes à peine, nous révolutionnaires, à comprendre l'alliance des peuples.

Condamner la conduite des émigrés pendant les guerres de la république et de l'empire, c'est désavouer Laviron percé d'une balle française sur les remparts de Rome républicaine, comme je l'ai d'ailleurs entendu faire en 1849 par beaucoup de gens *très-avancés*. Dans tous les cas, les manœuvres des émigrés royalistes doivent être comprises et approuvées par les citoyens Ledru-Rollin et Mazzini, membres du COMITÉ DÉMOCRATIQUE EUROPÉEN, cherchant par toute la terre des ennemis aux gouvernements et aux privilégiés de leurs pays, ce en quoi je les loue fort ; organisant, annonçant, avec trop peu de précaution, je crois, des insurrections que je désire bien voir faire ; toujours près enfin de débarquer sur quelque point du continent.

Les guerres nationales ne sont plus de notre temps ; on le reconnaît partout où l'idée nouvelle a été proclamée sur les débris d'un trône.

Au contraire, la guerre civile est devenue générale, car, partout, il y a des soldats de l'égalité et des soldats de l'absolutisme.

A cette guerre ne font rien le hasard de la naissance, le nom du peuple, le cours du ruisseau ou la borne qui empêchent les relations officielles. Au *xix^e* siècle, la patrie du révolutionnaire est partout où il rencontre des sympathies, du travail et un concours, partout où il a le droit de vivre, d'exprimer sa pensée et de travailler à la réaliser.

Cette patrie-là n'est-elle pas plus libre et plus grande que celle assignée aux troupeaux humains par la volonté des

rois? N'est-elle pas plus naturelle que la patrie suisse, à la fois allemande, italienne et française; protestante et catholique; aristocratique et démocratique; prouvant sa fraternité dans la guerre du Sonderbund, traitant en pays conquis Lucerne, le Valais et Fribourg qui, chaque jour, tentent de secouer le joug? N'est-elle pas plus naturelle que la Savoie attachée comme un lambeau sanglant au Piémont qui l'épuise, que toutes les petites nationalités enfin, isolées les unes des autres par les douanes et les baïonnettes?

XV

Il était bon, il était indispensable que tous les hommes qui élèvent des prétentions à une dictature de système ou de gouvernement fussent expulsés de France. S'ils fussent restés au milieu du peuple, chacun eût choisi parmi eux un chef de file, et à leur suite le pays se fût divisé en une multitude d'écoles; les idées les plus fausses eussent été adoptées sans examen, parce qu'elles portaient un nom populaire.

L'idée nouvelle n'aurait pas été étudiée, disséquée, analysée sous toutes ses faces; une opinion générale ne se serait pas formée.

D'ailleurs, il n'y a pas de nom nécessaire : dès qu'un homme a donné son idée ou fourni une revendication éclatante contre l'iniquité sociale, la foule passe et le remplace, sans tenir compte de ses droits à la gloire ou à la reconnaissance, comme dans la mêlée ardente, l'armée charge sur les corps de ceux qui sont tombés.

Faites donc des proclamations, Césars! des *unions socialistes*, des *délégations départementales*, des *conventions révolutionnaires*; ayez des plénipotentiaires et des fonds secrets, délivrez des brevets de civisme; nul ne vous écoutera : vous vous tordez dans le vide.

LES DIEUX SONT MORTS !! !...

XVI

La tristesse fait rêver, et qui ne sentirait son cœur se briser aujourd'hui au retentissement des saturnales des rois, sous la terrible attente de l'exécution de la civilisation par l'épée?

Aussi je songe à la belle vierge allemande qu'Uhland a chantée, étendue dans son cercueil.

1852 allait sonner quand la Liberté reçut un dernier coup de poignard et fut laissée pour morte par les sicaires du plus avilissant et du plus hypocrite des despotismes.

Chancelante, elle tomba dans les bras des rares citoyens qui n'avaient pas oublié comment on élève des barricades pour défendre une juste cause.

Quand tout fut fini, délire d'orgie et délire de douleur; au clair de la lune et de la gelée de décembre, trois hommes s'approchèrent de la victime roidie par le froid.

Le premier portait un pourpoint blasonné; le second dissimulait, sous les replis d'un ample manteau, un costume de garde national; le troisième grelottait dans son habit troué.

Un instant ils s'arrêtèrent pour contempler avec tristesse le corps étendu à leurs pieds; puis mettant le genou en terre, ils se penchèrent sur la poitrine, écartèrent la neige qui la recouvrait, écoutèrent si le cœur battait encore, et n'entendant plus rien, ils crurent que la vie s'était retirée.

Alors le premier dit :

« Fille infortunée ! il y eut trop d'affliction et d'épouvante
« dans le monde le jour de ta naissance pour qu'on n'en
« voulût pas à tes jours. Ta mère, la Révolution, bohémienne décharnée, aux creuses orbites, au teint cuivré,
« aux bras d'acier, aux cheveux grisonnants, — que j'ai

« combattue face à face, — fit trop de victimes pour que
« tu fusses épargnée à l'heure des représailles. Et cependant,
« je pleure sur toi, ô jeune fille!... Il y avait tant de feu
« sous ta paupière luisante, tant de douceur dans ta voix! il
« devait y avoir tant d'amour dans tes baisers!!... Je t'au-
« rais adorée, belle fille du peuple! si j'avais pu te posséder
« pour moi, pour moi seul; par le fer ou par l'or!! »

« — Honte sur son cadavre! s'écria le second, à la prosti-
« tuée que j'ai tant aimée parce que je la croyais forte et
« pudique! Elle s'est laissé renverser comme un enfant; on
« l'a violée comme une Lucrèce. O la Liberté menteuse et
« ingrate! quel gouvernement a-t-elle donc fondé? quel
« ordre a-t-elle établi? quel fidèle serviteur récompensa-
« t-elle? Force! de quelque nom que tu t'appelles, sabre
« ou prison, je bénis ta justice suprême, je reconnais ton
« empire; reçois mon serment. Hier encore, deux têtes
« sont tombées aux derniers échos du canon; c'est ainsi
« qu'on fonde quelque chose : c'est par le couperet que
« j'établirai la République!! »

Le troisième se découvrit, saisit de sa main tremblante la main glacée de la jeune fille, la pressa sur ses lèvres et dit :

« Vierge des forêts et des monts, toi qui aimais à baigner
« dans les grands fleuves tes membres brunis par le soleil,
« pourquoi es-tu venue respirer l'air de la grande Sodome?
« Pourquoi as-tu voulu de nouveau prendre à la gorge et
« terrasser ton insaisissable, ton éternelle ennemie, la cor-
« ruption ?

« Tel qui défie le croc des fauves et les serres du vau-
« tour meurt consumé par le venin de l'aspic!

« O Liberté! tu n'as pas été vaincue, car tu n'as pu com-
« battre; tu n'as pas succombé, car tu es immortelle.
« Comme je t'ai aimée, comme je t'aime, comme je t'aimerai
« toujours sur la terre, ainsi je t'aimerai dans l'éternité!!

· · · · ·
« On ne peut plus faire d'élections en France; les ci-

« toyens manquent au scrutin. La France a soif d'anarchie
« et de dissolution; elle a définitivement banni de son cœur
« la dictature.

« A toute révolution organique, comme à tout drame
« terrible, il faut un prologue.

« Le prologue des révolutions profondes a toujours été :
« CONSTITUTION DE L'UNITÉ PAR LA FORCE.

« A chaque parti son rôle :

« L'alliance républicaine fut toujours impuissante à ac-
« complir l'union par le fer; il y a pour cela trop d'esprits
« indépendants dans ses rangs; et d'ailleurs sa seule raison
« d'être est de poser, dans le problème antinomique des
« sociétés en lutte, le terme LIBERTÉ.

« L'alliance monarchique existe, au contraire, pour po-
« ser le second terme : SOLIDARITÉ.

« A l'heure qu'il est, le socialisme *exagère* la liberté
« jusqu'à l'ANARCHIE, jusqu'au PARDON, en réaction du na-
« poléonisme qui va jusqu'à la VIOLENCE, jusqu'à la GUIL-
« LOTINE.

« En avant! Du conflit résultera l'ORDRE, LA CONSTITUTION
« DE L'UNITÉ PAR L'ACCORD.

« Voilà ce que ne peuvent faire ni le bonapartisme ni la
« démagogie.

« Liberté! nous nous reverrons. »

FIN.

